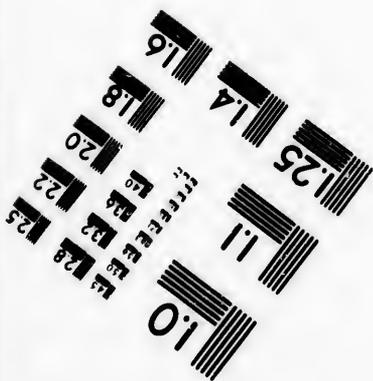
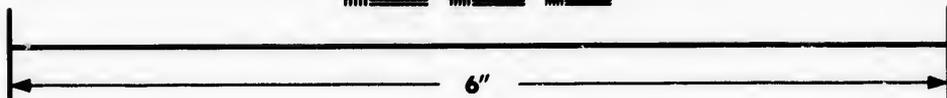
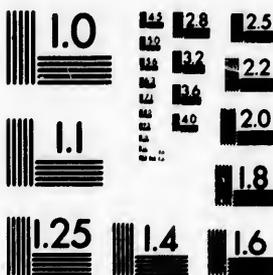


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

128
125
122
120
118

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
01

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir le meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

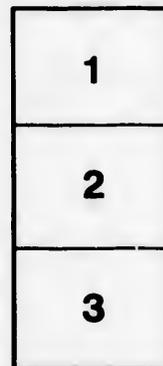
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ire
détails
es du
modifier
er une
filmage

ées

y errata
d to

t
e pelure,
con à

ARM

IA

7011

ARMAND DURAND

OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE

RM

LA

O. BEAU

MADAME LEPROHON

ARMAND DURAND

OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par J.-A. GENAND

MONTREAL

O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

—
1892

PS8423

E6

A713

1892

Enregistré conformément à l'acte du Parlement
Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-douze, par
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, au bureau du Ministre
l'Agriculture.

AR

Au no
étaient
-nous
s bord
ille du
rme qu
s par
ermis
mme
e race
eux et
atteign

ARMAND DURAND.

I

Au nombre des premiers colons français qui étaient établis dans la seigneurie de . . . nous l'appellerons Alonville—située sur les bords du St-Laurent, se trouvait une famille du nom de Durand. La vaste et riche ferme qui lui avait été transmise de père en fils par succession régulière lui avait toujours permis de tenir convenablement sa position comme première famille du district. C'était une race d'hommes robustes et beaux, industrieux et économes, mais d'une économie qui atteignait jamais les limites de la parcimonie.

Par sa grande et droite stature, par ses cheveux et ses yeux d'un noir de jais, par son visage bronzé et ses traits réguliers, Paul Durand était un excellent échantillon des représentants mâles de cette famille. Contrairement à la plupart de ses compatriotes qui d'ordinaire se marient très jeunes, du moins dans les districts ruraux, Paul était arrivé à trentaine avant de se décider à prendre femme, non pas qu'il fût indifférent au bonheur conjugal, mais parce que son père étant mort avant que lui-même eût atteint l'âge de virilité, sa mère avait continué à vivre avec lui sous le toit paternel, conduisant à la fois sa bourse et son ménage d'une main judicieuse mais un peu arbitraire. Françoise, sa sœur unique, s'était mariée, à seize ans, avec un respectable marchand de la campagne qui demeurait dans un village voisin et auquel elle avait apporté, non seulement une jolie figure, mais encore un dot confortable : de sorte que madame Durand pouvait, en toute liberté, veiller sur son fils et se consacrer entièrement à lui.

C'était une bien belle propriété que celle de l'administration de laquelle présidait cette excellente lente dame ; nous ne pouvons résister à la tentation d'en faire la description. La maison

ure, par sonçonnerie brute, était construite substantiel-
jais, par ment quoique avec une certaine irrégularité ;
guliers, Par grand orme en ombrageait la façade, et tout
tillon des tour des dépendances et des clôtures d'une
nille. Contre blancheur éclatante. Régulièrement tous les
mpatriotes ces haies étaient blanchies à la chaux, ce
es, du moi ai donnait un nouvel air de propreté à cette
tait arrivé à orme si bien tenue et si bien montée. A une ex-
rendre femme mité de la bâlisse s'étendait le jardin, bizarre
bonheur co mélange de légumes et de fleurs, où de superbes
tant mort av ses flanquaient des couches d'oignons, et où
de virilité, s carrés de betteraves et de carottes étaient
lui sous le rds de pensées, de marguerites et d'œillets.
bourse et s ns un coin, commodément placé au milieu
mais un p an véritable champ de fleurs de toutes cou-
unique, s'é rs et de toutes sortes, s'élevait une espèce
spectable m bri sous lequel étaient rangées avec une sy-
eurait dans trie parfaite huit ou dix ruches. Mais à quoi
t apporté, n une plus longue description ? Tous ceux
ais encore u ont voyagé sur les rives de notre noble
adame Dur ant-Laurent et même sur celles du pittoresque
r sur son fils ehelieu ont dû voir un grand nombre de ces
idences.

été que celle Apparemment Paul Durand craignait quelles
dait cette ex gences si contraires d'une femme et d'une
esister à la t re dans un même ménage ne pourraient se
n. La mais cilier dans sa maison comme elles s'harmo-

nisaient dans plusieurs autres, en raison de la difficulté que madame Durand la mère éprouverait à céder une partie de l'autorité que jusque-là elle avait été habituée à exercer en souveraine. Ce ne fut donc qu'après l'épouse fixée pour le deuil de cette mère bien-aimée qui était morte entre ses bras, qu'il songea à trouver une compagne pour remplir le vide que la mort avait fait dans la vieille femme. Mais la grande difficulté résidait dans l'absence de barras du choix, car les plus riches héritières comme les plus jolies filles de la paroisse montraient fort disposées à accueillir favorablement sa demande. Cependant aucune d'elles n'était destinée à être choisie par lui.

Le seigneur d'Alonville, M. de Courval, un homme riche, doué d'un bon cœur et très hospitalier comme la plupart de ceux qui appartiennent à cette catégorie sociale. Durant toutes les belles saisons, son vaste manoir était rempli d'une série d'amis des paroisses voisines et surtout de Montréal où résidaient tous ses parents.

Parmi ces derniers il y avait une famille récemment arrivée de France et qui acceptait très volontiers la pressante invitation que lui fit M. de Courval d'aller passer une partie de

avec
donc
Agés
que
viève
appar
timid
l'hun
n'aya
de cet
sans
vivait
liens d
sa con
raiem
sait
l'emp
meille
tres f
du dis
un ho
Pau
Courv
à un
maré
l'assé
intéré

en raison de
la mère éprouvée
autorité que
exercer en sa
après l'épousée
père bien-aimé
qu'il songeait
remplir le
la vieille femme
dait dans l'âme
riches héritières
e la paroisse
ueillir favorablement
t aucune d'opposition
ar lui.

de Courval,
bon cœur et
de ceux qui
sociale. Du
aste manoir
paroisses voisines
sidaient tous

t une famille
e et qui accablait
itation que l'on
ne partie de

avec lui. Monsieur et madame Lubois vinrent donc, amenant avec eux deux jeunes enfants, âgés respectivement de sept à neuf ans, ainsi que leur gouvernante. Cette dernière, Geneviève Audet, était une jeune fille de frêle apparence, aux traits délicats et aux manières timides, possédant une éducation suffisante pour l'humble poste qu'elle occupait, mais en réalité n'ayant pas de grandes connaissances en dehors de cette sphère. Elle était une cousine éloignée sans fortune de la famille avec laquelle elle vivait, et ainsi que cela arrive souvent, ces liens de la parenté n'avaient en rien amélioré sa condition vis-à-vis d'elle. On ignorait généralement ce fait pendant qu'elle-même n'y faisait pas souvent allusion ; cela cependant l'empêchait de chercher à se faire une position meilleure en demandant de l'emploi dans d'autres familles, parce que agir ainsi aurait été jeter du discrédit sur cette parenté qui était pour elle un honneur si stérile.

Paul Durand allait souvent chez M. de Courval, partie parce que ayant ensemble acheté à un prix nominal une vaste étendue de terrains marécageux qu'ils étaient en train d'utiliser par l'assèchement, ils avaient en commun quelques intérêts, et partie parce que ses visites offraient

une source de jouissances réelles à M. de Courval qui était en théorie aussi bon agriculteur que Durand dans la pratique et qui prenait un véritable plaisir à causer de moissons, d'asséchements, de tout ce qui concerne une ferme, avec quelqu'un dont les succès dans ces spécialités étaient une preuve frappante de la justesse de ses propres opinions. Quand il venait au manoir, s'il arrivait que le seigneur eût alors des visiteurs, tous deux se randaient dans la chambre qui servait au double usage de bibliothèque et de bureau, et là ils causaient à l'aise en fumant l'excellent tabac de M. de Courval.

Celui-ci aurait volontiers présenté Paul à ses amis les plus distingués, car il l'estimait et le respectait; mais Durand évitait naturellement une société où les conversations portaient sur des sujets de la ville qui lui étaient parfaitement étrangers, et dont ceux qui y prenaient part avaient quelque peine à cacher l'espèce de mépris qu'ils éprouvaient à l'égard de sa position sociale.

Dans ses allées et venues il lui arrivait souvent de rencontrer Geneviève Audet avec ses petits élèves et quelquefois il était peiné, d'autres fois irrité en voyant l'espèce de tyrann

elles à M. de...
ssi bon agricul-
que et qui pre-
r de moissons,
concerne une
succès dans ces
frappante de la
ons. Quand il
que le seigneur
ux se rōndaient
u double usage
là ils causaient
tabac de M. de
enté Paul à ses
l'estimait et le
t naturellement
s portaient sur
ent parfaitement
prenaient part
l'espèce de mé-
de sa position
ui arrivait sou-
Audet avec ses
l'était peiné,
pèce de tyran-

nic que ces enfants gâtés et rebelles paraissaient
exercer sur leur infortunée gouvernante.
Simple et droit en toutes choses, il commu-
niqua un jour ses impressions à ce sujet à M.
de Courval, et sans remarquer l'éclair de plaisir
qui rayonna tout à coup dans les yeux de ce
monsieur, il se mit à écouter placidement l'élo-
quent panégyrique qu'il lui fit des vertus de
mademoiselle Audet, en accompagnant ces
éloges de quelques touchantes allusions aux
épreuves et aux peines qui de fait l'accablaient ;
puis, M. de Courval l'invita à aller visiter avec
lui ses magnifiques betteraves à vaches. Soit
hasard ou autrement, ils s'avancèrent vers l'en-
droit où Geneviève, assise sous un érable dont
les larges branches fournissaient beaucoup
d'ombres, engageait ses élèves indociles à ap-
prendre que le Canada n'était pas en Afrique,
ainsi qu'ils persistaient à le dire. Quoi de plus
naturel qu'il présentât son compagnon à la gou-
vernante ! C'est ce qu'il fit ; et pendant que ces
deux derniers échangeaient ensemble quelques
paroles, il se mit à cajoler les enfants qui l'ac-
cablèrent aussitôt de leurs babillements enfantins.

Les manières de Geneviève n'avaient que peu
de cette vivacité qui caractérise généralement
les Françaises et la triste expérience dont sa

jeune existence était remplie avait imprimé son langage un ton réservé, presque froid. Cependant Paul se sentit singulièrement attiré vers elle. Elle était si délicate, elle avait l'air si faible, et en réalité elle était si désolée, si malheureuse, qu'il ne put s'empêcher de ressentir cette espèce d'impulsion intérieure qui possède les hommes de cœur en présence de la faiblesse opprimée et qui les pousse à la protéger et à secourir.

L'entrevue avait duré plus longtemps qu'il n'avait cru, tant elle avait été intéressante ; et ce ne fut pas la dernière, car deux jours après M. de Courval le fit mander pour examiner un légumes monstre sous la forme d'un énorme navet capable de remporter le prix, non seulement pour sa grosseur, mais encore pour sa difformité et son infériorité au double point de vue du goût et des qualités nutritives. Ils examinèrent donc avec la curiosité et firent sur son compte toutes sortes de commentaires ; puis tout en causant, ils se promenèrent, M. de Courval ayant soin de diriger les pas précisément au même endroit où se trouvait mademoiselle Audet comme la première fois. Le bon seigneur se mit encore à amuser les enfants, pendant que Durand qui, naturellement n'était pas resté en arrière, causait avec

ait imprimé
ue froid. Ce
rement attir
e avait l'air
ésolée, si ma
er de ressent
re qui possèd
de la faibles
rotéger et à
ngtemps. qu
essante; et c
ours après M
aminer un l
énorme nav
on seuleme
r sa difformi
le vue du go
minèrent dor
e toutes sorte
ausant, ils s
nt soin de d
ne endroit o
omme la pre
encore à am
l qui, nature
, causait av

ur gouvernante. L'impression favorable que Geneviève lui avait faite dans la première entrevue, fut fortifiée par celle-ci et pleinement confirmée par deux ou trois autres rencontres subséquentes.

Il n'y avait plus aucune nécessité pour M. de Courval d'envoyer chercher Paul, car maintenant celui-ci avait toujours quelque message à apporter au manoir, ou quelque question à faire au seigneur. Il n'y avait pas, non plus, d'obstacles sur sa route, [car madame Lubois et son mari étaient retournés à Montréal], laissant à Monville les enfants et leur gouvernante, à la demande bienveillante que leur en avait faite M. de Courval dont la vieille intendante, respectable matrone qui occupait dans sa maison un emploi supérieur à celui de domestique, était là pour satisfaire les convenances.

Une brûlante après-midi que Paul s'acheminait vers le manoir, pensant peu au message osseux dont il était chargé, mais beaucoup à Geneviève Audet, il aperçut celle-ci assise avec ses élèves sous de grands pins, un peu en dehors du chemin qui conduisait directement à la maison; et il se dirigea vers eux. Ses allures étaient lentes, le vert et soyeux gazon ne lançait aucun écho sous ses pas, de sorte que le

petit groupe qui était sous les arbres ne put soupçonner aucunement son approche. Il est probable que, s'il en eût été autrement, la scène dont il fut témoin eût reçu quelque modification en se développant. La gouvernante, pâle et triste, était assise sur un petit tabouret de jardin tenant entre ses mains un livre à demi fermé. Son plus jeune élève était à côté d'elle, manifestant, par le rire et les regards, sa haute approbation de la conduite rebelle de son aîné qui se tenait menaçant devant la gouvernante et informait celle-ci qu'il n'apprendrait plus rien d'elle, parce que sa mère avait souvent dit qu'elle était incapable de les instruire, qu'elle ne savait comment diriger ou élever les enfants.

Avec une merveilleuse douceur la jeune fille répondait que, lors même que madame Lubois aurait dit cela, il devait apprendre d'elle et lui obéir jusqu'à ce que sa mère se fût procuré une autre gouvernante, et que le devoir la forçait d'insister pour qu'il apprît ses leçons dans lesquelles il était arriéré.

—C'est votre faute ! criait le petit rebelle. Maman dit que nous n'apprendrons jamais rien tant que nous n'aurons pas de précepteur et qu'elle va nous en amener un demain ; seulement, elle ne sait que faire de vous. Personne ne vous mariera, car vous n'avez pas de dot.

Paul était d'une tolérance excessive pour les piègeries des enfants. Peu de prairies étaient aussi envahies que les siennes par les petits fleurs de fraises et peu de pruniers aussi immanquablement dépouillés de leurs fruits, et souvent les voisins le prenaient à partie parce que sa trop grande indulgence avait un effet démoralisateur sur la jeunesse du village ; mais à toutes ces démonstrances il répondait qu'ils ne devaient pas oublier qu'ils avaient été enfants, eux aussi. Cependant, cette fois, il ferma ses mains avec violence, pendant qu'une interjection qu'il vaut mieux ne pas répéter ici s'échappa de ses lèvres. Craignant de perdre possession de lui-même et craignant qu'une intervention de sa part dans la présente affaire serait très préjudiciable à mademoiselle Audet elle-même, il tourna brusquement dans une épaisse allée de sapins ; arrivé au milieu, il se jeta tout de son long sur la pelouse, et prenant son mouchoir, il s'en essuya le front. Il paraissait vivement agité ; mais Paul Grand ne se laissait jamais aller au soliloque ; sorte que après une demi-heure de réflexion profonde, il se leva et revint lentement à l'endroit où il avait laissé Geneviève. Comme elle y était encore, les yeux attentivement baissés vers la terre, et un air plus fatigué, plus

languissant encore que d'habitude répandu sur ses petits traits réguliers. Les voix perçantes des enfants engagés dans un jeu turbulent retentissaient tout près de là; mais elle ne paraissait pas les entendre, non plus que Durand, car il l'aborda doucement. Il fut obligé de répéter sa salutation d'une voix un peu plus haute; cette fois, elle leva la tête.

—Je présume, dit-il alors, que je ne dois pas demander à mademoiselle Audet ce à quoi elle songeait? ses pensées paraissaient être bien loin d'ici?

—Oui, elles étaient en France.

—Oh! sans doute, c'est parce que mademoiselle Geneviève y a beaucoup d'amis qu'elle aime tendrement?

—Non, répondit-elle avec douceur, je n'en ai plus maintenant.

Il n'y avait rien de sentimental ni d'affectueux dans le calme accent dont elle faisait cette réponse, et Paul se mit à la considérer en silence. Les rayons dorés du soleil perçant à travers les branches des arbres illuminaient son visage oval et délicat, ses grands yeux empreints de douceur, et quoique de sa vie il n'eût jamais lu de romans, il sentit le charme magique de la scène et de la situation aussi vivement que s'il eût

eût parcouru une demi-douzaine de volumes par semaine.

Son examen fut long et minutieux, enveloppant chaque trait, chaque détail, même les petits doigts effilés qui retournaient machinalement les feuilles du livre qu'elle tenait encore entre ses mains et sur lequel ses yeux étaient restés attachés ; puis il se dit à lui-même :

— Comment ! une telle jeune fille incapable de se marier faute de dot ! Ah ! madame Dubois, nous verrons bien.

Avec la courtoisie et l'aisance de manières que possède généralement le cultivateur canadien, quelque pauvre et illettré qu'il soit, il s'assit à ses côtés sur le banc du jardin.

Et maintenant, si le lecteur a anticipé ou revivifié une scène d'amour, nous nous hâtons de rassurer qu'il a eu tort, et nous nous contentons de dire que lorsque Paul Durand et Geneviève revinrent lentement à la maison, une demi-heure après, ils étaient fiancés. La vive rougeur répandue sur le visage de la jeune fille et l'éclat de ses yeux disaient son bonheur et son émotion ; dans l'attitude de Paul il y avait un mélange de triomphe honnête tempéré par une tendresse qui donnait les augures les plus favorables de leur bonheur futur.

C'étaient cependant des amoureux très calmes et très peu démonstratifs, si bien que lorsque M. de Courval les rejoignit soudainement, il ne vint pas à l'idée le plus léger soupçon de l'existence réel des choses; remarquant seulement, que Geneviève paraissait plus joyeuse que d'ordinaire, il invita instamment Durand à l'accompagner à la maison. Celui-ci accepta l'invitation et Geneviève, devenue tout à fait inquiète sur le sujet de ses élèves, retourna au berceau d'où partaient leurs voix, élevés en ce moment au diapason d'une vive dispute.

Assis dans l'étude de M. de Courval, Durand, sans employer de circonlocutions, informa son hôte, qui en fut enchanté, de ce qu'il venait d'avoir lieu, le priant en même temps de remplir le devoir d'écrire à madame Lubois pour la mettre au courant de la situation.

— Veuillez lui demander, ajouta-t-il en terminant, de permettre que le mariage ait lieu le plus tôt possible, et surtout n'oubliez pas de lui dire que je ne veux pas de dot.

M. de Courval fit ce qu'on lui demandait. Une froide réponse ne tarda pas à arriver; madame Lubois se contentait de dire "que Geneviève était bien libre de faire comme bon lui semblait, mais que le PARTI qu'elle prenait

ux très calm
ue lorsque
ment, il ne
upçon de l'é
eulement, q
se que d'ord
and à l'acco
pta l'invitati
it inquiète
berceau d'
moment au d

n'étant pas remarquablement brillant, il n'y avait pas lieu d'y mettre une précipitation inmodérée."

Les intéressés, surtout Durand, furent d'un avis contraire, et deux semaines après, de bonne heure le matin, l'heureux couple fut marié dans l'église du village. M. de Courval servait de père à la mariée, M. Lubois s'étant convaincu qu'il lui était impossible d'aller à Alonville pour la circonstance. Le déjeuner donné par l'excellent seigneur fut somptueux, quoiqu'il n'y eût que peu de monde pour le partager; et au moment du départ, donnant une chaleureuse poignée de main à Durand :

Courval, D
ocutions, inf
nté, de ce q
même tem
madame Lub
ituation.
ta-t-il en ter
age ait lieu
publiez pas
t.
lui demanda
à arriver; m
re "que Gen
comme bon
qu'elle pren

—N'est-ce pas, lui dit-il, qu'après tout nous nous sommes bien passés de nos nobles cousins ! Il est probable que c'était la crainte de voir cette parenté réclamée par les nouveaux mariés qui avait déterminé l'injustifiable indifférence dont les Lubois avaient fait preuve. "Nous n'irons pas, s'étaient-ils dit avec aigreur, nous exposer aux incursions de ces campagnards. M. de Courval peut faire toutes les politesses qu'il lui plaira au fermier Durand, parce qu'il demeure dans une campagne où la société n'est pas seulement limitée, mais encore très peu choisie; quant à nous, nous ne pouvons pas songer à

admettre dans notre salon aristocratique un paysan aux bottes ferrées et aux rustiques manières."

II

Une assez vive jalousie avait éclaté à Alonville à cause de la manière prompte et inattendue dont le meilleur PARTI de la paroisse avait été pour ainsi dire enlevé par une étrangère, et les langues des mères aussi bien que celles des jeunes filles étaient également actives et sans pitié. Une miséricorde à dénoncer ce mariage.

—Qu'a-t-il donc découvert en elle ? disait-on ; qu'a-t-il vu dans cette créature au visage de poupée, sans vie et sans gaieté, qui l'a conduit à ce point ? Qu'est-ce qui a pu l'induire à prendre en mariage une étrangère, quand il avait dans son village tant de jeunes et jolies filles qu'il connaissait depuis la plus tendre enfance ? Elle a de très petits pieds et des mains très mignonnes, c'est vrai ; mais tout cela est bon à quelque chose ? Ces mains peuvent-elles boulanger, filer, traire et faire quoi que ce soit ?

cratique u
stiques ma
tile? Ah! bien, la rétribution ne manquera
d'arriver, et Paul Durand pleurera sous le
et la cendre les jolies filles qu'il a laissées de
é pour ce petit poupon!

Mais toutes ces récriminations et ces prophé-
lugubres ne troublaient en rien la sérénité
ceux qui en étaient l'objet. Etaient-elles ce-
ndant sans fondement? Hélas! pas tout à fait,
me on va le voir. La nouvelle mariée avait
n, sinon aucune connaissance sur la tenue
ménage, et c'est ce qu'il y avait de plus
paroisse ava
heureux, car la vieille femme qui avait
étrangère, e
duit assez habilement la maison de Durand
que celles de
uis la mort de sa mère avait brusquement
ctives et sa
mandé son congé en apprenant les prochaines
re.
usailles.

elle? disai
n'est pas que cette bonne dame eût été
ure au visa
iculièremment froissée à l'idée de voir une
, qui l'ait s
me introduite dans l'établissement; mais,
ou l'induire
vant elle, la faute la plus grave qu'avait com-
re, quand il
e Paul, c'était d'avoir méconnu les charmes
unes et jol
e certaine nièce à elle qui pouvait produire
us tendre e
fois une jolie figure et une dot confortable,
et des ma
que la mère Niquette avait décidé depuis
out cela est
ieurs mois déjà devoir être une compagne
peuvent-ell
convenable pour lui.
oi que ce s
yant cet objet en vue, elle avait fait, du

matin au soir, l'éloge de Sophie, de ses qualités intellectuelles et morales, s'attachant particulièrement à démontrer son habileté à tenir un ménage,—et la patience avec laquelle Durand écoutait ces panégyriques qu'il considérait comme des bavardages de commère, l'ayant malheureusement confirmée dans ses illusions que la belle Sophie elle-même partageait, elle s'était sentie trop vivement froissée pour rester plus longtemps dans cette maison après avoir vu ses rêves aussi cruellement évanouis. Les deux servantes inexpérimentées engagées au dernier moment pour la remplacer, quoique vigoureuses et pleines de bonne volonté, étaient tout à fait incompetentes,—de sorte que la nouvelle mariée dut s'en rapporter entièrement à ses propres ressources, ayant un vague pressentiment de l'embarras qui allaient s'ensuivre. Paul avait fait tout son possible pour inviter madame Niquette à rester à son poste. Il l'avait sollicitée, lui offrant ce qui était alors considéré comme des gages presque fabuleux; mais la vengeance a quelque chose de doux pour certaines natures, et la vieille gouvernante ne pouvait pas se priver de cette douceur.

Oubliant la bienveillance et la considération que son maître lui avait toujours accordées, la

ses qualités et les privilèges qu'il lui avait distribués
particulièrement d'une main très libérale, elle s'était persuadée
à tenir un rôle qu'on la traitait avec la plus noire ingratitude et
elle Durand qu'elle figurait dans la maison un personnage
considérable et véritablement sacrifié.

— Ah ! s'était-elle dit en le laissant par un
" bonjour, M. Durand " auquel celui-ci avait ré-
pondu avec froideur, ah ! mon beau mari, je
vous verrai bientôt me supplier de revenir ici ;
mais je ne ferai pas cela avant que vous et votre
femme m'ayez longtemps et vivement sollicitée,
et quand je reviendrai, je vous apprendrai à
vous deux à respecter la mère Niquette.

Mais la bonne vieille dame s'était trompée :
ni le maître ni sa femme ne vinrent la troubler
de nouvelles supplications. Bien qu'ayant de-
meuré longtemps chez Durand, elle n'avait pas
encore pu pénétrer entièrement son caractère.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant,
les femmes dans la famille Durand avaient tou-
jours été de remarquables ménagères, et pen-
sant le long règne de la dernière qui avait porté
ce nom, la maison de Paul avait été la mieux
conduite, la plus proprement tenue de toutes
celles du village, tandis que les produits de sa
laiterie étaient également renommés pour leur
quantité et leur qualité. Cet état de choses satisfai-

sant ne s'était que peu ou point détérioré pendant l'administration de madame Niquette qui—nous devons lui rendre cette justice—avait veillé d'aussi près que sa maîtresse au confort de Paul et aux intéressés de l'établissement. Hélas! sous le régime nouveau, les choses étaient très différentes, et il était heureux pour le repos d'esprit de la défunte madame Durand qu'elle n'eût pas connaissance de ce qui se passait sous le soleil et surtout des détails qui concernaient le ménage de son fils.

Celui-ci aimait la bonne table et y avait été toujours habitué; maintenant la soupe était souvent brûlée ou trop liquide, le pain surchargé, digne du mauvais beurre destiné à être mangé avec lui; et puis les crêpes friables, les beignets et les délicieuses confitures qui avaient autrefois si souvent orné sa table, n'étaient plus qu'un souvenir du passé. Cependant, avec toute la générosité d'un noble caractère, il ne se plaignait ni ne murmurait; mais se contentait de temps en temps de faire en riant quelque remarque sur le sujet, évitant toutefois toute allusion de ce genre lorsque sa femme paraissait ennuyée ou embarrassée. La pauvre Geneviève faisait souvent des efforts surnaturels pour tâcher d'acquérir une petite parcelle des précieuses

ioré pendant
e qui—nous
avait veillé
confort de
ent. Hélas!
étaient très
ur le repos
rand qu'elle
i se passait
qui concer-

t y avait été
soupe était
e pain sur e
re destiné à
pes friables,
nfitures qui
a table, n'é-
. Cependant,
caractère, il
mais se con-
n riant quel-
utefois toute
ne paraissait
e Geneviève
s pour tâcher
s précieuses

connaissances dans lesquelles elle faisait un dé-
t aussi absolu ; mais les résultats en étaient
jours des échecs décourageants, et elle en
t graduellement à la conclusion fatale qu'il
était tout à fait inutile d'essayer. Pour
mble de malheur, la sœur de Paul qui avait
emment perdu son mari, venait d'envoyer
e lettre dans laquelle elle annonçait que sa
té, ébranlée par les chagrins et la fatigue
elle avait éprouvés durant la maladie de son
oux, avait besoin d'un changement d'air,
elle terminait en se disant assurée que son
re et sa nouvelle sœur la recevraient avec
té pendant quelques semaines.

Oh ! combien l'honnête Paul redouta cette
ite ! comme il s'émut en songeant que les
ladresses de sa pauvre petite femme seraient
mises au regard perçant de sa sœur, un mo-
e de ménagère ! Quant à Geneviève, elle
npta les jours et les heures, comme le crimi-
suppute le temps qui le sépare de l'époque
ée pour l'exécution de sa sentence. Son in-
titude ne fut pas de longue durée, car trois
rs après sa lettre, madame Chartrand arriva.
lgré son deuil tout récent qu'elle sentait en
té très profondément, malgré sa santé quel-
peu délabrée, cette dernière fut alarmée,

presque terrifiée, en voyant l'état de choses qui se faisait remarquer dans la maison de son frère. De vagues rumeurs sur l'inhabileté de sa belle-sœur étaient bien parvenues jusqu'à ses oreilles, mais entièrement occupée par son mari qui avait été confiné dans sa chambre pendant trois ou quatre mois avant sa mort, elle y avait à peine prêté attention. Elles se présentèrent alors devant elle dans toute leur affreuse réalité et peut-être n'aurait-elle pu trouver de plus grande distraction à son légitime chagrin que le nouveau champ de regret qui s'ouvrit devant elle.

—Comment, se disait-elle intérieurement, comment puis-je trouver le temps de pleurer Louis quand je vois sur la table de mon frère du pain aussi méchant et du beurre immanquable ? Comment puis-je m'absorber à déplorer mon veuvage quand je vois ces misérables servantes de mon frère s'amuser avec leurs cavaliers pendant que le dîner brûle sur le poêle et que la crème se perd dans la laiterie ? Ah ! c'est désolant !

C'était en effet bien distrayant, car madame Chartrand n'avait pas été huit jours dans la maison, qu'elle avait oublié ses peines et son deuil, dans l'étonnement profond où l'avait jeté

de choses qui n'ont pas été examinées plus attentif des gaspillages et de la mauvaise administration du ménage. Elle n'eut pour Geneviève d'autre sentiment que celui d'une pitié dédaigneuse, et un vif regret que Paul eût commis une aussi grave erreur dans le choix d'une épouse. Cette femme robuste et active, habituée dans le berceau au ménage, ne pouvait comprendre la langueur malade et le découragement auxquels sa délicate et nerveuse belle-sœur était si souvent en proie, et plus d'une fois, elle l'accusa intérieurement d'affectation.

Les choses ne pouvaient pas rester longtemps dans cet état sans fournir à quelqu'un l'occasion de se décharger le cœur et un dimanche après-midi qu'elle avait sous un prétexte quelconque refusé d'accompagner Geneviève aux vêpres, madame Chartrand entra dans la chambre où Paul fumait sa pipe dans une calme solitude. Celui-ci ne se méprit pas sur la détermination qu'elle lui se lisait dans les yeux aussi bien que dans la solennité des allures de sa sœur, et il se prépara à une scène ; mais, comme un habile tacticien, il attendit l'attaque en silence.

— Paul, s'écria-t-elle brusquement, dépose ta pipe et écoute-moi. Je veux avoir un entretien avec toi.

— Un entretien ! et sur quel sujet ? répondit-il d'un ton bref.

— Sur quel sujet ? dis-tu. Peut-il y en avoir d'autre que la manière déplorable dont est conduit ton ménage ?

Je crois que c'est une affaire qui ne regarde que Geneviève et moi, répondit-il sèchement en reprenant sa pipe qu'il avait momentanément déposée sur la table.

— Ceci est une réponse digne tout au plus d'être faite à un étranger, mais ce n'est pas celle que tu devrais faire à ta sœur ainée et unique, qui, en te parlant ainsi, n'est mue que par un affectueux intérêt pour toi. Accorde-moi un peu de patiente attention, je ne t'en demanderai pas davantage. Laisse-moi te dire maintenant sans réserve tout ce que j'ai sur le cœur, et puis, si tu le désires, je garderai ensuite le silence.

Pensant qu'il y avait quelque vérité dans ce que sa sœur lui disait, Durand inclina la tête et elle reprit :

— Du temps de notre pauvre mère, bien que tu n'eusses pas plus de vaches dans tes pâturages qu'il y en a maintenant, et peut-être moins puisque tu as ajouté trois belles génisses à ton troupeau, il y avait toujours rangés dans la

cave p
attenc
être t
sur le
panie
à ven
Dans
tut o
devon
drait à
peut-é
crème
L'état
cour ?
vées d
peuple
maint
solitai
tams a
ment le
part d
bien q
firaien
de pri
frère ?
min d
—N

Il y en avait plusieurs quartauts de bon beurre bien fait, attendant que les prix fussent satisfaisants pour être transportés au marché ; toujours il y avait sur les tablettes des rangées de fromage et des paniers d'œufs. Et aujourd'hui ; il n'y a rien à vendre pour le présent et rien pour plus tard. Dans un coin de la laiterie malpropre un quartaut d'une certaine substance rance que nous devons appeler beurre parce qu'elle ne répondrait à aucun autre nom, une douzaine d'œufs peut-être sur une assiette fêlée, et un peu de crème moisie : voilà toute la richesse de laitage. L'état des choses est-il meilleur dans la basse-cour ? Quand je songe aux nombreuses couvées de grasses volailles, de dindes et d'oies qui la peuplaient jadis, mon cœur souffre en n'y voyant maintenant qu'une couple d'oisons et de dindes solitaires, ainsi que les quelques chétifs bantams aussi sauvages que des bécasses qui prennent leur nourriture où ils peuvent, car la plupart du temps on oublie de leur en donner, bien que les restes de repas qui sont perdus suffiraient amplement pour faire d'eux des volailles de prix..... Qu'as-tu à répondre à tout cela, frère ? Oui, je te le dis, tu es sur le grand chemin de ta ruine.

—Non, Françoise, il n'y a, quant à cela, au-

cun danger. Dieu est très bon pour moi.— En disant cela, Paul ôta son chapeau en signe de respect.— Ma récolte a été cette année beaucoup plus considérable que toutes celles que j'ai cueillies jusqu'ici, quoique bien souvent mes greniers aient été remplis jusqu'au comble. Avec moi tout a prospéré en quantité et en qualité, et grâce au ciel, nous ne nous apercevrons pas des pertes qui peuvent se faire sentir dans la laiterie ou la basse-cour.

— Eh bien, Paul, c'est très heureux que tu jouisses d'une aussi bonne fortune, car tu en as grand besoin..... Mais voyons maintenant pour ton propre confort. Ta table—tu ne dois pas m'en vouloir si je te parle aussi franchement car tu m'as permis de te dire tout ce que j'ai sur le cœur—ta table est, j'en suis certaine, plus mal fournie de toutes celles de la paroisse.

—Mais, chère sœur, nous avons eu dernièrement de très bons pâtés et d'excellentes tartes, il me semble.

—Ah! frère, tu peux bien paraître embarrassé et regarder le fourneau de ta pipe en disant cela ; quoi que tu fasses, tu ne me donneras pas le change. En deux ou trois occasions différentes, j'ai vu la petite fille de la veuve Le pointe passer dans la cour portant ces tartines

our moi.— Ces pâtés. En fait de cuisine, rien d'aussi
a en signe d'obéissant ne peut plus être préparé ici, à
née beaucoup moins que je relève mes manches et que je me
elles que j'atte moi-même à l'œuvre.

souvent me Le pauvre Paul se trouva considérablement
u'au comble concerté, car il était allé secrètement trouver
ité et en que veuve Lapointe et l'avait payée d'avance pour
s apercevront confection de ces friandises, espérant que
sentir dans il exercé de sa sœur croirait qu'elles étaient de
ture domestique. Il se mit donc à fumer

oureux que s fort et sans souffler mot, pendant que l'im-
e, car tu en oyable madame Chartrand continuait :

maintenant po —Regarde le jardin : il ne peut être com-
a ne dois po é qu'à celui d'un fainéant, tant il est rempli
franchement mauvaises herbes et de chardons, et cepen-
ut ce que j'ot je vois deux grandes paresseuses de ser-
is certaine, vites qui ne font que flâner ici. Notre mère
e la paroisse vait qu'une domestique, et de son temps ce
s en dernière nd jardin faisait l'admiration de toute la pa-
llentes tarte ose par son magnifique étalage de légumes,

raître embas s, aucune trace de toile ou de linge d'un mé-
e ta pipe e e comme chaque femme d'un Durand avait
ne me donn ours été capable d'en faire pour son mari et
ois occasion enfants..... Veux-tu me dire ce que fait ou
la veuve La que peut faire Geneviève ?

t ces tartine ne vive rougeur s'était graduellement répan-

due sur le visage hâlé de Durand ; enfin, frappant la table d'un grand coup de poing :

—Françoise, s'écria-t-il, ceci est mon affaire et ne regarde que moi, entends-tu ? et n'écoute pas la promesse que je t'ai faite de te laisser parler. Tu n'aurais assurément pu dire tout ce que tu viens de débiter.

—Je le sais, répliqua philosophiquement la dame Chartrand ; mais comme tu m'as donné ta parole que tu m'écouteras jusqu'au bout, je te la rappelle. Ai-je dit des choses qui ne soient aussi vraies que l'Évangile même ? Ai-je calomnié Geneviève en quoi que ce soit ?

—Si je suis satisfait de ma femme, qui est-ce qui a le droit de la trouver en faute ? demanda-t-il en haussant davantage la voix.

—Tu n'as pas besoin de te fâcher contre moi, Paul. Je vois que tu cherches une querelle, mais je ne satisferai pas ton désir. C'est toujours comme cela avec vous autres, hommes : quand votre cause est mauvaise, vous tâchez inutilement de l'améliorer par des paroles vives et beaucoup de tapage. Maintenant je dirai tout ce que j'ai à dire quand même tu ferais deux fois plus de bruit. Dieu sait qu'il n'y a dans mon cœur aucun mauvais sentiment à l'égard de ta femme, et c'est pour son bien ainsi que pour

; enfin, fra
poing :
est mon affa
-tu? et n'é
laisser parl
tout ce que

en que je parle aussi ouvertement. Personne
us que moi ne s'est réjoui en apprenant ton
ariage, parce que je pensais que ce serait là ton
onheur.

—Ainsi en a-t-il été, Françoise, et je suis aussi
eureux qu'un roi. Aussi bien je n'ai pas l'in-
ention de nous rendre malheureux, ma pauvre
tite femme et moi, en lui demandant de faire
qui est au-dessus de ses forces. Elle n'est
s faite pour les travaux durs et fatigants, pas
us que le petit oiseau qui gazouille dans
orme qu'il y a là devant la maison. De plus,
e est jeune et elle apprendra.

Madame Chartrand pensa intérieurement
en effet des femmes aussi jeunes et aussi déli-
tes que Geneviève étaient souvent devenues de
nnes ménagères, mais elle garda cette ré-
exion pour elle-même et reprit :

—Je ne veux pas blâmer ta femme pour son
norance à conduire un ménage, mais ne pen-
-tu pas qu'elle ferait bien de commencer de
ite à l'apprendre? Il se pourrait que tes
oissons ne seraient pas toujours aussi bonnes
e cette année; les enfants qui entraînent de
ouvelles dépenses, peuvent venir, et la ruine
nt tu te ris maintenant te surprendre plus
d. Ecoute, je vais te faire une proposition.

Je suis veuve, sans enfants, et parfaitement libre de suivre mes volontés. Dis un mot et viens demeurer ici. Je ne serai pas un fardeau car tu sais que j'ai par moi-même des moyens suffisants. J'enseignerai à Geneviève la tenue du ménage si elle a la force ou le désir de l'acquiescer, et dans tous les cas je prendrai sur moi toute la tâche de conduire la maison. Ton bien-être, ta bourse et ton bonheur y gagneront. Maintenant, réfléchis bien avant de me donner une réponse quelconque.

Paul suivit ce conseil. Il croisa ses bras sur la table et y reposa sa tête, afin de réfléchir plus mûrement. Sans doute la prospérité matérielle de l'établissement augmenterait notablement par les soins de cette ménagère économe, mais comment Geneviève prendrait-elle cela ? c'était là l'important. Les tinettes de beurre, les meules de fromage s'accumuleraient dans ses caves, la toile et le linge de ménage dans ses gardes-robes, et lorsqu'il reviendrait fatigué, épuisé de ses propres travaux des champs il trouverait de bons et succulents repas l'attendait ; oui, tout cela lui serait très agréable, mais ce serait ce la même chose pour sa femme qui passerait toutes les heures de son absence à éviter la constante surveillance que sa sœur exercerait

parfaitement sur chaque chose et sur chaque personne autour
 s un mot et elle ? Comme elle serait peinée, mortifiée
 as un fardeau de se voir continuellement exposée à un frappant
 ne des moyennes contraste avec l'habile et énergique madame
 iève la tendre artrand, obligée de ressentir aussi amèrement
 désir de l'autre infériorité sur tout ce en quoi l'autre
 prendrai s'occupait. Non, il n'avait pas le droit de com-
 maison. Tu omettre le bonheur de sa femme en permet-
 r y gagneront l'intrusion d'un tiers de sa maison. D'un
 de me donner bieuveillant mais ferme, il répondit donc :

— Merci, Françoise, pour ta bonne offre qui est,
 a ses bras s'empare de l'impulsion d'un cœur tendre et géné-
 n de rélléchir ; mais il vaut mieux que nous restions
 ospérité matérielle, ma petite Geneviève et moi. Nous au-
 erait notablement, je le présume, des embarras comme tous
 ménagère écarter les gens mariés ; mais nous devons essayer de les
 prendrait-elle supporter avec patience. Si Geneviève fait dé-
 es tinettes tout en quelque chose, elle est au moins douée
 cumuleraient son caractère doux et affectionné.

— C'est donc une affaire décidée, Paul ?

— Oui. Tu n'es pas fâchée ?

— Mais non : penses-tu donc que je n'ai pas
 is de jugement que cela ? Mais il me faut
 partir dès demain, car je ne veux pas souffrir
 is longtemps des épreuves auxquelles mon
 pperament et ma conscience sont continuel-
 ment exposés dans cette maison. Entre l'in-

différence de Geneviève et la honteuse nég-
gence de sa servante paresseuse, je serais m-
en pièces avant quinze jours, empêchée que
serais d'essayer à mettre les choses en ord-
Oui ! elles m'ont déjà presque fait perdre
vue mon pauvre mari et le chagrin légiti-
qu'en veuve bien apprise je dois ressentir de
mort. Je retourne maintenant dans ma cha-
bre pour y faire quelques prières, car j'ai ma-
qué les vêpres afin d'avoir cet entretien avec

Et elle sortit.

Paul se laissa aller à une profonde rêve
d'où il fut bientôt tiré par l'arrivée de sa femme

—Viens ici, lui dit-il en l'apercevant.

Et passant son bras autour d'elle, il continua

—Ma sœur désire venir demeurer avec nous
elle prendrait la direction du ménage. Qu-
dis-tu ?

Le pâle visage de la jeune femme rougit
gèrement et ses lèvres tremblèrent ; mais
repreuant presque aussitôt possession d'elle-
même, elle répondit deuccement :

—C'est bien, Paul, si tu le désires toi-même

—Non, ma petite femme, non ! il n'en sera
pas ainsi. Je ne permettrai à personne de s'
terposer entre toi et moi ; nous nous tirerons
d'affaire seuls. J'ai déjà dit à sœur Françoise

onteuse négil en est, et la responsabilité du refus ne
je serais mombe que sur moi.

mpêchée que Oh ! comme les beaux yeux lustrés de Ge-
oses en ordriève surent bien le remercier, pendant que
fait perdre mignons petits doigts pressant doucement sa
agrin légitiin le ramenaient par leur muet langage à
ressentir de l'ection qu'avaient pu lui faire perdre les re-
ans ma chaenances impitoyables de madame Chartrand.
s, car j'ai mCelle dernière fut fidèle à sa détermination
retien avec le lendemain matin, au moment même où

rofonde rêveoleil commençait à illuminer l'orient de ses
ée de sa femx, elle montait dans une élégante petite char-
recevant. e à ressort dans laquelle son frère la rame-

lle, il continuords de conscience d'avoir refusé l'offre si
rer avec nouine de bonne intention de sa sœur, la vue du
ménage. Quage gras et dodu, des joues pleines et ver-

omme rougit ter avec la frêle enveloppe et la délicate
blèrent ; mre de sa femme, le réconcilia bientôt avec
session d'el-même.

sires toi-mên après le départ de madame Chartrand, une
n ! il n'en sdeux servantes incapables fut renvoyée, et
rsonne de se se procura une excellente ménagère qui pou-
s nous tirer faire presque toute chose d'une manière
ur François si satisfaisante que la sœur de Paul, elle-
me. Mais, hélas ! elle avait un caractère

terrible et sans la moindre provocation, elle s'abattait comme une tigresse sur l'inocent agneau qu'elle avait pour maîtresse. Connaissant sa valeur cependant, Geneviève souffrait tout en silence ; mais une après-midi que M. donnait carrière à sa mauvaise humeur en faisant des remarques insolentes et demandant pourquoi certaines personnes ont été mises dans le monde puisqu'elles ne pouvaient pas même aider une pauvre servante qu'elle croyait écrasée d'ouvrage, son maître, qu'elle croyait très occupé dans la cour, était entré sans qu'elle s'en aperçût, et après avoir écouté un instant ses diatribes, il la prit par le bras, et lui ordonna de faire de suite son paquet et de partir.

Il s'en suivit naturellement une tempête. Geneviève courut chercher un refuge dans sa chambre où elle écouta, avec une alarme nerveuse, le bruit qui se faisait dans la cuisine, le fracas de la vaisselle, le cliquetis des couteaux, les mouvements spasmodiques des chaises, des bancs et des seaux qu'on renversait. Le vacarme finit par cesser, et le mari et la femme sentirent tous deux soulagés quand la porte se referma sur leur habile mais redoutable servante.—Paul remerciait pieusement mais d'une manière quelque peu obscure, la Providence

paix d
ême i
aient a
clusion
on d'o
aison.

La soc
ez M.
aires e
ois d'o
bier qu
ient la
it été p
Il pas
rand c
e leurs
ed ; m
ourval
ressante
mano
idemm

ovocation, e
sur l'inonc
esse. Conna
viève souffr
midi que Ma
e humeur
et demand
été mises da
ent pas mē
croyait écras
oyait très occ
qu'elle s'en
instant ses d
lui ordonna
rtir.
e tempête. G
efuge dans
e alarme ne
s la cuisine,
des coutea
es chaises,
ersait. Le v
et la femme
nd la porte
edoutable se
ent mais d'
rovidence

paix qui leur était maintenant accordée, quand même il devrait retomber dans le chaos où ils avaient auparavant", voulant probablement faire allusion à l'irrégularité générale et à la confusion d'où l'activité de Marie avait retiré sa raison.

III

La société continuait toujours son va-et-vient chez M. de Courval, car les bois aux teintes chaudes et les épais nuages couleur d'ambre du mois d'octobre, outre l'abondance de l'excellent gibier que l'on trouvait dans les environs, rendaient la campagne aussi attrayante qu'elle l'avait été pendant la belle saison.

Il passait fréquemment devant la porte de Courval un grand des messieurs armés de fusils et suivis de leurs chiens, les uns à cheval, les autres à pied ; mais Geneviève ne les voyait pas. M. de Courval avait souvent invité, et d'une manière pressante, les nouveaux mariés à venir visiter son manoir, mais comme Paul ne s'en souciait évidemment pas tandis que des étrangers s'y

trouveraient, Geneviève demeurait tranquillement chez elle.

Une après-midi qu'elle était debout devant la porte de sa maison et qu'elle admirait dans l'horizon lointain, les magnifiques coteaux embrasés par les rayons dorés qu'offre une superbe journée de cette belle saison qu'on appelle **ÉTÉ DE LA SAINTE MARTIN**, M. de Courval passa à pied accompagné de deux de ses amis. Ils paraissaient tous trois exténués de fatigue, car ils marchaient depuis une heure fort matinale, et lorsque Geneviève vit que M. de Courval avait abordée avec sa politesse ordinaire, leur offrit d'entrer un instant pour reposer,—chose qu'elle ne pouvait manquer de faire sans violer les règles de la plus commune courtoisie, attendu que M. de Courval se plaignait de la fatigue,—ils acceptèrent avec joie son invitation. Il lui présenta ses deux amis, le premier un M. Caron, homme d'un âge mûr, le second un jeune et charmant officier de cavalerie, du nom de Chevandier, qui venait d'arriver de France pour passer quelque temps au Canada.

Ce dernier parut à la fois surpris et frappé de la beauté et des manières gracieuses de leur hôteesse, qui était occupée à placer devant eux des verres et une cruche d'excellent cidre, qui, nous

ait tranquille. On n'a pas besoin de le dire, n'était pas de ma-
ture domestique.

bout devant pendant, Geneviève ne s'aperçut pas de
nirait dans l'attention particulière dont elle était l'objet de
embrasés par le côté du capitaine de Chevandier, qui aurait
perbe journée extrêmement affligé s'il eût su qu'elle n'avait
ÉTÉ DE LA STATION pas remarqué l'abondance de ses che-
d accompagné de favoris, sa belle moustache, ou la classique
ient tous trois la rareté de ses traits.

haient depuis ces entrefaites arriva Durand qui s'em-
e Geneviève alla de leur offrir l'hospitalité, et il le fit avec
avec sa politesse aisance et une politesse exquis. Des pré-
er un instant les aristocratiques de Chevandier furent en
pouvait manquer que sorte choqués par l'arrivée sur la scène
es de la plus et hôte roturier ; mais ses airs de grand
M. de Courvalleur leur produisirent aussi peu d'effet sur le
eptèrent avec que ses regards d'admiration en avaient
nta ses deux sur la femme. Quand nos trois amis se
homme d'un air reposés et rafraîchis, ils prirent leur
charmant officier et en revenant, notre Adonis militaire
evandier, qui se donna à d'amers regrets sur ce que "cette
sser quelque mante petite créature avait pour destinée
passer toute sa vie au milieu des vaches, des
et frappé de ces bêtes et autres choses semblables."

s de leur hôte aussitôt qu'ils furent partis, Durand annonça
vant eux de la femme qu'il pensait aller à Montréal pour
e, qui, nous acheter des épiceries et autres articles de né-

cessité, ainsi que pour voir le marchand à qui il avait coutume de vendre la plus grande partie des produits de sa ferme, et il lui demanda si elle aimerait à l'accompagner.

— Quoique nous n'ayons cette année ni beaucoup de volailles à vendre, je puis, ma petite femme, te donner quelques piastres, que tu pourras aller dépenser en rubans, dans les beaux magasins de la ville, ajouta-t-il en souriant, car il s'attendait à voir que Geneviève accepterait son offre avec empressement : attendu qu'un voyage à la ville même sans la perspective d'avoir à y dépenser quelques dollars, était alors considéré par les femmes d'Alonville comme un insigne privilège.

Elle réfléchit un moment, hésita, puis, à sa surprise et au désappointement de son mari, elle refusa, alléguant pour raison qu'elle ne savait pas comment elle agirait avec les Lubois. Elle pensait que si elle allait à la ville sans faire une visite pour remercier madame Lubois d'un grossier bijou à l'ancienne mode qu'elle lui avait envoyé comme cadeau de noces, la famille la taxerait peut-être d'ingratitude, et que d'un autre côté, si elle se présentait avec son mari à leur résidence, renommée par ses exclusives, on les considérerait peut-être comme de déplorables visiteurs. Donc, pour sortir de ce mauvais pas, elle se résolut à aller seule à la ville, et elle y arriva le lendemain matin.

marchand à
plus grande pe
l lui demand

année ni beu
na petite fem
ne tu pourras
aux magasin
l s'attendait
n offre avec
oyage à la v
oir à y dépen
onsidéré par
insigne privilè
hésita, puis, à
nt de son m
aison qu'elle
avec les Lub
la ville sans
adame Lubois
mode qu'elle
noces, la fam
de, et que d
avec son ma
ses exclusio
omme de de
sortir de ce

emme, elle avait résolu de rester à la maison, l'autant plus que Paul ne devrait être absent que quelques jours.

Le lendemain du départ de son mari, Geneviève, qui aimait beaucoup le grand air, et qui ne pouvait imaginer de plus douces jouissances que celle de s'asseoir pendant quelques heures sur un banc dans le jardin ou à l'ombre du grand orme qui ombrageait si agréablement sa demeure, à écouter le ramage des oiseaux et des insectes, prétexta un ouvrage de couture, et s'enfuit derrière le grand arbre dont le tronc la protégeait contre les rayons du soleil.

Elle avait été élevée dans une ville sombre et malpropre de France (car quoi que l'on en dise, l'on rencontre des villes sombres et malpropres dans cette partie favorite du globe) ; il n'y avait donc rien de surprenant que la campagne fût pour elle un monde inexploré, aussi délicieux que nouveau. Comme elle jouissait de sa fraîcheur, de sa beauté, de ses parfums ! comme chaque nouvelle phase de cette vie faisait naître en elle une admiration qu'elle n'osait exprimer hautement, de crainte de paraître ridicule ! Cette prédilection était peut-être la cause du peu de progrès qu'elle faisait dans la science de la tenue d'un ménage, car malgré qu'elle fût en

personne dans sa cuisine, au milieu des fritures, des étuvées ou des grillades, ou à son lavage, ses pensées se tournaient avec passion vers l'air pur et frais du dehors, le bruissement des branches au-dessus de sa tête ; et elle pensait elle-même non sans soupirer, combien elle préférerait un morceau de pain et une tasse de lait au milieu d'un si délicieux repos, aux somptueux banquets apprêtés avec tous les soins et l'habileté de l'art culinaire.

N'ayant que peu de chose à faire dans son ménage, elle avait célébré le premier jour de l'absence de Paul, en prenant son dîner de mets que nous venons de mentionner, chose qui convenait bien à ses servantes qui, passionnées elles aussi pour le *DOLCE FAR NIENTE*, étaient bien aises de se sauver de l'ouvrage en se servant des mêmes mets pour leur dîner et en y ajoutant un morceau de viande froide. Puis elle prit une paire de pantoufles qu'elle brodait pour en faire présent à son mari, assurée qu'elle était qu'il les trouverait aussi utiles que belles, et s'installa dans un coin au pied du vieil orme.

Il faisait un temps délicieux. Souvent elle s'arrêtait dans son ouvrage pour promener ses regards des belles collines pourprées qui se trouvaient dans le lointain aux superbes couleurs

es bois d'automne, des nuées mélangées d'or
d'azur qui se déroulaient au-dessus de sa
te aux lames rejouissantes du beau et majes-
eux Saint-Laurent. Un calme parfait régnait
ans la nature. Les oiseaux avaient déjà pris
ur essor vers des climats qui leur offraient un
ntre été, et le silence n'était rompu que par le
ruissement des feuilles qui tombaient de temps
autre.

Tout à coup, cependant, le bruit d'un pas qui
pprochait lui fit lever les yeux, et elle aperçut
rès d'elle le capitaine de Chevandier, la cas-
uette à la main, un sourire engageant sur les
evres. Ses manières étaient courtoises, sans
ffectation. Geneviève écouta, sans se déranger,
quelques observations qu'il fit sur la tempéra-
ure, la campagne et la chasse. Le temps s'é-
oula d'une manière si agréable que lorsqu'il
parlit, elle ne s'aperçut pas qu'il y avait près
d'une heure qu'ils étaient en conversation.

Le lendemain il faisait un temps aussi char-
mant que la veille, et après avoir pris un léger
repas, elle se hâta de prendre son canevas et ses
aines, et se rendit au jardin, cette fois à l'ombre
d'un pommier tout ordu et recourbé, car une
espèce d'instinct lui disait qu'elle s'y trouverait
moins sur le chemin de M. de Courval et de ses
visiteurs qu'au pied de l'orme.

Pendant qu'elle travaillait avec ardeur à son ouvrage, afin de terminer son petit cadeau avant l'arrivée de son mari, elle entendit une voix claire et cultivée lui demander : "Comment se porte madame Durand ?" Levant aussitôt les yeux, elle aperçut le capitaine de Chevandier qui regardait de par-dessus la petite porte du jardin.

Quoique Geneviève fût loin d'être satisfaite de cet incident, elle était trop bien élevée pour laisser percer la contrariété que lui inspirait cette nouvelle visite ; aussi lui rendit-elle poliment son salut, mais il y avait tant de réserve dans ses manières que de Chevandier ne savait comment continuer : il chercha des inspirations autour de lui. Par bonheur il aperçut une plate-bande de magnifiques dahlias aux couleurs variées et nuancées ; alors feignant une grande admiration pour leur éclatante beauté, il demanda la permission de les examiner de plus près et d'en cueillir un. Elle acquiesça d'une manière indifférente à ce qu'il demandait. Tout en discutant avec l'air d'un connaisseur sur les richesses et la beauté particulière des échantillons qu'il avait devant lui, il essaya de faufiler un gracieux compliment à la charmante maîtresse du jardin sur son bon goût et sur les succès qui avaient couronné ses efforts.

ardeur à se
cadeau av
ndit une vo
"Comment
nt aussitôt l
le Chevandier
etite porte d

Capitaine de Chevandier, lui dit-elle, vous donnez plus de crédit que je n'en mérite : vous devez présenter vos louanges à la vieille Angère qui tenait la maison de mon mari à son mariage.

re satisfaite d
n élevée pou
inspirait cet
elle polimen
serve dans se
avait commen
ations autou
e plate-band
urs variées e
ande admira
l demanda le
s près et d'e
anière indif
nt en discou
ur les riches
échantillon
e faufler un
mante ma
sur les suc

Chevandier se mordit les lèvres, et il se ta en lui-même de ce que ses spirituels et épiques compagnons d'armes n'eussent pas émémoins de sa déroute ; mais se remettant tout, il reprit :

N'importe, cela ne m'empêchera pas de aller voir ces deux cramoisis-là, avec la permission de madame.

il joignit l'action à la parole. Puis, en attendant de fleurs, il était naturel que la conversation tombât sur la campagne, et par une transition très juste, sur la France. Enfin il avait trouvé un lien entre eux, et de Chevandier il ne fut pas lent à le saisir. Quoique né à Paris, il n'avait pas visités ; il connaissait même la petite ville malpropre où Geneviève était née ; et il y avait été retenu par le mauvais temps d'une longue journée, pendant laquelle il avait lutté en vain contre le temps maugréé contre cette place qu'il détestait et qualifiait comme le point le plus inhabitable, le plus petit et le plus pauvre de

la surface du globe. Cependant aujourd'hui ses sentiments étaient tout différents, et l'émotion avec laquelle il parlait de sa mère, de l'église, de la tranquillité de son petit cimetière, en faisait presque venir les larmes aux yeux de Geneviève.

—Ah ! madame Durand, s'écria-t-il avec une vacuité après un moment de silence, comment vous devez vous trouver malheureuse, transplantée de votre cher pays sous ce climat étranger ? Que sommes-nous ici, nous enfants de France, que de pauvres exilés ?

Malgré l'amour qu'elle professait pour les idées de ses pères, Geneviève n'était pas prête à aller si loin, et levant ses yeux qui n'avaient pas été habitués devant le regard rempli d'admiration et de ce sentiment qui était fixé sur elle, elle reprit :

—Malheureuse ! dites-vous ; vraiment, madame de Chevandier, vous vous trompez : j'ai connu le bonheur depuis quelques mois, plus de vrai et paisible bonheur que je n'en ai connu pendant toute ma vie. La France m'est chère, sans doute, comme un souvenir ; mais toutes les affections de mon cœur et toutes les espérances dont je puis me bercer sur cette terre sont concentrées ici, au Canada.

Soit qu'il fût incapable de se relever, soit qu'il eût voulu, non

adant aujourd'hui
fférents, et l'a
ait de sa mo
on petit cime
rmes aux ye

écia-t-il ave
silence, com
alheureuse, t
us ce climat é
nous enfants
?

fessait pour l
t pas prête à
n'avaient pa
l'admiration
de, elle reprit
; vraiment,
mpez : j'ai g
de vrai et par
pendant tout
ans doute, co
ffections de
dont je puis
oncentrées id

se relever

veau coup, soit qu'il jugeât par les manières de Geneviève que son séjour chez elle avait assez prolongé, il se leva, et après avoir prononcé quelques mots sur le même ton de tristesse et de respect dont il se serait servi avec une dame de la plus haute société, il se retira. En fermant la porte sur lui, il ne put empêcher de se dire :

—Quelle prude et gênée petite créature, mais si quels yeux incomparables, quels doigts si fins ! certainement que son imbécile de mari ne s'attendre à ce qu'elle en fera de drôles en matière de traire les vaches et de fabriquer le beurre. — Je crains fort, mon cher Durand, que tu ne perçoives un peu tard que tu t'es énormément mal engagé dans ton choix.

Il s'en revint chez M. de Courval, portant sur son visage des traits, d'ordinaire insoucians, les traces d'une profonde pensée.

Le jour suivant, de Chevandier fit sa toilette avec un soin tout minutieux, et après s'être mué en journaliste, par la lecture de journaux et de revues qu'il avait tout récemment reçus de France, il s'achemina, à la même heure, vers la résidence de Durand : il regarda au dessus de la porte du jardin, et il vit

Geneviève ne se trouvait pas sous le pommier, non plus que sous l'orme. Il devenait évi-

dent qu'elle ne voulait plus avoir d'entre-
avec lui. Mais de Chevandier, qui n'était
homme à se décourager pour si peu, fra-
résolûment à la porte avec une badine qu'il
tait, et il demanda à la servante aux allées
gauches et hébétées qui lui ouvrit, si ma-
était à la maison.

—Elle est quelque part dans le jardin, ré-
dit elle sèchement.

Et persuadée qu'elle s'était acquittée de
ce qu'elle avait à faire dans la présente conj-
ture, elle poussa brusquement la porte, la-
se referma avec un tel fracas que notre visi-
en recula.

—Quels sauvages ! se dit-il ; mais je ne
rendrai pas : il faut que je la cherche dans le
din.

Si on avait demandé au capitaine de Chevandier
pourquoi il s'acharnait ainsi à Geneviève et qu'on
étaient ses desseins en lui portant de telles at-
tions, il aurait répondu sans hésiter qu'il ne
voulait pas de mal. Madame Durand était
femme aussi jolie que charmante, et il pen-
qu'un commerce d'amitié sentimental et in-
cent avec elle contribuerait puissamment à re-
dre son séjour au manoir moins monotone
plus agréable. Malgré tout cela, ç'aurait été

voir d'entrevoir
qui n'était
si peu, fra
madine qu'il p
ante aux alle
vrit, si mal
le jardin, rép
acquittée de
présente conj
la porte, laqu
ue notre visi
; mais je ne
erche dans le
ne de Chevand
Geneviève et q
nt de telles al
siter qu'il ne
Durand était
nte, et il pen
mental et in
samment à r
ns monotone
ç'aurait été

neur pour Geneviève si, constante comme
était, elle l'eût sans arrière-pensée écouté et
suragé, car aucun principe religieux ne le
ait, la seule influence qui eût sur lui
qu'empire étant le code d'honneur du
de et l'on sait combien ce code est quelque-
relâché.

étonnant intérieurement, s'emportant mê-
le ce qu'elle lui avait inspiré un si vif inté-
il souleva le loquet de la petite porte et s'a-
ra au milieu des citrouilles, des concom-
et des melons qui y croissaient négligem-
en abondance; il arriva à un petit berceau
que fait en planches, autour duquel on
taillé une vigne sauvage qui formait une
erture d'une délicieuse verdure. Geneviève
it avec son "éternelle broderie," ainsi que
hevandier avait stigmatisé son travail. Il
t préféré la trouver mélancolique et rê-
: cependant il entra avec son air aimable
aire, en offrant ses lettres de créance sous
e des livres et journaux qu'il avait apportés
lui. Geneviève ne pouvait faire autrement
le remercier de sa politesse; d'ailleurs,
prouvait un grand plaisir de voir les noms
gravures des lieux et des choses qui lui
t si familières.

Pendant qu'elle examinait le frontispice d'un de ces volumes, il prit l'ouvrage qu'elle venait de déposer.

—A qui, lui demanda-t-il en souriant, connaissez-vous ce monument d'industrie et de patience féminine que je tiens à la main ?

—C'est une paire de pantoufles pour votre mari, répondit-elle.

Lorsque de Chevandier se représenta l'honnête Paul chaussé de grosses bottes de campagne enjambant à travers le fumier de sa ferme, puis en voyant cet assemblage de perles et de soie qu'on lui destinait, une expression de délicate ironie passa sur ses traits ; il plissa les lèvres et ajouta involontairement :

—M. Durand est un homme heureux et sage comme de raison, apprécier ce cadeau de sa femme. J'apprends tous les jours qu'il est un excellent fermier, et qu'il s'y entend parfaitement en ce qui concerne la charrue, les épaves, les bêtes à cornes et autres horreurs du ménage.

Geneviève regarda son interlocuteur : elle se sentit que novice en ces sortes de persiflages, elle devina le mépris qu'il cachait sous les compliments à moitié ironiques qu'il faisait de Paul, tenant constamment ses yeux fixés sur lui, elle reprit :

Mon mari est non seulement un excellent
travailleur, mais encore il est honorable et intègre,
au point, que la plus indifférente des épouses
pourrait s'empêcher de le respecter et de
l'apprécier.

Il n'y avait quelque chose de grand dans cette
déclaration franche et hardie de ses sentiments,
tout chez une personne aussi réservée et
timide que Geneviève Durand ; et pendant
que le cœur de Chevandier lui en rendait sen-
timent hommage, il éprouva en même temps
celui d'une irritation jalouse contre
celle qui en était l'objet. Il comprit aussi
qu'il devait s'abstenir de prononcer en présence
de cette jeune femme un seul mot qui pût être
interprété comme incivil envers Paul ; il s'em-
pressa donc de réparer sa maladresse en faisant
à Durand quelques remarques amicales et
concluantes avec ce tact et cette délicatesse
dont il était passé maître.

Geneviève reprit son ouvrage, et pendant que
ses doigts allaient avec une agile habileté, de
Chevandier parlait ou lisait à haute voix quelques
passages des journaux qu'il avait apportés
avec lui. Le jour baissait, lorsque tout à coup
une femme se leva et le pria de l'excuser,
disant que peut-être on pouvait avoir besoin de ses

services à la maison. Il l'accompagna jusqu'à la porte.

Tandis qu'il lui disait quelques mots d'adieu, deux figures épiaient en cachette leurs mouvements : c'était Manon, la fille qui avait reçu du capitaine de Chevandier d'une manière si caractéristique, et Olivier Dupuis, la plus mauvaise langue du village.

—Et vous me dites, reprit lentement ce dernier en secouant la tête d'une façon qui était de mauvais présage, que ce charmant gentilhomme qui passe par la ville vient ici tous les jours, et passe de longues heures avec MADAME (en appuyant d'un grognement sur le mot), et cela lorsque le mari est absent ! Bien, bien, Paul Durand, est-ce que tu ne pouvais pas faire comme les autres, par exemple, aller dire pour la femme une fille vive et alerte à notre village, au lieu d'aller au loin choisir un pareil bijou ? Ah ! nous verrons, nous verrons. Quand pensez-vous que Paul sera de retour ?

—Demain, je crois.

—Eh ! bien, bonjour Manon, et si jamais vous vous mariez, ne marchez pas sur les pas de votre maîtresse.

—Vous pouvez, père Dupuis, garder votre conseil jusqu'à ce qu'il vous soit demandé. Lorsque je serai mariée, je ferai comme je voudrai.

Et ils se séparèrent sur ce salut amical.

Le lendemain la pluie tomba toute la journée en torrents, et de Chevandier fut obligé d'attendre le projet qu'il avait formé de retourner chez sa charmante voisine, de peur qu'une pluie par un pareil temps le rendit ridicule. Mais pourquoi dans un accès de mauvaise humeur il descendit au salon, et là il tua le temps à tourmenter les livres de M. de Courval qui étaient presque tous d'agriculture, et à jurer, à péter et donner des coups de pied à la demi-douzaine de chiens qui égayaient la demeure de son ami, vieux garçon.

De son côté, Geneviève se trouvait aussi heureuse qu'il lui était possible de l'être. Grâce à l'effort réuni à ceux des servantes, la maison était dans un état de propreté, tandis que Manon, par une coïncidence extraordinaire, avait fait d'excellents pâtés et avait réussi une fois en sa vie à sortir du four du pain qui ne fût pas brûlé dessus et cru en dedans.

Les merveilleuses pantoufles qui étaient heureusement achevées pour l'occasion étaient orgueilleusement étendues sur le fauteuil de Paul, et on avait eu soin de tirer dans son coin favori, près de la fenêtre remplie de bouquets. Puis Geneviève entra dans sa chambre, et après avoir

jeté un regard inquiet sur la pluie qui tombait à verse et à laquelle son mari devait, en toute probabilité, être alors exposé, elle se mit à se rafraîchir et à se faire aussi gentille et charmante que possible. La tâche pour elle n'était pas difficile. Toujours jolie, elle l'était doublement en ce moment, car le plaisir que lui faisait éprouver l'espérance de l'arrivée prochaine de son mari après cette première séparation illuminait ses yeux et imprimait à ses joues un vif incarnat.

IV

Pendant qu'elle attend ainsi, nous retournerons de quelques heures sur nos pas, à la rencontre de Paul qui s'en revenait chez lui. Il allait rapidement, cahoté en tous sens, sans se soucier ni de la boue des chemins ni de la pluie qui l'inondait si généreusement mais tout entier à l'heureuse perspective de se trouver bientôt avec sa chère Geneviève, au souvenir des excellentes affaires qu'il avait faites à Montréal dont il rapportait des preuves par de jolis présents destinés à sa femme.

Tout
ivier
té, le
ucieux
va sa
Frit au
osition
autant
une ra
Une
changé
sez viv
—Ah
accoure
oute, c
omme l
Olivie
te en
outade
upuis
e veuv
is qu'
vec bon
—Coi
n ce m
t vous
oyeuse
otre fo

ie qui tombait, en tombant elle se mit à sautiller, charmante et vaillante, elle n'avait pas de difficulté à grimper, et elle se sentait en ce moment éprouver le poids de son manteau qui illuminait sa face d'un vif incarnat.

Tout à coup, il rencontra le bonhomme Olivier Dupuis qui cheminait à pied, de son côté, le long de la route, sans paraître plus inquiet de la pluie qu'il ne l'était lui-même. Paul va sans dire que Paul arrêta son cheval et fit au voyageur une place à ses côtés, proposition qui fut acceptée par ce dernier avec autant plus d'empressement qu'il avait plus de raison pour le faire.

Une fois repartis, après quelques paroles échangées entre eux à propos du temps, Paul dit avec vivement :

—Ah ! père Dupuis, ça fait du bien et ça raccourcit merveilleusement la longueur de la route, que de savoir qu'au bout il y a une femme bonne et fidèle pour vous recevoir !

Olivier poussa un gros soupir, et secoua la tête en signe de doute. Supposant que cette boutade pleine de tristesse était de la part de Paul une allusion secrète à son propre état de veuvage, Paul, bien que ce fût la première fois qu'il le vit se chagriner à ce sujet, lui dit avec bonté :

—Courage, Olivier, tous ont leurs épreuves dans ce monde, dans un temps ou dans un autre ; et vous avez une assez bonne santé, assez de gaie humeur pour suppléer à la solitude de votre foyer.

—Quant à cela, Paul Durand, répondit durement Olivier, je me trouve bien moins plaindre sans femme que beaucoup d'autres qui en ont une.

Le ton, plus encore que les paroles, était particulier, et Paul attachait un regard scrutateur sur son compagnon.

—Oui, regardez-moi bien ; je voudrais seulement que vous puissiez lire sur mon visage tout ce que j'ai dans le cœur. Ça m'éviterait de dire des choses qui ne me rapporteront pas de grands remerciements, je suppose, si je les fais connaître. Oh ! Paul, Paul, pourquoi n'avez-vous pas fait comme vos voisins et vos ancêtres ont fait avant vous : choisi une femme parmi les habiles et honnêtes filles de votre paroisse au lieu d'aller plus loin pour réussir si mal ?

—Décidément, voisin Dupuis, interrompit Paul qui commençait à se fâcher, vous avez pris ce matin, outre votre part de rhum, celle d'un autre.

Cette dernière insinuation le toucha au vif car le vieux Dupuis excédait souvent les bornes de la tempérance, bien que cela ne lui fût pas arrivé cette fois ; aussi avec un malin clignement de ses petits yeux rusés, il répliqua :

—Merci du compliment, mon bon ami ; mais

, répondit a je n'ai pas rencontré aujourd'hui de chrétien
bien moins assez généreux pour m'offrir sa part Ce n'est
p d'autres qu ni ci ni ça, et nous n'avons pas besoin de nous
paroles, éta battre parce que je crois de mon devoir d'avertir
ard scrutate un vieil ami et un voisin, par pure bonté, quand
je vois sa femme s'amuser pendant son absence
voudrais seu avec un des jeunes messieurs bien habillés et
r mon visag tout parfumés qui sont en visite chez le seigneur.
m'éviterait d Ah! vous pouvez bien devenir pâle, car c'est
porteront pa vrai. Ils ont passé trois heures entières dans le
, si je les fai jardin tout seuls, hier. Manon les a vus aussi,
rquoi n'avez ce qui fait qu'elle peut vous dire la même
t vos ancêtre chose; et le jour auparavant, la veuve Lapointe
femme parm les a vus parler ensemble sous le pommier dans
otre paroisse le jardin. Elle dit qu'elle est restée à les exa-
sir si mal? miner pendant près d'une heure; et le beau
interromp monsieur était tout sourire et tout amabilité pour
r, vous ave madame.

rhum, cell Et il appuyait encore avec emphase sur ce
titre.

Dupuis était petit de taille, faible et avait les
cheveux gris; aussi Paul qui possédait une
force herculéenne, était trop bon pour satisfaire
sa vengeance en usant d'une violence person-
nelle à son égard. Il fut donc obligé de se con-
tenter de l'empoigner par le haut de son collet
d'habit et le lâcher, comme il eût fait d'un

petit chien importun, au milieu de la boue du chemin ; puis, laissant échapper sur le bonhomme une vigoureuse épithète de *coquin*, il fouetta son cheval avec fureur, et partit avec une vitesse à se rompre le cou le long de la route inégale.

Au bout de quelques minutes cependant, il permit au coursier de ralentir le pas en lui abandonnant les guides sur le cou, et, laissant tomber sa tête entre ses mains, il se prit à soupîrer en murmurant :

—Oui, oui, il faut que cela soit vrai !

Cette pensée seule était une agonie indicible, mais n'enlevait rien à l'apparence de vérité qu'il y prêtait. Il se rappela alors l'admiration et l'étonnement avec lesquels l'élégant militaire avait obstinément suivi tous les mouvements de sa femme pendant la courte visite qu'il avait faite chez lui avec M. de Courval. Il se souvint aussi avec un sentiment mêlé de rage et de désespoir qu'elle avait, sans aucun prétexte à ses yeux du moins, refusé de l'accompagner à la ville.

Durand était de sa nature d'un tempérament très jaloux ; mais ce défaut avait sommeillé jusque-là, faute de circonstances propres à le développer. En ce moment, il surgit tout d'un coup avec autant de violence et d'énergie qu'il s'y fût toujours laissé emporter toute sa vie.

Sa colère contre sa femme était adoucie néanmoins de temps en temps par le déchirement qu'il éprouvait de la blessure faite à sa tendresse pour elle ; mais sa rage contre de Chevandier était mortelle, et l'eût-il rencontré sur la route qu'il parcourait, on eût eu à déplorer quelque événement fatal.

Comme il entra dans sa cour dont la porte était restée ouverte pour son arrivée, il sentit tout son être se contracter à la pensée qu'il allait se trouver en présence de sa femme. Il savait d'avance que tous les reproches et toutes les accusations dont il pourrait l'accabler ne lui apporteraient aucune satisfaction, et il se demandait s'il ne valait pas mieux pour lui poursuivre son chemin jusqu'au manoir, et là faire venir de Chevandier, et, sans un mot de commentaire ou d'explication, tomber sur lui et prendre une vengeance complète des torts qu'il lui attribuait, tout en servant à M. de Courval, s'il se mêlait d'intervenir, une petite dose du même traitement ; car après tout, il était l'auteur indirect de toutes ces misères, puisqu'il amenait avec lui dans des maisons humbles et vertueuses des amis élégants et sans principes.

Pendant qu'il hésitait ainsi sur ce qu'il devait faire, la porte de la maison s'ouvrit et Geneviève

accourut dans sa fraîche et pure beauté ; posant légèrement son pied mignon sur le marchepied de la voiture, elle approcha son visage rougissant pour lui donner un baiser. Naturellement distante et peu expansive, rien que l'amour profond qu'elle portait à son mari pouvait l'engager à sortir jusqu'à ce point de sa réserve habituelle ; mais lui, détournant la tête comme s'il n'eût pas compris son intention, il dit avec rudesse :

— Rentre à la maison à cause de la pluie.

Quelle angoisse déchirante avait traversé son cœur pendant qu'il articulait ces paroles !

Il avait eu tant d'amour pour sa femme, tant de confiance en elle, et elle était en apparence si engageante, si aimable, si gentille, quelle qu'elle pût être en réalité ! Sautant de son siège, il enleva l'attelage de dessus son cheval, le conduisit à l'écurie, et sans vouloir être aidé par un de ses domestiques qui s'empressait autour de lui, il soigna l'animal et le frotta lui-même.

Sentant bien alors que l'explication si redoutée entre lui et sa femme ne pouvait tarder plus longtemps, il entra à la maison. La nappe était mise, le souper sur la table, et Geneviève l'attendait debout. Mais qu'il y avait loin de cette femme pâle et tremblante à la joyeuse créature qui avait bondi tout à l'heure si légèrement au-

avant
jetant
'on lu
e la p
rendr
de de
eur qu
it enc
voulu
re d'
ussa s
—Qu'
andait
ne fen
Et ses
es plus
it de s
—C'es
ul. Al
A la fi
—Pau
—D'ak
mme !
ou abs
—Pas
pondit
—Ah !
vouer

beauté ; posant devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue !
jetant impitoyablement les pantoufles brodées
qu'on lui avait apportées (au milieu de l'angoisse
de la pauvre Geneviève éprouvait sans pouvoir
prendre compte de ce qui se passait, ce léger
de son mari lui causa un déchirement de
deur que le travail de son imagination lui ren-
dit encore plus cruel), il s'assit à table, mais
ne voulut ni manger ni boire, excepté un grand
verre d'eau qu'il avala d'un trait. Puis, il re-
tourna sur sa chaise.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? se de-
mandait pour la vingtième fois la tremblante
Geneviève.

Et ses joues devenaient plus pâles et ses lèvres
plus blanches, jusqu'à ce qu'enfin elle crai-
gnit de se trouver mal.

— C'est la pâleur de la culpabilité ! pensait
Paul. Ah ! l'indigne hypocrite !

A la fin elle parla.

— Paul, qu'as-tu ? Pourquoi me traiter ainsi ?

— D'abord, réponds-moi à une question,
Geneviève ! Quels visiteurs as-tu eus ici pendant
ta longue absence ?

— Pas d'autres que le capitaine de Chevandier,
qui est tout interdite.

— Ah ! c'est donc vrai ? Et tu as l'audace de
me le dire !

Cette véhémence de la part de Paul n'avait certainement pas de raison d'être ; car si elle lui avait caché la vérité, il eût été encore plus courroucé contre elle si cela eût pu être possible ; mais la colère a-t-elle jamais été logique et conséquente ?

Sa réponse, toutefois, était une terrible confirmation des rapports qu'il avait reçus ; d'une voix enrouée, suffoquée, il demanda :

—Combien de fois est-il venu ?

—Trois fois.

—C'est-à-dire tous les jours pendant mon absence, excepté aujourd'hui : probablement que la crainte de me rencontrer à mon retour ou celle d'exposer son élégante personne à la pluie l'aura retenu à la maison. O femme ingrate et infidèle ! Que puis-je penser, que puis-je en effet d'une épouse qui profite de l'absence de son mari pour passer chaque jour quelques heures entières en compagnie d'un pauvre étranger qui n'a de titres à ses attentions que parce qu'il est jeune, beau et sans principes !

—Oh ! sur ma parole la plus sacrée, Paul, je le jurerai sur l'Évangile si tu veux, je ne suis jamais offensé, mon mari, ni en pensées ni en paroles. Sans aucune invitation de ma part, le capitaine de Chevandier est venu ici, pour

ement

E.....

Silence

change

? Ah !

me ing

rendus

erie da

e de to

je ne t'

regardé

assé le t

es trava

les mie

neur de

Paul, tu

Silence

à toutes

uelles tu

ellement

népris d

!

le se lev

mal mo

ennemi l

Durand

ement par un motif de politesse et de cour-
e.....

Silence, tu entends ! Penses-tu me donner
change sur tes méfaits aussi aisément que
? Ah ! tu as prouvé que tu n'étais qu'une
me ingrate et infidèle. Bien que tu nous
rendus, nous et notre maison, un sujet de
erie dans le village, par ta misérable igno-
e de tout ce qu'une femme devrait connat-
je ne t'ai jamais dit un mot de colère, ni ne
regardée froidement pour tout cela. Mais tu
passé le temps que d'autres femmes emploient
es travaux utiles et honnêtes, à écouter les
les mielleuses d'une canaille, à jouer avec
honneur de ton mari !

Paul, tu es injuste et cruel.

Silence ! te dis je. Ne sais-tu pas que de-
a toutes les misérables commères à la merci
uelles tu t'es exposée si faiblement, si cri-
ellement, nous auront livrés tous les deux
népris du public ? Ote-toi de devant mes
!

le se leva, et, oppressée par le sentiment
mal mortel, elle se traîna hors de la cham-

ennemi le plus acharné qu'aurait jamais eu
Durand, eût senti tous ses désirs de ven-

geance pleinement satisfaits s'il eût pu jeter un coup d'œil dans cette chambre silencieuse et au fond du cœur de celui qui l'occupait, alors qu'il était assis, noyé dans la solitude de son anéantissement. Sa tête brûlante s'inclinait jusque sur ses bras croisés, sans qu'il prît garde à l'ombre du crépuscule qui se faisait plus épaisse, et sans se soucier de son jeûne de toute la journée qu'il n'avait légèrement rompu qu'une fois de l'heureuse anticipation de partager avec elle chez lui, le doux repas du soir.

Peu à peu sa première violence fit place à des pensées moins amères et à des sentiments plus humains. Eh ! quoi si Geneviève avait été seulement par inexpérience et faute de réflexion elle n'était coupable, après tout, que d'avoir simplement permis les visites de de Chevandier sans les rechercher ni les encourager.

Oui, mais le mal n'en était pas moindre, car il avait, dans sa colère, prononcé des paroles que peu de femmes pourraient aisément oublier ou pardonner ; il sentait s'élever au dedans de lui un certain esprit d'opiniâtreté bourrue qui l'empêcherait de faire rien qui ressemblât à des avances, quand même il serait convaincu qu'elle l'avait accusée injustement.

Il prévoyait tout l'éloignement qui allaient

ût pu jeter
lencieuse et
pait, alors q
de son ané
inait jusque
arde à l'om
épaisse, et s
ute la jour
qu'une fois d

ir comme une muraille entre eux, éloigne-
t que le temps ne ferait que rendre plus
fond. Et ils avaient été si heureux ensemble !
rait connu tant de bonheur parfait dans sa
son depuis qu'elle y était entrée ! elle s'é-
enlacée si étroitement autour de tout son
! Alors, dans la violence de son désespoir,
mit à pousser des soupirs comme des san-

ager avec e
e bruit que fait un pas léger traversa sur le
cher ; et levant les yeux, il aperçut Geneviè-
auprès de lui. Elle déposa sur la table la
nière qu'elle portait ; même dans le trouble
e moment, il remarqua sa pâleur mortelle,
es cercles livides que les larmes et la souf-
ce morale avaient déjà laissés autour de ses
x si doux. Tout à coup la conviction lui
qu'elle était innocente de toute faute volon-

ager.
s moindre, e
cé des paro
sément oubl
r au dedans
té bourrue
essemblât à
convaincu q
ent qui all

e, et avec cette pensée une crainte terrible
ersa son esprit, la crainte qu'elle fût venue
lire qu'elle le laissait, qu'il l'avait insultée,
agée au-delà des limites laissées au pardon.
aient justement des femmes douces et pai-
es comme elle qui en agissaient ainsi. Et il
it, il sentait que le démon de l'orgueil
iâtre qui était au dedans de lui, le tiendrait

muet ; et que même, dût son cœur se briser, il ne ferait aucun signe et la laisserait partir.

D'une voix douce, elle lui adressa ces paroles :

—Paul, je suis peinée, vraiment peinée, de t'avoir fâché de la sorte. Si j'avais su que tu eusses désapprouvé les visites du capitaine Chevandier, j'aurais refusé de les recevoir, et je n'aurais pas risqué d'insulter sans provocation un ami de Courval. Ecoute-moi, maintenant, jurant devant Dieu, aussi solennellement que si j'étais sur mon lit de mort,—et elle s'agenouilla à côté de lui, levant avec respect ses yeux purs et pleins d'affection, brillants de tout l'éclat de la vérité.—je jure que je suis innocente d'une seule pensée ou d'une seule parole qui ait pu t'offenser en quelque façon. Bien sûr, tu me pardonneras de t'avoir déplu sans le vouloir ?

Transporté à ces mots, Paul l'enleva dans ses bras et la pressa contre son cœur avec passion, ou plutôt avec une énergie convulsive ; et maintenant ainsi, il jura dans la profondeur de son âme, que jamais de nouveau il ne l'affligerait, qu'il ne la contredirait, ni ne douterait un moment de sa fidélité. Cet amour de femme, plus puissant que la colère, le raisonnement ou l'orgueil, avait détruit en un instant l'abîme que la passion et le soupçon avaient creusé entre eux.

—Ma femme ! ma bien chère femme ! murmura-t-il en même temps que des larmes que sa poite nature d'honnête homme ne rougissait pas de laisser couler, tombaient rapides et ondantes sur la tête soyeuse appuyée contre sa poitrine. Dieu soit béni, de ce que la paix est revenue ! puisse cette première querelle entre nous être aussi la dernière !

Ce fut la dernière en effet ; et dans la suite, ni le regard de doute ou de colère, ni d'un côté de l'autre, ne vint assombrir le cours de leur vie commune.

Le jour suivant, quand le capitaine de Madonvilliers vint, on lui répondit que madame Durand était trop occupée pour le recevoir. Quand il renouvela ses visites, qu'il eut toujours grand soin d'entreprendre au moment où il savait que Durand absent de chez lui, alors qu'il l'avait éloigné en arrière de sa ferme, il se flattait sans doute d'obtenir une réponse plus favorable ; mais elle était toujours la même, jointe à la confirmation d'apercevoir Geneviève à l'une de ses fenêtres, engagée dans l'importante fonction de soigner ses plantes et ses fleurs.

Madame Durand retournait alors sur ses pas en grommelant et en se frottant les yeux.

Le lendemain il disait adieu à Alonville pour jamais revenir.

Après cela, tout alla tranquillement dans le ménage de Durand. Mais bien qu'une paix parfaite et une inaltérable affection mutuelle y régnassent, il n'y avait pas de changement perceptible dans l'économie domestique de la maison. Toutefois l'honnête Paul était profondément satisfait et heureux; après tout, c'était bien là le point principal. Le commérage calomnieux répandu par le vieux Dupuis s'éteignit bientôt, faute de nouvel aliment. Et Geneviève continua de jouer avec le même entrain, de l'éclat des jours de soleil, des oiseaux et des fleurs, faisant taire en temps en temps ses goûts par un effort désespéré pour se mettre au soin du ménage.

Bientôt après arriva un gage de la sollicitude pleine d'attentions de madame Chartrand, sous la forme d'un immense paquet, accompagné d'un billet dans lequel cette dame écrivait que, voyant le cas où Paul aurait besoin bientôt de nouvelles chemises, elle prenait la liberté de lui en envoyer une douzaine toutes taillées sur un patron de celles qu'elle avait en sa possession, ajoutant que leur confection ne serait qu'un amusement pour sa belle-sœur.

Sans doute, la jeune femme entreprit volontiers la tâche, et quand Paul laissa la maison le matin pour se rendre aux champs, il emporta

l'aimable idée de sa gentille Geneviève, assise à une petite table, armée d'un dé délicat et d'une paire de ciseaux, ayant devant elle une pile de laine et de coton blanc comme la neige. Mais, hélas ! le manque d'habileté plutôt que de bon vouloir, vint frustrer les bonnes intentions de Geneviève. Elle se troubla et se perdit au milieu des goussets des bandes et des morceaux ; et enfin perdant cœur et courage, elle déposa sa couture sans espoir de réussir jamais. Elle la laissa ainsi pendant deux fois, trois fois, durant le cours de cette journée, pour arriver toujours au même résultat.

Pendant qu'elle était assise, ses deux mains reposant négligemment sur ses genoux, tout étrangère à cette pensée qu'elle échangerait bien volontiers le peu de talents qu'elle avait en broderie pour l'art de mettre en ordre le chaos de ces bandes blanches qu'elle voyait devant elle, Paul entra, accablé par la chaleur et la fatigue de son travail sous un soleil brûlant.

Elle saisit vivement comme par instinct, cette couture qui avait fait si peu de progrès depuis le matin, et jeta la vue sur son mari. Il venait de s'asseoir et essuyait les larges gouttes de sueur qui perlaient sur son front en feu. Il y avait un contraste entre sa fatigue jointe à la chaleur qui

l'écrasait, et le repos dans lequel elle était milieu de cette chambre sombre et respirant frais; et cependant, ainsi entourée de ses amants, combien elle se sentait abattue, nonchalamment malheureuse!

—Eh bien! petite femme, comment va ta couture, demanda-t-il avec bonté?

Elle la rejeta de nouveau, et fondant en larmes, elle se mit à sangloter.

—A quoi sert, dit-elle, de feindre plus longtemps? Je n'y entends rien. Paul, Paul, tu es une femme inutile, indigne!

Repoussant l'ouvrage, Paul attira sa femme à lui avec tendresse, en murmurant :

—Le ciel m'est témoin, Geneviève, que tu rends le séjour de ma maison agréable et heureux. Que peut faire de plus une femme? Ne va pas te tracasser l'esprit à propos de semblables bagatelles. Ta douceur et ta patience te rendent plus chère à ton mari que si tu étais la meilleure cuisinière et la couturière la plus entendue de la paroisse! Attache tout cela dans un paquet, et ce soir, nous irons en voiture chez la Vve Lapointe, et nous le lui laisserons. Ce sera une charité que de lui faire gagner quelque chose, et la promenade va te rendre aussi gaie qu'une linotte.

el elle était
et respiran
de ses a
, nonchala
omment va
e ?
et fondant

dre plus lo
ul, Paul, tu

ira sa femme
t :
ève, que tu
gréable et h
ne femme ?
ropos de se
t ta patience
e si tu étais
ere la plus e
tout cela de
n voiture ch
laisserons.
gner quelq
dre aussi g

Ils partirent bientôt ; et malgré que les com-
ères s'émerveillassent de l'infatuation de Paul
l'égard de sa femme et du profond aveugle-
ment qui l'empêchait de s'apercevoir du peu de
services qu'elle lui rendait et de sa parfaite inu-
tilité dans la gouverne de sa maison, elle alla
en chemin, plus chérie et plus choyée que
jamais.

Un an ne s'était pas écoulé depuis cette
époque que la coupe du bonheur de Paul fut
emplie jusqu'aux bords par la naissance d'un
fils.

Aucun noble portant des titres glorieux et
aspirant après un héritier qui portera son nom
honoré depuis des siècles, aucun millionnaire
ambitieux d'avoir un fils pour lui transmettre ses
immenses richesses, ne se réjouissent plus de la
naissance d'un garçon que l'humble paysan
canadien, soit que lui aussi aime à voir son nom
obscur mais honnête conservé dans l'avenir,
sait qu'il sache que le bras vigoureux d'un fils
lui portera assistance dans les travaux des
champs, alors que le grand âge rendra ce se-
rvice presque indispensable.

Mais, hélas ! la joie de Paul, comme tous les
autres du soleil sur cette terre, fut de courte
durée ; car la santé de Geneviève toujours frêle

et délicate, ne se remit jamais après la naissance de son enfant. Elle devint plus faible de jour en jour ; en dépit de l'affection et de la tendresse pleine de sollicitude dont l'entourait Paul, en dépit même des liens de son amour sans bornes pour son mari et son enfant qui la tenait étroitement attachée à l'un et à l'autre, l'heure du départ arriva ; et patiente, résignée, elle exhala doucement la vie entre les bras puissants de son mari qui lui avaient ouvert un asile si sûr et si doux depuis qu'elle avait connu leur protection.

Ah ! Paul Durand, alors que vous étiez assis seul et le cœur brisé dans votre chambre, sans que nul autre bruit que le tic-tac monotone de l'horloge du coin ne vint en rompre le silence mystérieux, et que regardant en arrière, vous vous rappeliez la fatigue et la langueur qu'elle apportait de temps à autre dans ses démarches et ces teintes rosées qui montaient à ses joues et s'en effaçaient tour à tour sitôt qu'elle entreprenait un effort léger ; vous deviniez le secret de ce manque d'énergie dont l'avaient blâmée si souvent les langues des fainéants ; et vous remerciez Dieu du fond de votre cœur de ce que jamais vous ne lui aviez adressé aucun reproche ni aucun mot de raillerie à ce sujet, de ce que

mais vous ne l'aviez poussée à des exercices et des efforts qui eussent dépassé ses forces.

Peut être cette pensée était-elle la plus grande consolation de Durand, aussi bien que les caresses dont il entourait son enfant, doué de toute la délicatesse des traits de sa mère, et à l'autre partageant peut être, cela était à craindre, sa faiblesse de constitution.

Maintenant, dans son isolement, Paul eût désiré volontiers la compagnie de sa sœur ; mais cette dame très digne, fatiguée de ses habits de deuil avait déjà consenti à les échanger contre des vêtements de noces, elle devait épouser dans quelques mois un respectable notaire quelque peu avancé en âge, mais ayant une bonne clientèle et un caractère pacifique : deux points sur lesquels madame Chartrand avait pris grand soin de se rassurer avant de donner aucune réponse affirmative.

Ce n'était pas tant parce qu'il craignait le gaspillage et le désordre dans l'administration de sa maison que Paul désirait la présence de sa sœur : il était parfaitement accoutumé à ces deux choses-là ; mais c'était pour son enfant. Le tendre petit nourrisson avait besoin de soins plus judicieux que ceux dont pouvaient entourer la tendresse capricieuse et la société ignorante de domestiques.

Une fois convaincu qu'il n'y avait plus à d'espérer que Madame Chartrand viendrait vivre avec lui, il résolut de se remarier.

Ah ! quel honte ! s'écriera peut-être quelque lecteur. Comment pouvait-il oublier si vite une jolie jeune femme qui s'était reposée, comme dans un nid, à son foyer et sur son cœur ?

Il ne l'oublia pas ; et de longues années après à l'heure solennelle où les dernières scènes de sa vie se retiraient de devant ses yeux obscurcis par l'âge, l'espérance de la retrouver dans un monde meilleur absorbait encore tous ses regrets terrestres.

V

Ce ne fut que par amour pour Geneviève que Paul chercha une mère pour son enfant, cette pensée seule à l'exclusion de toute autre, guida dans son second choix.

Sans se soucier de la jeunesse, de la beauté, de la richesse, il passa en revue plusieurs filles aux yeux clairs, aux lèvres roses, qui auraient

avait plus li
and viendr
marier.
t-être quelq
olier si vite
posée, com
n cœur ?
s années ap
ères scènes
yeux obscur
uver dans
ous ses regr

ur Geneviè
son enfant,
toute autre,
e la beauté
lusieurs fill
qui aurai

ontiers accepté sa demande et en choisit une
i n'avait pas une grande beauté, mais qui
ait aimable, vertueuse, et déjà considérée
ns la paroisse comme une vieille fille; en
a il avait la ferme conviction qu'en autant
e la chose serait possible, elle remplacerait
près de son fils qu'il idolâtrait, la bonne mère
e celui-ci avait si prématurément perdue.

Le jour qu'il demanda Eulalie Messier en
ariage, il lui expliqua franchement les raisons
ur lesquelles il se décidait à changer son
at, ajoutant qu'il l'estimait et la respectait, et
u'il ferait tous ses efforts pour faire un bon
ari; mais il ne lui dit pas un seul mot d'a-
our. Eulalie fut parfaitement satisfaite, et
ès reconnaissante envers la Providence et en-
ers Paul; car sans dot et sans attraits person-
els, elle semblait irrévocablement condamnée
rester seule, ce qui équivalait selon elle, à une
e d'isolement et d'un labeur sans fin.

Le second mariage de Paul eut lieu par une
rûlante journée de juillet, mois aussi incom-
ode par l'ardeur de la chaleur aux habitants
e cette terre "de neiges et de glaces" que si
ous demeurions sous les tropiques.

Plusieurs de nos lecteurs peuvent se rappeler
inimitable description que nous donne Dic-

kens, dans son *Little Dorrit*, d'une journée de chaleur passée à Marseille; il représente les pavés comme brûlants, les murs si chauds qu'ils font lever des ampoules, pendant que les piétons se morfondent pour trouver une toute petite lisière d'ombre afin de sauver leur vie en échappant aux rayons étouffants et enflammés du soleil.

C'était exactement une température de ce genre qui régnait à Alonville le jour en question : pas la plus petite ride sur la surface unie et claire de notre magnifique Saint-Laurent qui se reflétait majestueusement tout près de là, et sur laquelle se reflétaient comme dans un miroir les charmants villages qui sont coquettement assis sur ses bords; pas la plus petite brise agitant les feuilles, l'herbe et les fleurs sauvages qui bordaient la route et dont l'immobilité leur donnait l'air d'être peintes sur la toile. Les prairies nouvellement fauchées ressemblaient au Sahara, les chaumes jaunis renvoyaient les rayons ardents du soleil qui les surplombaient et les champs étaient tristes et désolés; les plantes, penchées moins par le poids de leurs épis que par l'impitoyable chaleur, paraissaient demander pitié, ainsi que les bêtes à cornes et les moutons qui haletaient sous le maigre om

age des clôtures et des bâtiments et des quelques arbres éparpillés çà et là sur la ferme. De ce côté, les insectes jubilaient, les mouches et les abeilles bourdonnaient, les cigales et les cicerelles gazouillaient à leur façon, et leur bruit monotone remplaçait celui des oiseaux qui restaient muets dans le feuillage flétri.

Bon nombre de voitures dont les chevaux étaient attachés aux nombreux poteaux comme on en a ordinairement sur la place publique de chaque paroisse, se trouvaient devant l'église du petit et modeste village.

Bientôt les propriétaires de ces voitures sortirent du lieu saint, et après un vif échange de banteries et de folies qui les rendit indifférents, sinon insensibles, à l'étouffante atmosphère, on se dirigea vers la maison du marié, car il ne fallait pas penser à se divertir chez l'épouse puisqu'elle était pauvre.

Paul aurait de beaucoup préféré célébrer son second mariage sans éclat, comme le premier ; mais ses amis s'élevèrent si énergiquement et avec tant d'indignation contre un procédé si contraire aux usages de la société, qu'il fut obligé de sacrifier ses goûts aux leurs et de céder aux exigences de la coutume.

Il n'est besoin de dire que le matin du jour

en question, la résidence de Durand avait été mise, de la cave à l'attique, dans un état tout à fait brillant et hospitalier. De gros buffets disposés dans des verres ou des porcelaines avaient été placés dans tous les endroits disponibles, et une longue table recouverte d'une nappe de toile du pays était remplie de vaisseaux et de verres.

Dès que la joyeuse compagnie fut entrée dans la maison, les femmes se rendirent dans la chambre à coucher pour ôter leurs grands chapeaux de paille et défriper leurs robes d'indienne, et chacune, à tour de rôle, alla se lisser les cheveux et se regarder dans l'unique miroir, lequel pour les remercier, leur renvoyait leur ressemblance d'une manière si difforme et si découragante, que non seulement cela suffisait pour guérir la vanité cachée qu'aurait pu posséder celle qui s'y regardait, mais encore pour en faire reculer quelques-unes d'épouvante.

On se passa généreusement les pots de cidre et de bière, ainsi que du sirop de vinaigre, breuvage rafraîchissant que chaque ménage

(*) Nos lecteurs sont priés de se rappeler que ceci se passait dans l'enfance de notre héros. Depuis lors, il faut convenir que les modes ont fait dans nos campagnes de rapides progrès.

canadienne sait faire à la perfection,—et peu
instants après, au milieu des observations sur
chaleur et les récoltes, on se plaça à l'entour
De gros bancs de bois se dressèrent autour
où des pots de terre et des plats d'indienne
les endroits couverts d'une nappe blanche
lie de vaisseaux et de plats d'indienne.
fut entrée dans la chambre et se plaça dans
dans la chambre, et se plaça dans la chambre
nds chapeaux d'indienne, et se plaça dans la
d'indienne, et se plaça dans la chambre
e lisser les cheveux dans un miroir, lequel
miroir, lequel leur ressemblait et si décour
et si décour et si décour et si décour et si
suffisait pour elle et si décour et si décour
t pu posséder et si décour et si décour et si
e pour en faire et si décour et si décour et si
e.
pots de cidre et de vinaigre, et se plaça dans
e vinaigre, et se plaça dans la chambre
ue ménage et se plaça dans la chambre
eler que ceci et se plaça dans la chambre
puis lors, il fallut et se plaça dans la
s campagnes et se plaça dans la chambre

tinguait son digne mari. On lisait sur sa figure une expression de franchise, d'honnêteté et de bonne humeur. Elle écoutait avec une impassable tranquillité, et sans rougir ou paraître embarrassée, les plaisanteries et les quolibets que l'on disait sur son compte. Enfin le bel esclave de la bande, après avoir épuisé, à son intention et sans succès, toutes les flèches de son carquois, déclara à son voisin qu'il aurait plus de plaisir à faire endêver sa grand'mère. L'hilarité et la gaieté générales ne furent aucunement interrompues par sa déconfiture, et les conversations et les chansons continuèrent leur train : l'appétit de chacun était aussi aiguïté que dans les jours les plus froids de l'hiver. A la fin on se leva de table, et pendant la confusion occasionnée par le changement de sièges, et tandis que les hommes chargeaient leurs pipes à même leurs *blagues*, Durand fit à sa nouvelle femme un signe qu'elle comprit, car elle se leva aussitôt et le suivit tranquillement à travers un étroit passage qui aboutissait à un escalier conduisant à la partie supérieure de la maison. Quoique le plafond fût bas, il y régnaient comme en bas un air de bien-être. Un bel enfant de deux ans dormait dans un berceau garni d'un drap de grosse toile d'une éclatante blancheur. Penchant légèrement

grosse main brunie par le soleil sur le front
 son enfant, il dit avec un léger tremblement
 dans la voix :

— Eulalie, mon enfant est sans mère, voulez-
 vous lui en tenir lieu, voulez-vous ?

La femme regarda le petit dormeur sans rien
 dire : sa figure était très agréable et quoique
 jeune, la parfaite régularité de ses traits
 promettait pour plus tard de la beauté. Ré-

tré par le toucher de son père, l'enfant ouvrit
 ses grands yeux qui, ombragés par de longs cils,
 parurent plus foncés, et les jeta avec étonne-
 ment sur cette figure de femme étrangère pen-
 sée sur lui. Durand, un peu surpris et peut-
 être peiné du silence qu'avait observé sa femme,
 murmura :

— Vous ne m'avez pas répondu, Eulalie ! Est-
 ce que vous ne serez pas une mère pour mon
 petit garçon ?

Une légère rougeur passa sur les joues de la
 jeune fille, la première rougeur qu'on eût aperçue
 pendant la journée sur sa figure, quoique ce fût le
 jour de ses noces. Elle s'agenouilla à côté du
 berceau, et embrassant tendrement l'enfant :

— Oui, dit-elle, que Dieu me fasse la grâce
 de bien remplir mon devoir envers lui !

Seulement ses lèvres furent agitées pendant un ins-

tant, soit par une prière ou une promesse silencieuse, et lorsqu'elle se releva ses regards, qui, selon lui, la rendaient plus belle que si ses roses et des fossettes eussent remplacé sur sa figure les marques des soucis et de la fatigue.

Les nouveaux mariés allèrent rejoindre les invités, le père portant son garçon qui, comme de raison, avait été pour l'occasion revêtu de ses plus beaux habits, et madame Durand soutenant avec sa sérénité ordinaire un nouvel orage de compliments et de railleries. Elle accueillit son retour. Après que le petit Armand eut été admiré et caressé, — quelques dignes dames étouffaient leurs soupirs pendant qu'elles murmuraient à voix basse le mot "belle-mère" qui est généralement regardé comme de mauvais présage, — il fut remis à la fille qui en avait le soin depuis la mort de sa mère, et qui était à la porte, se refrognant chaque fois que quelque chose touchait à son petit nourrisson : car ce jour-là, jour de joie pour tout le monde, son humeur était plus aigrie qu'à l'ordinaire, non pas tant par les divertissements que par la circonstance particulière qui leur avait donné naissance.

Ainsi se passait le temps. Le soleil brûlait plus en plus, et un des invités disait en forme de reproche que la grande rivière ne leur

rait pas une bouffée d'air pour dissiper les
ons de fumée qui sortaient de leurs pipes.
gré cela, on continua à manger, boire, fumer,
nter et danser. Danser par une pareille
leur était une espèce de suicide presque in-
yable. Tout le monde était enchanté cepen-
t, et la gaieté générale ne se ralentit pas un
instant. Malgré que le médecin du village,
ne homme non marié, fût avec son frère,
aire de Montréal, encore garçon, tous deux
sants et agréables, au nombre des invités,
s d'une poitrine féminine se souleva en
pirs par le regret que la nouvelle mariée,
n que ses traits n'eussent rien que de très
ple et malgré le titre de "vieux fille" dont
la qualifiait en arrière, eût pu s'assurer le
leur parti d'Alonville.

es noces durèrent une semaine, un jour chez
des parents des nouveaux mariés, le lende-
n chez un autre. Enfin, quand tout le
de fut bien rassasié de plaisirs, les choses
irent leur routine ordinaire, et il s'établit
s le ménage de Durand une tranquillité par-
naissance.

ulalie était si singulièrement taciturne et
ement à ses affaires, qu'il n'y avait aucun
ue qu'elle fût oublier à Paul, sa première

femme ; elle pouvait passer des heures entières d'un avec son mari sans lui dire un seul mot, ou sans disting l'encourager à parler. Mais en revanche, elle eut pas était une ménagère bien rare, et sous ses soins celle la laiterie, la basse-cour et le jardin prospéraient ts. aussi bien que sous ceux de la digne mère. Tout n de Paul elle-même. assant t

Mais le cœur de l'homme est difficile à com l comir tenter. Que de fois Paul, au milieu de la satisfaction, un dé faction, de la propreté et de la prospérité de la bonhe l'entouraient, se reporta avec envie et le cœur que l' brisé par la douleur au temps de bouleversement enleva ment que l'amour et la société de la femme bien il comr aimée qu'il avait perdue si jeune avait converti lle. Un en un temps de bonheur ! froide

Il reconnaissait cependant le vrai mérite, par brise rares et excellentes qualités de la seconde de sant dame Durand, et elle, ne lisant jamais dans de femm replis de son cœur, s'assura qu'il était un première, plus rares et des plus dévoués maris. Elle a ut remp de suite le petit Armand de toute la force de Le jour âme, et quoique, naturellement, elle ne fit t assis mais voir ses sentiments intimes, elle le care t qu'il e et le chova avec tout le dévouement dont ax enfau bonne mère est capable. , il étai

Le temps arriva où elle eut un second enf une la r à dorloter : mais lorsqu'elle eut rendu Dur mariage

heures entières d'un gros et robuste garçon, elle ne fit pas distinction entre les enfants, et le petit Paul eut pas de plus que son frère Armand une part égale de son affection et de ses soins vigoureux.

Tout naturellement cette naissance fut un puissant trait d'union entre le mari et la femme, et Paul commençait à ressentir pour elle plus d'intérêt qu'il n'en avait éprouvé jusque-là, un désir plus inquiet pour sa santé et pour son bonheur qu'il n'en avait éprouvé jusque-là, lorsque l'inexorable mort vint de nouveau et enleva sa seconde femme, juste au moment où elle commençait à se sentir sincèrement attachée à elle. Une fièvre maligne qu'elle contracta dans une froide et pluvieuse saison d'automne suffit à briser cette active et forte constitution pleine de santé et d'énergie, et le corps de la deuxième femme fut déposé auprès de celui de la première, deux courtes années après qu'elle eut remplacé comme épouse.

Le jour de l'enterrement, pendant que Paul était assis avec ses habits de deuil et qu'il pensait qu'il était à présent chargé du fardeau de deux enfants sans appui au lieu d'un, tandis que, comme il était plus seul que jamais, il prit en lui-même la résolution de ne plus se hasarder dans un second mariage, mais quelque chose qu'il arrivât,

d'essayer à combattre seul et sans compagnie
combats de la vie.

Cependant, la destinée lui tenait une compensation en réserve.

Quelques mois plus tard Henri Ratelle, mari de sa sœur, paya la dette de la nature tendrement soigné jusqu'au dernier jour par sa femme. La nouvelle veuve écrivit laconiquement à son frère : "Paul, me veux-tu ?" à quoi il répliqua brièvement : "Oui, sans délai," et se présenta.

—Voilà, frère, lui dit-elle en arrivant, était écrit que nous vivrions ensemble. Tu es là, deux, nous nous sommes mariés deux fois presque, paraît-il, pour éluder cette destinée, mais cela devait être. Si tu es satisfait, je suis !

Paul l'était amplement, et il lui donna pleine autorité de conduire son ménage. Elle se montra digne de la confiance qu'il reposait en elle, surtout dans les soins judicieux qu'elle portait aux petits garçons de son frère. Son union n'avait jamais été consacrée par la maternité, et sa bonne nature s'émouvait de compassion sur les deux enfants confiés à ses soins, comme s'ils avaient été les siens propres.

Ceux-ci différaient autant par leurs manières

leurs penchans que par leurs caractères physiques, et pendant qu'Armand avait la fragile et positive beauté de sa mère et qu'il était paisible et tranquille, Paul possédait la mâle vigueur de son père et il était en outre turbulent et turbid.

Durand et sa sœur les traitaient avec une parfaite égalité, et si parfois Paul se sentait ému à la forte ressemblance qui existait entre son fils et sa jeune et jolie mère, comme son cœur avait autrefois épris pour sa première femme préférée, il ne laissa jamais percer aucun sentiment de préférence.

VI

Paul Durand, toujours industriel et prospère, était devenu un homme riche. Il possédait des fermes et des terres dans plus d'une localité, et il lui paraissait nécessaire pour l'éducation de ses garçons de les envoyer au collège. Il n'était pas avare, et pouvait-il faire mieux que de dépenser pour eux les sommes considé-

rables qui s'étaient accumulées dans son col fort malgré ses nombreuses dépenses ?

Il mit donc les deux garçons au collège ; y entrèrent remarquablement bien vêtus, égard aux goûts simples du temps, mais aujourd'hui il est probable que la jeunesse actuelle révolterait de dédain à la vue d'habillemens semblables.

Pour son âge, Armand était grand et fluide pour le sien, Paul était très développé en grandeur et en force. Pendant quelque années les deux garçons avaient été confiés aux soins efficaces du maître d'école du village, du moins il avait de bonne foi et de son mieux fait parcourir dans le chemin épineux de l'instruction.

Ce fut dans le mois de septembre, après les vacances d'été et le jour même de l'ouverture des classes, qu'ils passèrent le portail du vieil collège de Montréal (*). Durand les y accompagna, et après une courte conversation avec le directeur de l'institution, le père et les fils se trouvèrent seuls dans le parloir.

Paul promena ses regards tout autour de la salle depuis le plafond bas tout noirci par le temps

(*) Cet établissement a été depuis loué au gouvernement impérial, comme casernes, par les Messieurs de la Séminaire.

ans son coll
nses ?
au collège ;
bien vêtus,
s, mais aujo
esse actuelle
d'habillem
grand et flu
loppé en gra
que années
aux soins eff
du moins il
eux fait par
struction.
bre, après
de l'ouvert
ortail du vie
les y accom
sation avec
e et les fils
autour de l
i par le tem
ué au gouver
les Messieurs

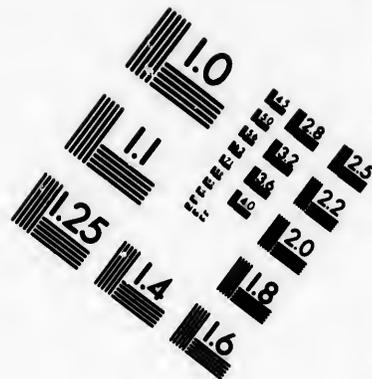
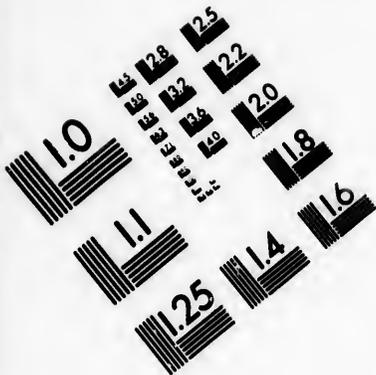
qu'aux fenêtres à petits carreaux, veuves de
eaux. Armand avait les yeux attentivement
és sur son père qui, au moment de se sépa-
r, leur donnait des conseils et des encourage-
ent. Enfin, on se distribua les dernières poi-
ées de main, et au moment où Durand sortait
parloir le portier entra : c'était un individu
et à fait insociable, sans avoir cependant un
muvais naturel. Au regard refrogné et curieux
cet homme, Paul répondit par un regard de
fi, et murmura à son frère :

— Je hais déjà ce portier-là, autant que du
son !

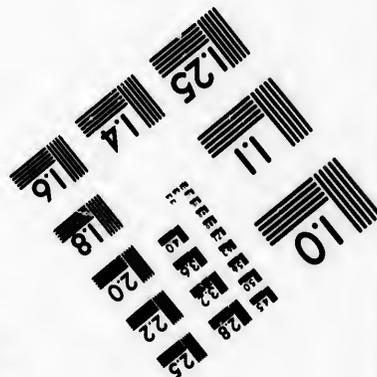
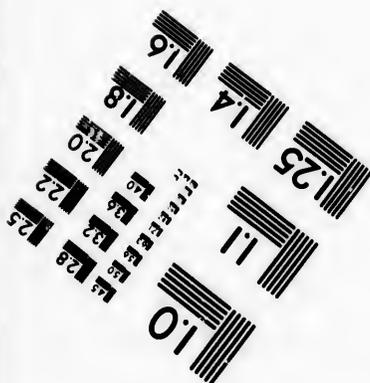
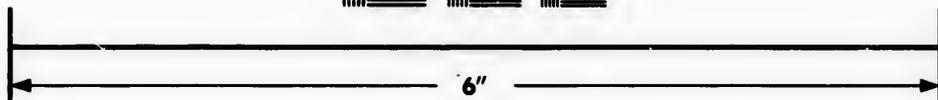
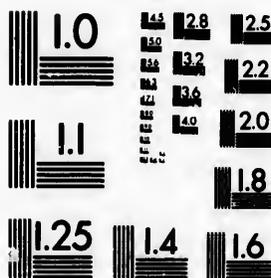
Comme les classes n'étaient pas formées, il
y eut point de leçons ce jour-là, ce qui permit
aux nouveaux arrivants de faire connaissance
avec leur future demeure et leurs nouveaux
camarades.

Paul employa bien son temps, car à la fin de
cette première journée, il avait déjà battu trois
de ses camarades, juré une éternelle amitié à
un autre, et invité un cinquième à aller passer
ses vacances chez son père à Alonville ; de plus
il avait vendu, à un prix exorbitant, deux cou-
vertures et un portefeuille de poche à de jeunes
garçons qui, grâce à la générosité avec laquelle
leurs parents avaient rempli leur bourse, étaient





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

en mesure de se passer le luxe de payer le cher des articles dont ils n'avaient nul besoin.

Armand, de son côté, n'avait encore fait aucune avance d'amitié, et à cause de cela que quelques-uns de ses compagnons l'avaient, avant la fin des vingt-quatre heures, décoré du titre de DEMOISELLE Armand. Il est impossible de dire ce qui leur avait suggéré de lui donner ce nom appliqué avec l'intention d'en faire un grand mépris, ou de ses manières seules, tranquilles et réservées. ou de la délicate beauté de ses traits et de son teint ; dans tous les cas, cette qualification fut promptement et universellement adoptée, au grand déplaisir de Paul.

Quelques semaines plus tard, un jour de congé que les deux frères étaient assis ensemble dans une salle donnant sur la cour de récréation tout entourée d'une belle rangée de peupliers, leur attention fut attirée par la voix de deux écoliers qui étaient venus s'arrêter un instant près de la fenêtre où ils se trouvaient sans douter qu'il y eût quelqu'un.

—Oui, c'est un bon couteau, dit l'un, mais j'ai payé un bon prix ! je l'ai acheté d'un tel Durand.

—Je suppose que tu l'as eu du bruyant tapageur aux gros os ? dit l'autre.

de payer b
ent nul besoin
encore fait
se de cela qu
avaient, avant
coré du titre
possible de d
donner ce m
faire un gr
ules, tranqui
auté de ses tr
as, cette qual
rsellement ad

un jour de c
assis ensem
ur de récréati
ée de peuplie
a voix de d
rêter un inst
pouvaient san

dit l'un, ma
acheté d'un

u bruyant ta

—Le plus jeune ne paraît pas avoir en effet l'esprit du commerce.

—Je crois que le plus jeune est un vrai cricri, un lâche, capable de se sauver devant les souris !

—Viens-t-en, nous ne connaissons pas encore son courage, nous ne l'avons pas encore vu mis à l'épreuve : mais il y a chez lui un air de jeunesse qu'on ne rencontre pas chez son gros frère. As-tu remarqué ses petites mains et ses petits pieds, ses traits réguliers, sa taille mince et gracieuse ?

En entendant ces paroles, Paul fronça les sourcils, mais ne fit aucune observation ; seulement, il se pencha en avant pour voir ceux qui parlaient ainsi : Armand en fit autant. C'étaient, d'abord, le premier un grand et élégant garçon de dix-huit ans du nom de Victor de Montenay, l'autre un jeune homme à figure basanée, à stature compacte et carrée, un peu plus jeune.

—Ne parle pas aussi légèrement de Montenay ! dit avec colère Belfond. Que peut faire un garçon avec une figure aussi jolie et des mains si petites que celles d'une fille ?

—Il vaut autant demander à quoi sert au beau cheval de course d'avoir des jambes fines et

gracieuses et des formes élégantes, plutôt la lourde taille et les mouvements du cheval trait ?

—Je ne vois pas à quoi tu en veux répondre Belfond. Je suppose qu'à tes yeux camarade ne peut pas avoir une taille décente et être d'une certaine grosseur sans que tu compares à un cheval de trait, simplement parce que tu te trouves toi-même dans la catégorie des fluets !

—Bien, mon cher Rodolphe, je suis à la fois fier et heureux de posséder cette délicatesse de formes sur laquelle tu reposes si peu d'importance. Si l'on mettait dans le plateau d'une balance une fortune et les bons points de la personne dans l'autre, je n'hésiterais aucunement à choisir ce dernier, car tu le sais, la fortune peut nous arriver un jour ou l'autre comme un accident et se fondre aussi vite, mais l'argent peut changer de grosses mains calleuses et de gros pieds carrés en des mains et des pieds, par exemple..... pourquoi ne le dis-tu pas?... comme les miens !

—Vraiment, de Montenay, si tu n'es pas un freluquet et un faquin, ce qui ne va guère mieux. De quelle utilité te serait la possession aristocratique de tes extrémités, comme

antes, plutôt
ents du cheva
decins appellent cela, pour te battre à coups
poings, pour ramer ou faire quelque chose
ile ?

u en veux ve
qu'à tes yeux
ne taille déce
-Ça servirait du moins, mon cher Rodolphe,
aire distinguer le capitaine de l'équipage,
licier du soldat !

r sans que te
trait, simple
ême dans la
-Je vais te dire, Victor de Montenay, ce qui
est : je l'étendrais raide à terre en une secon-
si je ne savais pas que ma famille est aussi
ne et aussi ancienne que la tienne, et que tu
sais qu'un innocent de toi-même en voulant
à mes dépens.

e, je suis à la
ette délicatesse
s si peu d'im
-Mon cher ami, si tu veux croire que mes
le plateau d
arques te sont personnelles, je te trouverai
bons points de
ête éventée à proportion de la grosseur de
terais aucuner
mains. Viens, pour te mettre de bonne hu-
e sais, la for
ur avec tes amis et avec toi-même, nous
l'autre comme
ns faire une partie de *foot ball*.

mais l'argen
-Ils nous ont tapés tous les deux assez rude-
calleuses et
nt ! murmura Paul entre ses dents en s'a-
des mains et
sant à son frère. Toi un lâche, moi un gros
rquoi ne le di
aud ! J'espère que je serai encore capable
payer au moins un des deux.

si tu n'es pas
était évident, par le ton avec lequel il pro-
n, ce qui ne
ça le mot "un", qu'il pensait à ne redresser
te serait la p
les torts qui lui étaient personnels ; mais
mités, comme

son frère, sans paraître remarquer cette
quine réserve, lui dit tranquillement :

— Nous ne devons pas nous attendre à
chose. Ceux qui écoutent entendent rarement
parler d'eux en bien.

— Tu es un fou plein de scrupules ! répon-
dant brusquement l'autre. Je crois que tu n'as
plus de bon sens que ce stupide idiot qui a
bonne opinion de sa personne. Je voudrais
avoir une chance de le frotter un peu !

La discussion entre les deux frères fut arrêtée
par la bruyante arrivée d'une demi-douzaine
leurs camarades, et Armand s'apercevant que
son frère continuait à être d'une humeur bou-
rue, s'amusa à examiner une pile de livres
de classe neufs, qui se trouvaient devant lui.
L'incident en resta là.

Les classes régulières commencèrent et
Armand n'eut pas à se plaindre de ses devoirs
de ses leçons, car il s'acquitta de ses tâches avec
une facilité et une exactitude telles que ses
camarades lui en firent les plus grands éloges.
Malheureusement, quelques-uns de ses compa-
gnons concurrent de l'envie sur ses succès, et son
air naturel froid et réservé ne lui attira guère d'amis.
Son impopularité augmenta tous les jours.
Sans la moindre provocation de sa part, les

quer cette
ement :
attendre à
endent rare

upules ! répo
s que tu n'as
de idiot qui

Je voudrais
un peu !

frères fut ar
demi-douzain

s'apercevant
ne humeur be

pile de livre
devant lui.

mencèrent en

de ses devoirs

de ses tâches

elles que ses

ands éloges.

e ses compa
succès, et son
lira guère d'a
ous les jours
e sa part, les

etes de DEMOISELLE Armand, de lâche, pleu-
rent sur lui. Le pauvre garçon était d'une telle
osibilité que sa position étaient devenue intolé-
le, et il prit plusieurs fois la résolution d'é-
re à son père pour lui demander et même le
er de le retirer du collège.

Une après-midi qu'il était tranquillement à
arder jouer les autres, plusieurs de ses bour-
ux se rassemblèrent autour de lui et se mirent
e persécuter avec leur malicieuse adresse ordi-
re. L'un pria, d'un air moqueur, DEMOISELLE
mand d'aller prendre part à leurs jeux. Un
res'y opposa, de peur que cela gâtât la beauté
ses mains blanches et douces, qui n'étaient
au plus capables que de tenir les cordons
tabliers de sa maman.

Le trait d'esprit fut accueilli par les éclats de
s et les applaudissements de la troupe, et
arité augmenta lorsqu'un troisième ajouta
l était tout étonné de ce que MADEMOISELLE
and sortit sans se munir d'un grand chapeau
aille pour ne pas se griller et se ROUSSELER
eint. La respiration d'Armand devenait plus
e. Il était écrasé sous les impitoyables sarcas-
de ses persécuteurs, tant étaient grandes les
rances qu'endurait cette âme sensible et
ée qui craignait par-dessus tout le ridicule.

Ses joues devinrent pâles comme la mort, et d'air qui paraissait autant implorer que se désespérer, il regarda tout autour de lui. Hélas ! il ne vit sur leur contenance qui ne respirait que joie et les tours, aucun ralentissement aux tentatives qu'ils lui faisaient souffrir, aucune compensation à ses douleurs. Sentant toute l'injustesse d'une persécution si peu méritée de sa part, il se précipita en sanglots. A la vue d'une pareille émotion si inattendue, quelques-uns s'arrêtèrent tandis que les autres ne firent que redoubler leurs persécutions.

—Ah ! ELLE va se trouver faible ! vite, des secours ! dit l'un.

—Un mouchoir de poche pour essuyer ses larmes ! dit un autre.

A ce moment l'élégant de Montenay qui marchait par là avec Rodolphe Belfond, son intime ami, se joignit au groupe.

—Allons donc ! qu'a MADemoiselle Armande ? demanda-t-il.

Armand releva tout à coup la vue comme un cerf aux abois, et son regard tomba sur le dernier interlocuteur qui se trouvait devant lui. Croisant dans la confusion du moment, que Rodolphe était depuis le commencement parmi ses persécuteurs, et cédant à l'insatiable désir de

la mort, et d'ice qui depuis quelques instants bouillonnait sa poitrine, il s'élança avec la force et la r que se déses d'un tigre sur son ennemi et le terrassa : ils Hélas ! il ne èrent tous les deux. Il roula dessus et des- respirait que son antagoniste, et sans s'occuper des coups ement aux le tombaient sur lui dru comme grêle, il ne r, aucune e pas un seul instant. t toute l'inju a pas un seul instant. e de sa part, l'orsqu'on l'arracha de force sur son adver- e d'une pare un épais brouillard obscurcissait la vue -uns s'arrêten celui-ci, ses oreilles tintaient et n'enten- t que redoul t plus, et dans le délire de la colère il le ! vite, des it de conscience que pour la vengeance. our essayer Vraiment, Durand, tu es un véritable dé- ant qu'il aidait Belfond à se relever. ntenay qui ré it tu l'as presque étranglé, dit un de la bande son intime ant qu'il aidait Belfond à se relever. ROISELLE Arma qui-ci offrait en effet un spectacle alarmant ! it la face et les lèvres tachées de sang livi- cette strangulation partielle. a vue comme fus en quelque sorte de cette fureur déses- nba sur le der Armand porta machinalement la main figure et la retira tachée de sang. Il se a sans dire un mot vers une cuve d'eau vant lui. Cro e trouvait sous la gouttière d'une dalle et ença à faire disparaître de sa personne t, que Roda ces du combat. parmi ses pe h bien ! mes amis, je crois qu'après ce le désir de ent d'arriver vous ne serez plus tenté de

l'appeler **MADemoiselle Armand** ! dit de Montnay en s'adressant au cercle des élèves qui étaient là tranquilles, tout stupéfaits de la rapidité électrique et de la fureur avec laquelle le garçon mince et délicat qu'ils avaient si méprisamment tourmenté s'était jeté sur un grand lard qui le surpassait de beaucoup en grandeur et en force.

Personne ne répondit à son interpellation puis s'adressant à Belfond :

— La meilleure chose que tu puisses faire maintenant, lui dit-il, c'est de suivre l'exemple de ton ci-devant ennemi qui, en vérité, a prouvé qu'il est digne de toi ; va te donner un bon lavage, ça te rafraîchira en même temps et te donnera une meilleure mine.

Belfond se disposa avec bonne grâce à suivre ce conseil et partit en chancelant, mais en évitant la direction qu'Armand avait prise. Celui-ci était encore à ses ablutions, lorsqu'il apercevant un ombrage dans les rayons du soleil leva la vue et vit près de lui de Montnay qui lui dit :

— Sais-tu, Armand, que tu es héroïque !

— Brutal, veux-tu dire ?

— Pas du tout : peut-être que si c'eût été un grand frère qui eût été à ta place, j'aurais

nd ! dit de M
e des élève
péfais de la
avec lesquel
s avaient si
jeté sur un
coup en gra

on interpelle

e tu puisses
e suivre l'ex
en vérité, a p
e donner un
ême temps q
ne.

ne grâce à
ncelant, ma
mand avait
utions, lorsqu
rayons du so
de Montena

es héroïque

ne si c'eût é
ace, j'aurais

que chose de brutal dans cette tenacité de
DOG avec laquelle tu étouffais ton ennemi ;
chez un garçon de ta charpente et de ta
c'est du courage et du PLUCK au suprême
é. Donne-moi ta main !

pendant, Armand avait toujours entretenu
profond sentiment d'admiration enfantine
le bel et jeune aristocrate qui, toujours
lè avec un soin scrupuleux et élégant,
que souvent insolent dans ses manières,
quel et piquant dans ses remarques, appar-
t à une classe de personnes avec laquelle,
enfant de la campagne, n'était jamais
en contact. Il l'avait toujours regardé
ne devant être, sous n'importe quelle
instance, quelque chose d'au-dessus de son
rité. Aussi, en l'apercevant à ses côtés lui
nt des louanges et lui offrant la main de
tié, il sentit son cœur battre de plaisir et
ueil. Il tendit toutefois sa main avec ré-
s, et sans trahir le sentiment qu'il épouvait
sant :

Mais je croyais que Rodolphe Belfond était
tes amis !

Et il l'est en effet, dit de Montenay en
oyant sur le bord de la cuve pendant qu'Ar-
s'essuyait la figure et les mains avec son

mouchoir. Oui c'est vrai, il est un de mes
il est même un de mes petits parents, mais
n'est pas une raison pour que je me batte
lui. Malgré qu'il passe la moitié de ses vacances
chez moi, et l'autre moitié chez lui, cela ne
pas empêché d'être content de le voir
par un jeune homme comme toi. Il se
tant de ses os et de ses muscles, de sa force
de ses nerfs, qu'une leçon comme celle
tu viens de lui donner lui sera, je pense,
taire.

Si Armand avait été plus vieux, avait eu
d'expérience des intrigues de la vie, il
peut-être conçu des soupçons sur la sincérité
l'amitié que Victor paraissait étendre à
amis ; mais ébloui par une excusable vanité
écouta son camarade en toute confiance, comme
un oracle.

—Ah ! ça, quel est ton nom ? Armand
nom qui s'accorde certainement avec ton
rieur. Si tu avais eu la force, la taille, les
points d'un BOXEUR, je n'aurais éprouvé
intérêt de te voir sortir de la bataille d'une
belle manière ; mais je dois le dire, je
content de te voir avec ton visage effrayé
donner une volée à ce lourdaud que j'appelle
mon ami, qui m'a battu moi-même plus

Ne rougis pas et ne prends pas cet air de contentement lorsque je parle de ta jolie figure, tu en seras bien fier lorsque tu connaîtras un peu plus la vie : oui, aussi fier que je le suis de la mienne !

Et il se pencha pour se mirer dans l'eau de la cuve.

—Tous ces imbéciles, continua-t-il, mon bon ami y compris, savent-ils de quel poids est dans le monde la beauté, soit chez la femme soit chez l'homme, tant qu'elle dure ?

Armand, qui trouvait que son jeune et philosophe ami devenait un peu trop profond pour lui, s'empressa de répliquer qu'il aimerait mieux être privé de cette beauté incertaine qui attirait les moqueries et la persécution de ses camarades.

—Il n'est pas éloigné, maître Armand, le jour où tu penseras autrement, où tu estimeras le prestige qu'elle te gagnera bien plus que le respect étonnant que tu as acquis aujourd'hui par tes condisciples de collège par ton courage.

Tout en parlant de la sorte, notre jeune et vaillant orateur se pencha encore plus sur l'eau et regarda d'un air plus pensif la belle figure classique que le miroir lui renvoyait. Sous le

rapport des connaissances, Armand Durand était bien en arrière de lui, car celui-ci avait lu des romans et y avait puisé des connaissances dont il pouvait fort bien se passer.

Sortant tout à coup de sa préoccupation, il demanda :

— Quel tour t'avait donc fait mon gros lourdaud d'ami pour que tu l'aies si subitement choisi tandis que plusieurs de ces oursons te tourmentaient depuis si longtemps ? Comme tu paraissais étonné !

Lorsqu'Armand apprit que le furieux assassin qu'il avait commis sur Belfond avait été comparativement sans provocation, il en conçut un extrême chagrin, et il se raffermir dans la conviction que la partie qu'il avait jouée était tout autre chose que de l'héroïsme. Cependant, la pensée que l'objet de sa secrète et enfantine admiration avait daigné l'honorer de son amitié, fit bientôt disparaître cette peine.

Plus tard dans la journée, comme les écoliers se mettaient en rangs pour se rendre au réfectoire, il se trouva en contact avec son adversaire de ce matin.

— Dis donc, Durand, lui souffla celui-ci avec une fureur en lui montrant son œil poché et noir, je pense que tu es bien fier de ton exploit, mais

nd Durand ét
-ci avait lu d
naissances de
éation ?

-Franchement, non ! répondit honnêtement
and.

-Et pourquoi pas ?

-Parce que tu es beaucoup plus gros et plus
que moi, et que je me ferais battre.

-Mais, dis donc, Durand, tu l'as culbuté ce
n comme une quille, tu pourrais bien lui en
encore autant, dit un autre qui avait le goût
giffles.

Armand secoua la tête.

J'ai pu le faire une fois, dit-il, mais je ne
s plus capable de le faire une seconde fois !
leurs, Belfond, je suis fâché d'avoir sauté
moi comme je l'ai fait ce matin, sans provoca-
suffisante. Je voulais attaquer un de ceux
ne maltraitaient depuis si longtemps.

Durand, tu es aussi honnête que courageux.
ous-nous la main !

pour la seconde fois ce jour-là, on offrit à
and la main de l'amitié.

puis ce moment une intimité aussi agréable

Armand qu'utile pour Victor s'établit entre
eux camarades. Armand, dans la simple et
ête admiration qu'il éprouvait pour l'aris-

tocratique héritier des de Montenay et la grande tude qu'il ressentait de ce qu'il avait été élevé au rang de ses amis, croyait qu'il n'y avait pas de sacrifice trop grand à offrir sur l'autel de l'amitié. Il se trouvait donc heureux lorsqu'il pouvait pendant les récréations lui copier ses thèmes et ses versions latines, ou bien encore lui offrir la plus grande partie de sa part du panier toujours bien rempli que son frère et lui recevaient au moment de la maison paternelle. De Montenay, qui ne seulement acceptait volontiers cet hommage, mais il laissait voir une préférence visible pour la compagnie de celui qui le lui offrait, car, quoique sa vanité éprouvait une grande satisfaction de l'encens qui lui était si naïvement offert, il trouvait un certain charme à la conversation pleine de délicatesse et aux sentiments élevés que possédait son jeune ami : raffinement qui en grande partie à l'innocence enfantine de son caractère, innocence si marquée, qu'heureusement pour eux deux, de Montenay ne s'était encore soucié de troubler.

Depuis lors, l'intimité entre Victor et Dolphe avait presque entièrement cessé ; mais comme elle était due autant à de fréquentes relations entre leurs familles qu'à une proximité mutuelle, ils ne s'aperçurent pas de cette interruption.

ntenay et la gr
avait été élevé
l n'y avait pa
l'autel de l'am
lorsqu'il pou
pier ses thème
encore lui offr
du panier touj
ui recevaient
De Montenay,
et hommage,
e visible pou
offrait, car, o
grande satisfac
vivement offer
à la conversa
sentiments élé
t raffinement
enfantine de
ée, qu'heure
nay ne s'était
re Victor et
ent cessé ;
à de fréquen
qu'à une pr
urent pas de

Les jours se succédèrent et se passèrent ainsi
d'une manière assez agréable et sans offrir
d'autres incidents que ceux des devoirs et des
amusements particuliers à la vie d'écolier,
jusqu'à l'heureux temps des vacances toujours
vivement attendu par les maîtres et les élèves.
Par une belle matinée du mois de juillet, les
deux jeunes Durand sautèrent avec ravissement
dans la charrette qui les avait transportés à
leur demeure. Avec quelle joie ils sortirent
de leurs soutes, sacs et paquets, sans s'occuper des acci-
dents et avaries ! avec quelle surabondante
affection ils embrassèrent la tante Françoise et
s'embrassèrent encore et encore des poignées de
main à leur père qui, droit devant eux, les
regardait faire avec un légitime sentiment d'or-
ueil qu'il essayait inutilement de cacher ! Et
voilà, quel déluge de questions sur les favoris
de la basse-cour, certains arbres fruitiers ou les
parterres du jardin pour lesquels ils avaient plus
d'attrait parce qu'ils leur appartenaient, tout
cela entremêlé d'anecdotes sur leurs camarades,
de leur vie d'écolier et leurs maîtres. Bref, il y avait
pendant des mois que les murs de la maison
n'avaient entendu un pareil caquetage, un
semblable carillon d'éclats de rires et de cou-
plets de chanson.

Comme de raison, leur retour à la maison fut célébré par une série de fêtes : les fruits, la crème, les œufs et le beurre frais, les gâteaux et les confitures étaient pour eux un charmant contraste avec la nourriture plus simple de leur collège. Jamais on ne vit d'enfants plus choisis et fêtés, de parents plus empressés à les choisir et fêter que le furent Paul Durand et sa sœur.

Par une après-midi d'étouffante chaleur que les jouvenceaux étaient sous le berceau à préparer des lignes pour une excursion de pêche qui avait été projetée, et que madame Ratelle était à raccommoder leurs nombreux vêtements, Durand vint les trouver. A la question "quelles nouvelles" qu'on lui fit en souriant, il répondit :

—Je viens de voir M. de Courval. Il part pour Montréal, dans l'intention de revenir bientôt avec sa famille.

La famille en question ne se composait que d'une épouse et d'enfants,—car M. de Courval, comme nous l'avons dit, était garçon,—mais d'une sœur qui était veuve et de sa fille. Au moment de son mort, Jules de Beauvoir était survenue quelques années auparavant, et qu'ils les avaient laissées dans les circonstances pleines

Embarras, M. de Courval les avaient emmenées de Québec pour conduire son ménage de garçon.

—Comment se porte M. de Courval? avait demandé la tante Ratelle.

—Très bien, et il s'est informé avec bonté de nos garçons. Il dit qu'il a l'intention de les faire passer bientôt au manoir, montrer quelques-uns de leurs exploits, et qu'il faut qu'il les voie de temps en temps pendant leurs vacances.

Paul et Armand ne se montrèrent pas très fiers de cette nouvelle. Ils avaient déjà assez de ressources pour s'amuser à leur goût, et ils n'en désiraient pas d'autres. Madame Ratelle fut celle des intéressés qui apprit la chose avec le plus de plaisir, car son désir intime était de voir ses neveux se mêler à une société plus aristocratique que celle où son sort l'avait jetée elle-même.

Quelque temps après arriva une lettre qui invitait les deux frères à aller au manoir, les informant en même temps qu'ils y rencontreraient quelques-uns de leurs camarades de collège.

Si Paul y pensa seulement, ce fut plutôt de plaisir qu'autrement. Mais Armand eut la chair

de poule à la seule idée de se trouver en milieu d'étrangers, et il fallut que par quelques paroles un peu vives la tante Ratelle le forçât d'accompagner son frère. Comme il mit un peu de mauvaise volonté à faire sa toilette et qu'il prit un pas-nonchalant pour se rendre à la maison, ils arrivèrent chez M. de Courval après l'heure fixée, et lorsqu'ils furent introduits dans le salon, le domestique leur apprit que le seigneur et ses jeunes invités étaient à se promener dans le jardin, mais qu'il serait bientôt de retour. Profitant de ces quelques instants de répit, Armand alla s'asseoir dans un coin, tandis que Paul se mit à rôder à loisir dans la chambre pour en examiner l'ameublement. Quel contraste entre cet appartement avec ses rideaux de damas et de dentelles, ses miroirs, ses innombrables colifichets dont les noms et l'usage étaient des énigmes pour eux, et "le plus humble appartement" de leur demeure, simple mais propre, avec son plancher sans tapis, recouvert seulement par quelques catalognes (fruit de l'industrie de la tante Ratelle), avec ses petits rideaux de bazine blanche, ses chaises empaillées et ses fauteuils de bois n'ayant pour tout ornement que quelques images de saints aux couleurs vives, et quelques petites statues de plâtre

si invraisemblables les unes que les autres !
Armand regardait la richesse et l'élégance
des robes devant lui, plus il sentait la grande dis-
tance qui devait le séparer de ceux à qui elles
appartenaient, et plus il redoutait de se trouver
avec eux.

Une porte, située au bout de la chambre,
s'ouvrit tout à coup et si soudainement qu'Ar-
mand en fit un soubresaut : une jeune fille de
dix-huit ou quinze ans, à la taille délicate et
à la démarche avec élégance, entra. En apercevant ces
messieurs étrangers elle ne fit paraître aucune
surprise, mais après les avoir examinés à loisir,
elle leur demanda s'ils désiraient voir M. de
Laval ?

Armand ne répondit pas, mais l'aul répliqua
sèchement :

— Je pense que oui, puisqu'il nous a invités
à venir ici ! Je m'appelle Paul Durand, et je
vous présente mon frère Armand.

Les grands yeux de la jeune fille lancèrent
à Paul un regard sous lequel Armand devint
rouge, et cette fois, elle leur parla plus dou-
cement :

— Mon oncle va venir dans quelques instants,
et il sera enchanté de vous voir.

Au moment où elle sortait, Paul grommela :

—Elle est assez jolie, mais je hais les filles qui ont si peu de sens commun et sont si complaisantes d'affectation !

Armand soutint de son côté que du moins il n'y avait rien de déplaisant dans l'échantillon du sexe que son frère venait de condamner d'une manière si sommaire.

—Les voilà ! ajouta-t-il en entendant par la fenêtre ouverte le bruit des rires et des voix qui se rapprochaient.

Ils entrèrent. M. de Courval qui venait le premier leur présenta la main avec bienveillance.

—Vous allez, leur dit-il, rencontrer ici quelques-uns de vos amis : il y en a deux ou trois du même collège que vous.

Lorsqu'Armand, en jetant un regard autour de lui, vit que tout le groupe des jeunes gens qui entourait M. de Courval avait les yeux fixés sur lui et son frère, il devint presque nerveux ; mais ses esprits troublés se rassurèrent peu à peu qu'aussitôt en apercevant Victor de Montigny au milieu d'eux. Il s'avança vers lui d'un pas timide mais empressé, et tendit la main à son affectionné et tendre ami de collège ; mais celui-ci feignant ne pas s'apercevoir de son mouvement, fit un petit salut et lui dit

—Com
uis i
est
ouva
l'as
urère
ment
ous c
voix
s :
—Com
e te v
t Rod
ment
aignée
ette f
un l
n de
quelqu
dédai
collège
avait
aupar
pièce d
r la p
glisser

—Comment vas-tu, Durand ?
 Puis il lui tourna le dos.

Il est impossible de décrire ce qu'Armand éprouva en ce moment. La honte et la mortification l'assailirent et ses sentiments blessés le saurèrent tout à la fois : il sentit son embarrassment augmenter lorsqu'il vit les regards de curiosité de tous ces étrangers fixés sur lui. Tout à coup une voix agréable et familière fit entendre ces mots :

—Comment vas-tu, Armand ? Je suis enchanté de te voir.

Et Rodolphe Belfond saisit et secoua énergiquement cette main que de Montenay avait baignée.

Cette franche amitié de la part de Rodolphe fut un baume adoucissant sur la première épreuve de la vie du monde qu'il venait de recevoir.

Quelques instants après que de Montenay eût dédaigneusement tourné le dos à son ami Rodolphe, il s'approcha de la jeune demoiselle qu'il avait abordé les deux frères quelques minutes auparavant : c'était Gertrude de Beauvoir, la nièce de M. de Courval. Armand la voyait pour la première fois. Victor se pencha pour lui glisser dans l'oreille quelques mots d'ami-

tié ou de flatterie, à quoi elle, aussi fantasque et capricieuse que belle, pour toute réponse détourna de lui avec pétulance et jeta par la fenêtre une branche d'héliotrope qu'il lui avait donnée quelques instants auparavant.

La musique, les danses rondes, les promenades furent mises en réquisition pour divertir nos invités qui tous passèrent agréablement la soirée, à l'exception peut-être de notre héros. Paul lui-même, ayant rencontré une couple de gaillards de sa trempe qui haïssaient la conversation, les filles, la musique et toute sorte de vilaines choses semblables, et qui ne se préoccupaient de rien autre chose que de *foot-ball*, de promenades en chaloupe, de la pêche, etc., etc., disons-nous, s'était passablement amusé. Mais Armand, qui était trop gêné, trop réservé, trop mal à son aise pour faire des avances, souffrant encore de la vive blessure que Monténay avait infligée aux sentiments délicats de son cœur, comptait les heures et soupire pour la fin.

Quoique obligeant, M. de Courval n'était pas un hôte bien attentif, et sa sœur, madame de Beauvoir, qui, couverte de soie et de dentelle, était restée languissamment étendue sur le canapé la plus grande partie de la soirée,

aussi fantaisie, paraissait encore plus indifférente que lui. Elle se voyant seul et négligé, s'esquiva sans bruit, et se rendit sur le balcon. La lune éclairait tout l'éclat de sa force. Si l'on en juge par l'expression de son visage, le jeune homme avait dans sa tête des idées plus pénibles et plus agréables, quand il fut détourné de ses pensées par un léger bruit de pas qui s'avançaient ; lorsqu'il fut retourné, il aperçut Gertrude de Beauvoir qui était à ses côtés.

— Pourquoi, lui demanda-t-elle, ne rentrez-vous pas pour prendre le souper ? Toutes les fraises et les framboises seront mangées, car vous n'avez plus d'appétit, vous autres écoliers.

— Je vous remercie, je n'ai pas faim ! répondit-elle simplement.

— Alors vous êtes peut-être de mauvaise humeur ? Maman dit que les garçons sont toujours de mauvaise humeur.

— Mais non, mademoiselle de Beauvoir. Vous avez été toute la veillée si triste, si mélancolique ? Est-ce parce que Victor de Montenay ne vous a pas donné la main ?

— Le souvenir de cette injure et la pensée que Victor l'avait remarqué lui firent monter le rouge au front ;

—Oui, répondit-il, j'en ai été très d'autant plus que de Montenay et moi étions très bons amis au collège.

—A votre place je ne le regarderais et n'en parlerais plus, fit observer avec une coquette pétulance la jeune demoiselle. C'était un peu grossier et bien mesquin de la part du jeune Victor d'en agir ainsi !

Singulièrement soulagé par cette sympathie inattendue, Armand sentit sa gêne disparaître peu à peu, et il se surprit bientôt à raconter à la jeune fille les détails de ses épreuves, de ses troubles d'écolier, jusqu'à la fameuse anecdote qui avait été l'origine de son amitié avec Montenay. Tandis qu'il s'accusait de l'arrogance au sujet du rage auquel il s'était livré en cette même occasion, Gertrude l'interrompit par des mouvements de main et en s'écriant avec énergie :

—Bien, très bien ! Vous auriez dû traiter de la même manière tous les autres misérables. C'est un bonheur que je ne sois pas si susceptible, car je suis si susceptible, que je ne pourrais souffrir patiemment un regard ou un mot d'insolent, de sorte que j'aurais toujours été en querelle avec mes camarades d'école. Je ne commence jamais, mais aussi je n'excuse jamais une impertinence ou une injustice.

ai été très
ay et moi étie

regarderais et
avec une ce
selle. C'était
e la part du

par cette sym
sa gêne disp
ientôt à raco
ses épreuves

à la fameu
son amitié a
ccusait de l'a

en cette mém
mpit par des
nt avec énergi
auriez dû tra
autres misér

e sois pas g
ne je ne pu
rd ou un mo

oujours été e
école. Je ne
e n'excuse
ustice.

ce moment, de Montenay passait la porte
nait sur le balcon.

enez, dit-il, mademoiselle la déserteuse,
naman m'a envoyé vous chercher.

en disant cela, il passa nonchalamment
s à l'entour de la taille de Gertrude en
nt de l'attirer vers la maison.

ive jeune fille ressentit tellement l'im-
ence d'une telle liberté que, se retournant,
appliqua sur l'oreillé un soufflet reten-
et des mieux conditionnés, tout en lui

omment osez-vous cela, Victor de Monte-
Est-ce que je vous permets jamais de
e de telles libertés ?

Montenay avait eu l'intention d'étonner
d en lui faisant voir plus de familiarité
belle jeune fille du château qu'elle lui
rdait réellement, il en fut certainement
ni.

retourna pâle et la rage au cœur. . .

me semble, dit-il vivement, qu'un cou-
roit à un si petit privilège !

ne conteste pas, monsieur, la valeur du
ge, répondit notre jolie bruyante en
nt le plancher de son petit pied ; mais la
ue je trouve, c'est votre audace que votre

qualité de cousin n'excuse en aucune manière. Et en vérité, notre cousinage au quatrième ou cinquième degré, est assez éloigné pour être douteux. C'est une distinction que je n'admets point du tout.

—C'est bien, mademoiselle de Beauvoir, vous laissez, répliqua-t-il avec une ironie polissante.

Et tournant sur ses talons, il ajouta avec un air moqueur :

— Peut-être que vous désiriez avoir l'occasion pour donner à votre nouvelle connaissance, M. Durand, le privilège que vous m'avez refusé à propos de me refuser.

Depuis le commencement de son entrevue avec Armand, Gertrude n'avait pas fait le moindre embarras, tandis que le jeune homme était dans une plus grande confusion que jamais ; cette fois, une vive rougeur se répandit sur ses joues et son front, et pendant un instant il lui fut impossible d'articuler une parole. C'était grand son embarras.

—Armand Durand, lui dit la jeune fille en retournant brusquement, si je savais que vous seriez assez simple pour croire à l'impossibilité que de Montenay vient de dire, je vous aurais infligé le châti-

RAND.

aucune man
au quatrièm
éloigné pour
on que je n'
de Beauvo
avec une ir
, il ajouta av
siperiez avo
e nouvelle co
ge que vous

ure ; mais quels que soient les défauts que
s ayez, vous ne devez certainement pas avoir
ni-là.
Armand était trop confus pour répondre ; mais
y avait rien de pénible dans son embarras.
était là par une belle et douce nuit d'été, respi-
le riche parfum des fleurs, écoutant sans
la regarder l'éclatante mais fantaste jeune
qui était à ses côtés. Son âme fut si vive-
ment impressionnée de cette scène, que le sou-
venir ne s'en effaça jamais de sa mémoire : et
plusieurs années après, malgré qu'ils fussent
séparés, plus par les circonstances que par
l'espace, il se rappelait cet incident avec com-
plaisance.

t de son ent
vait pas fait
ue le jeune b
confusion q
ougeur se ré
pendant un
ler une parol

—Maintenant, ajouta-t-elle, venez : je vais
vous présenter à ma mère. Vous ne devez
pas partir sans cela, car ce serait impoli.

Comme Armand tirait en arrière en marmot-
ant quelque semblant d'excuse, elle ajouta :
—Ça ne sert de rien d'hésiter : venez tout de
suite.

Et elle le précéda. Il la suivit à regret.

la jeune fille
je savais qu
re à l'imper
re, je vous
ai infligé

Madame de Beauvoir était penchée sur le sofa,
à droite et des coussins à gauche :
elle parlait d'une manière indolente, presque
insouciante, à de Montenay qui était à demi

agenouillé sur un petit tabouret à côté d'elle dans une de ces gracieuses postures qui semblaient le plus naturelles. Sans paraître même remarquer la présence de celui-ci, Gertrude dit tranquillement :

—Maman, je désire vous présenter M. Armand Durand.

Madame de Beauvoir, pour accueillir ce malheureux candidat à l'honneur de sa connaissance, lui fit la faveur d'un regard de surprise et d'un léger salut, puis elle continua aussitôt sa conversation avec de Montenay. Armand se hâta de se retirer et madame de Beauvoir dit avec calme :

Gertrude, Victor m'a demandé de se réconcilier avec toi. Il pense que tu es un peu sévère envers lui, et je le crois aussi ! Trop sévère envers un vieil ami, et trop familière avec de nouvelles connaissances, pis que cela, avec d'obscures personnes de rien !

Gertrude regarda silencieusement sa mère puis de Montenay : celui-ci, les yeux baissés, semblait chagriné de la censure prononcée par Gertrude ; mais elle découvrit un faible rayon de joie dans ses traits.

Maman, répliqua-t-elle alors froidement, pour ce qui est des obscures personnes de rien, elle

et les invitées de mon oncle, et en cette qualité
elles ont le droit d'être traitées avec politesse et
courtoisie, surtout quand elles savent se bien
comporter, chose que semblent ne pas savoir
certaines de nos connaissances les
moins en faveur.

Madame de Beauvoir leva les yeux, comme
pour supplier sa fille de se taire.

—Jusqu'à quand donc, lui dit-elle, devrai-je
essayer de modérer la pétulance naturelle de
votre caractère? c'est de si mauvais goût, si vul-
gaire, si peu digne de notre sexe! Que peut et
que doit Victor penser de toi?

—Je m'occupe fort peu de son opinion, répon-
dit-elle avec dédain; il ne peut toujours pas
juger moins de moi que je pense de lui, et
c'est mon dernier ressort, que si jamais il
me provoque encore comme il l'a fait ce soir, je
lui donnerai deux soufflets au lieu d'un!

Après avoir lancé cette décharge de mitraille,
elle se retourna brusquement le dos et s'en alla
vers l'autre bout de l'appartement.

Madame de Beauvoir haussa les épaules.

—Il faudra que vous ayez de la patience, mon
frère de Montenay, dit-elle au jeune homme, si vos
opinions ne changent pas. Mais avec le temps,
il y aura une vigilance continuelle de ma part, sans parler

de l'influence toute-puissante d'une mère, il n'y a toute probabilité de lui faire quitter ses singuliers travers. Du moins, elle est naïve et franche.

—Oui, madame, elle ne l'est que trop ; mais n'importe ! Belle, spirituelle, gracieuse, c'est un trésor qui vaut la peine qu'on l'attende, et j'y tendrai !

—Je crains, de Montenay, que ce soit la résolution d'un garçon de dix-huit ans ! dit la dame en lui frappant légèrement l'épaule avec son éventail.

—Nous verrons, madame de Beauvoir. Vous savez que j'ai un caractère très résolu, mais obstiné, et une fois que j'ai attaché mes affections sur quelque chose, je ne l'abandonne pas facilement. Quant à la pétulance avec laquelle elle me traite, elle ne m'incommode pas trop, car je mépriserais un trésor trop aisément gagné. Dans trois ans Gertrude aura dix-huit ans et moi j'en serai en âge.

—Oui, et maître d'une grande fortune indépendante ! pensa madame de Beauvoir : sous ces rapports un excellent parti pour mon opulent enfant.

VII

Les vacances étaient finies ; les jeunes gens, la tête remplie des enivrants souvenirs de plaisirs, de fêtes et de liberté, eurent à se résigner le mieux qu'ils purent à la monotone routine de la vie de collègue.

Armand qui, heureusement pour lui, avait commencé à aimer la science et à trouver une véritable satisfaction dans la poursuite de ses études que dans le principe il avait regardées avec dégoût et appréhension, était à assortir patiemment ses livres, cahiers, encre et plumes, avant de les placer dans son pupitre. Tout près de lui, Paul faisait la même chose, mais avec un esprit bien différent.

Il arrachait violemment ses livres de sa boîte, les lançait impitoyablement sur le plancher, en les apostrophant les uns après les autres comme autant d'ennemis personnels contre lesquels il aurait eu beaucoup de haine.

—Ah ! s...ée grammaire latine, dit-il en empoignant avec rage un de ses volumes. Combien de *pensums*, combien de maux de tête et com-

bien d'heures de torture vas-tu m'attirer cette année ?

Et le malencontreux livre fut lancé à plusieurs verges de là ; dans son vol il rencontra une bouteille d'encre d'un camarade, et l'accident qui en résulta provoqua un échange de paroles assez lestes.

Quelques instants après, de Montenay s'approcha.

—Tiens, voilà Armand ! Comment vas-tu mon cher ? N'est-ce pas une horreur que d'être enfermés de nouveau dans ces sombres et affreux cachots ? Mais, quoi ! tu n'as pas l'air moitié aussi embêté que quelques-uns d'entre nous.

Armand ne fut pas sans tressaillir lorsque son ci-devant héros l'aborda : la scène qui s'était passée chez M. de Courval se présenta à son esprit avec tous ses affligeants souvenirs ; mais il répondit tranquillement qu'il était très content, quant à lui, de reprendre ses livres.

De Montenay, qui ne soupçonnait pas qu'il avait irrévocablement perdu toute influence sur Armand et qui interprétait mal sa réserve, lui dit en riant :

— Je t'en prie, ne cherche pas à faire sage ; viens plutôt, comme un bon garçon

n'aider à trouver à emprunter une clef pour ouvrir mon coffre. J'ai perdu la mienne et je me sens trop malheureux pour la chercher.

—Je suis bien fâché de te refuser, de Montenay, mais je ne puis laisser traîner mes livres. Il faut que je les serre avant que la cloche sonne.

Victor le regarda fixement et en silence. Comment son sectateur, son adorateur, avait-il pu jeter de côté son allégeance et refusait-il maintenant ses propositions? C'était tout à la fois incroyable, humiliant et mortifiant.

—Que diable as-tu donc? lui demanda-t-il avec colère. Tu te montes grandement sur ta dignité aujourd'hui!

—Pas plus que tu te montais sur la tienne le dernier soir que nous nous sommes rencontrés chez M. de Courval et que tu étais trop raffiné pour donner la main à mon frère, dit Paul d'une manière un peu brusque.

En intervenant de la sorte, ce dernier n'obéissait pas tant à une sympathie quelconque pour Armand qu'à sa mauvaise humeur du moment et à l'aversion qu'il éprouvait instinctivement pour de Montenay.

—Qui t'a parlé, imbécile? dit celui-ci en

lançant sur son nouvel adversaire un regard mépris.

Paul regarda d'un œil de regret un grand dictionnaire qu'il venait de jeter hors de sa portée, mais apercevant sous sa main un assez grand volume, il le saisit promptement et le lança à la tête de son ennemi qu'il ne fit qu'effleurer. De Montenay lui renvoya vivement sa politesse avec une ardoise encadrée que Paul eut la chance de parer avec son bras, sans quoi l'aurait reçue sur le crâne. Il se leva furieux et allait fondre sur de Montenay qui l'attendait de pied ferme, si un médiateur ne fut intervenu en ami : c'était Rodolphe de Belfond.

— Arrêtez, camarades, arrêtez, cria-t-il s'interposant entre eux. Parce que nous sommes tous cloués de nouveau à nos pupitres, est-ce une raison pour que nous nous arrachions les yeux ? Tu as perdu ta clef, Victor ; voici mon trousseau, essaye-les.

De Montenay prit les clefs sans seulement remercier et se retira, bourru, tandis que Paul continua son ouvrage plus de mauvaise humeur que jamais.

Belfond s'assaya à côté d'Armand.

— Tu viens, lui dit-il, de servir l'ami Victor

re un regard
regret un gr
hors de sa po
in un assez gr
l et le lança à
u'effleurer. D
nt sa polites
ne Paul eut
s, sans quoi
se leva furieu
tenay qui l'a
nédiateur ne f
dolphé de Be
tez, cria-t-il
ue nous somm
pupitres, est
s arrachions
ctor ; voici m
sans seuleme
tandis que Pa
auvaise hume
and.
vir l'ami Vic

me il faut : il ne méritait rien de mieux.
is, comment as-tu passé tes vacances ?
Ce fut là le commencement d'une conversa-
agréable qui se continua jusqu'à l'heure de
nde, et Armand se sépara de lui avec la
viction que s'il avait perdu un ami il en
t trouvé un autre.

es progrès de notre héros furent très rapides,
s ils étaient plus le résultat d'une grande
lligence que le fruit de l'application, car il
vait dans son caractère une veine de rêverie
remplissait son esprit d'autres pensées que
elles de ses devoirs et de ses leçons. Il con-
a plus longtemps qu'il l'aurait avoué à qui
ce soit le souvenir de l'amer sentiment d'hu-
ation qui l'avait presque suffoqué dans le
n de M. de Courval, lorsque de Montenay
ait si douloureusement méprisé, et son cha-
était augmenté par la pensée que l'amitié
avait existé entre eux était à jamais rom-

Dans ces moments-là il s'échauffait et
portait contre les injustes distinctions du
nde, et il se promettait bien de se faire une
tion aussi haute qu'il pourrait l'atteindre,
il pour cela lutter toute sa vie.

cette louable ambition s'enracina profondé-
t dans son cœur et ne lui donna plus aucun

repos. Quelquefois son esprit était travesti par des visions de la fantasque mais gracieuse jeune fille, si différente des autres femmes d'Alonville, qui était du reste le seul échantillon du beau sexe qu'il eût vu; et quelquefois enfans et innocents que fussent ces souvenirs, d'une façon ou d'une autre ils augmentèrent son ambition. Deviendrait-il un homme laborieux ou un rêveur? L'avenir seul pouvait le dire; mais il y avait en lui les moyens et les dispositions de devenir l'un ou l'autre. Heureusement le désir d'exceller, encouragé par la facilité avec laquelle il s'acquitta de ses devoirs, déterminait pour le présent du moins, la question de la manière la plus favorable.

De son côté, Paul continua ses étourderies toutes les fois qu'il pouvait éluder un devoir ou une leçon, il s'imaginait être le gagnant; mais n'était cependant pas un benêt ni un lourd, car la subtilité naturelle de son jugement, jointe à une vigilante attention de ses maîtres, lui avait fait acquérir, pour ainsi dire malgré lui, une assez bonne part d'instruction.

Nous ne pouvons pas nous étendre plus longuement sur les dernières années de sa vie d'Armand, car nous avons à raconter les choses très pleines d'incidents de sa jeunesse.

t était trav
e mais gracie
autres fem
seul échanti
quelqu'enfan
souvenirs, d
entèrent son
nme laborieu
vait le dire; n
et les disposi
Heureusement
par la facilité
s devoirs, de
la question d

a ses étourde
éluder un de
être le gagnant
ét ni un lourde
n jugement, j
e ses maîtres
si dire malgré
ction.
s étendre plus
années de co
raconter les d
eunesse.

bout de deux années, Belfond et de Mon-
laissaient le collège, ayant fait tout leur
avec assez de succès. La froideur entre
Armand n'avait pas cessé d'exister, mais
n'était jamais allée jusqu'à l'hostilité.
nd avait toujours été excellent ami avec
héros, il en avait fait son confident : il lui
tait les plans et les espérances sans nom-
qu'il avait conçus pour l'heureux temps où
ait ses adieux au collège pour s'en retour-
hez son père, où, seul garçon parmi cinq
s, il était l'idole de la maison.
ès sa sortie et celle de de Montenay, Ar-
s'appliqua davantage, si c'est possible, à
udes. Et lorsqu'eut lieu la distribution
elle des couronnes et des prix qui termi-
la même temps l'année scolaire et la fin de
udes, il remporta, au grand et heureux
ment de son père et de sa tante Ratelle,
neurs de la journée.
avait là aussi d'autres témoins de son
ne : sur un des premiers bancs de devant,
l'élite de la société de la ville, se trou-
Gertrude de Beauvoir et sa mère, ayant
olé M. de Courval et de Montenay de
Heureusement qu'Armand n'aperçut ce
qu'après avoir terminé le magnifique

discours d'adieu qu'il prononça avec éloquence de paroles et de gestes qui lui valurent avec l'attrait et la distinction de sa beauté personnelle, d'étourdissants et frénétiques applaudissements ; car leur présence l'aurait peut-être empêché de se contenir. Ce n'est qu'après avoir repris son siège, qu'en jetant la vue dans cette direction, il aperçut pour la première fois les beaux yeux de Gertrude fixés sur lui.

Malgré les changements qui s'étaient opérés dans les dernières années et qui avaient fait de la fantasque, volontaire et insouciantes enfant de quinze ans une élégante et noble jeune femme, il la reconnut au premier coup d'œil, et en lisant dans ses regards l'évidente admiration qu'elle éprouvait pour le discours qu'il venait faire, il sentit son cœur palpitant d'émotion.

Le même sentiment se reflétait aussi sur la figure de M. de Courval. Quant à madame Beauvoir, superbe d'indifférence, elle écoutait d'un air approbateur de Montenay qui, penché vers elle, un sourire moqueur sur sa jolie figure, se plaisait évidemment à lancer quelques satiriques traits d'esprit.

— Quel splendide jeune homme ! dit avec chaleur M. de Courval en se tournant vers

ça avec
es qui lui v
e sa beauté
nétiqes app
'aurait peut
st qu'après
a vue dans
remière fois
ur lui.

groupe. Comme son père et nous gens
ville devons nous enorgueillir de lui !
e éloquence entraînant, quels gestes
ux, et puis quels honneurs il a rem-

!
cui buono? répondit de Montenay avec
er mouvement d'épaules. Il peut y avoir
ude de mots entre racines grecques et
, et racines de jardins et des champs,
n'y a point d'autre analogie entre elles.
que la connaissance des classiques lui
un grand secours pour faire pousser un
de trèfle? est-ce que la versification lui
era comment arrêter les ravages des
es à blé?

ne vois pas du tout pourquoi il retour-
aux racines et aux champs, interrompit
ent M. de Courval. Paul Durand a tous

était aussi su
nant à madam
nce, elle éco
enay qui, pe
sur sa jolie fi
r quelques sa
yens et le jugement, je pense, de faire
une profession libérale à un jeune
qui possède de si rares aptitudes : l'au-
remplacer son père sur la ferme. Mais
que j'aille féliciter mon vieil ami de
es de son fils! Viens-tu, ma sœur

omme ! dit
e tournant v
iment, il faut que tu m'excuses. Je ne
pas du tout ces gens-là, et le temps

est trop chaud pour faire de nouvelles connaissances.

—Ou pour en renouveler d'autres qu'on bien aise d'oublier, ajouta de Montenay.

—Mon oncle, je serai heureuse de l'accompagner, parce que, non seulement je n'ai jamais aimé ces gens-là, mais je les aime !

Ce disant, Gertrude secoua les falbalas de sa robe de mousseline et passa près de Montenay sans même daigner le regarder.

Celui-ci fronça les sourcils, lorsqu'il vit ses amis s'avancer au milieu des sourires et des salutations de ses amis vers le groupe d'heureux parents au milieu duquel se trouvait Armand. Il dit un mot ou deux à lui ; une amicale poignée de main au père ; quelque babil confidentiel avec la tante Françoise, tandis que Montenay Courval félicitait Durand avec chaleur, et invitait ses fils à venir le voir souvent à la ville, soit à la campagne,—car il possédait une belle et confortable résidence à Montenay où il allait avec sa famille passer les mois d'hiver :—ce fut là toute leur entrevue. Mais c'en était assez pour exciter la colère de Montenay.

—Elle est aussi capricieuse et entêtée que jamais ! s'écria-t-il avec rage. Chaque jour

nouvelles com

d'autres qu'on

Montenay.

heureuse de

seulement je

les aime !

les falbalas

près de Mont

der.

ils, lorsqu'il

urires et des

d'heureux par

avait Armand.

amicale poign

habile confid

tandis que M

avec chaleur,

voir souvent

e,—car il pos

sidence à Mo

e passer les

oute leur entr

exciter la col

use et entête

e. Chaque jo

te à ses charmes, augmente à un égal degré
étulance de son caractère et ses caprices
fin !

Comme toutes les jeunes filles qui sont
s, elle connaît sa valeur personnelle ! répli-
madame de Beauvoir en faisant mine de
er, car ces passes d'armes entre de Montenay
fille étaient si fréquentes que quelquefois
en perdait patience.

Je crains tellement cela, madame de Beau-
qu'elle ne sera jamais capable de compren-
autorité d'un mari.

Madame de Beauvoir ouvrit les yeux de toute
grandeur, et lui dit avec compassion ;

Mais ne savez-vous pas, mon cher de Mon-
que dans le cercle où nous sommes et les
où nous vivons, les maris n'ont réellement
l'autorité. Ils peuvent peut-être en avoir
les déserts de l'Afrique, la Polynésie et
pays éloignés et barbares, mais, croyez-
ils n'en ont pas ailleurs !

Montenay grimaça un sourire.

C'est tout de même, dit-il, une perspective
amusante pour un individu qui pense
sement à se marier.

Mais, mon pauvre Victor, pourquoi faire
angeon si vous le redoutez tant ? Parfois

j'ai véritablement peur que vous et ma chère fille ne soyez très heureux ensemble.

—Il est trop tard à présent pour penser à trop tard pour se rétracter ! murmura-t-elle. Depuis bien des années j'ai résolu qu'elle sera ma femme : j'ai reposé mes espérances, mon cœur et mes désirs sur ce rêve ; je ne puis l'abandonner aujourd'hui, quand bien même cela devrait me rendre malheureux !

Probablement que l'astucieuse madame de Beauvoir savait cela, car elle ne se serait pas hasardée à se jouer d'un PARTI dont elle connaît la valeur à un si haut degré. Elle avait le caractère de Victor de Montenay et en venant à la ferme conviction qu'en faisant un peu d'indifférence, elle avancerait bien son projet favori, qu'en montrant trop de pressement.

Quelque temps après sa sortie du collège Montenay avait formellement demandé la main de Gertrude. Flattée par les attentions de ce cavalier fort élégant recherché par la multitude de jeunes filles du même âge qu'elle, et influencée par les conseils et les arguments de sa mère, elle appréciait tout particulièrement la fortune de ce jeune homme, elle penchait vers cette union. On prit un engagement, lequel fut le point de départ d'une longue et douloureuse lutte.

vous et ma
eux ensemble
pour penser à
er ! murmura
résolu qu'elle
s'espérances,
e rêve ; je ne
uand bien me
ux !
cieuse madame
lle ne se sera
ari dont elle es
é. Elle avait
Montenay et en
n qu'en faisant
avancerait bien
montrant trop
sortie du collè
nt demandé la
les attention
ché par la moi
u'elle, et influ
nents de sa mè
ment la fortune
ait vers cette
quel fut le p

autres d'une nature moins amicale et dans
quels Gertrude montrait toujours la capri-
se indépendance de son caractère, et son
cisé son arbitraire jalousie.

Un jour, à la fin d'une de ces querelles,
Gertrude changeant tout à coup un accès de
colère en un silence plein de froideur, infor-
ma ceux qui l'écoutaient tout étonnés, madame
Beauvoir et Victor, que l'engagement était
annulé, et que dorénavant elle se considérerait
comme libre que s'il n'avait jamais existé.

En vain de Montenay, qui était réellement
attaché à elle, implora son pardon ; en vain
madame de Beauvoir, alarmée du danger de
voir un si bon PARTI lui fit des remontrances
vigilantes : la jeune fille demeura inexorable,
et finalement, plus par sympathie pour les larmes
de sa mère (madame de Beauvoir en avait tou-
jours à sa disposition) que pour les sollicitations
de Victor, elle consentit à une espèce d'engage-
ment conditionnel, par lequel il était stipulé que
aucun d'eux ne changeait d'idées avant la fin
de l'année, le mariage aurait lieu ; mais en même
temps, il fut convenu que chaque partie resterait
libre d'en agir comme elle le trouverait bon.

Dès cet arrangement, les choses se passè-
rent un peu moins orageusement entre noi

deux jeunes gens. Il devint moins exigeant, conséquent elle fut moins irritable. Partout l'on voyait Gertrude, on était certain de trouver de Montenay ; il la suivait comme son ombre. On regardait généralement, dans le cercle où ils étaient, leur mariage comme une chose certaine, et de Montenay proclamait partout l'alliance comme un fait décidé, pensant que cette démarche serait un moyen très efficace de tenir à l'écart les autres prétendants.

VIII

Durand fut un homme heureux lorsqu'il vit installé de nouveau dans sa maison, avec pipe et tabac devant lui, au milieu de ses vaillants fils qui souriaient de voir tante Ratelle déjà occupée à raccommoder les hardes déchirées, tandis que lui-même écoutait les discussions enjouées et animées qu'ils avaient ensemble.

Paul s'était laissé entraîner à une violente diatribe contre la vie de collègue, et faisait

mes énergiques l'éloge de la carrière agricole, ainsi que du bonheur qu'y trouve le cultivateur.

—Ainsi donc, lui dit son père, tu es déterminé de plus retourner au collège pour y terminer tes études, à moins d'y être forcé? Tu veux embrasser de suite l'agriculture?

—Oui, père : c'est la vie pleine de liberté et de agrément qui me convient. Je ne veux pas me rendre tout à fait bête dans ces sombres cachots qu'on appelle bureaux, à étudier les doctes professions, à me barbouiller les doigts d'encre, à me fatiguer l'esprit pour écrire des thèses et prendre des notes!

—Tu devrais avoir honte, Paul, de parler ainsi ! intervint madame Ratelle. Après avoir dépensé tant d'argent à ton père et été si longtemps au collège, tu devrais avoir acquis un peu d'amour pour les livres et la science.

—Les livres ! vociféra Paul, oh ! j'en ai assez pour toute ma vie, et je ne crois pas jamais en avoir besoin, du moins avant que je sois grisonné, ou que m'arrive d'être nommé commissaire d'école ou marguillier.

—Durand fumait tranquillement sa pipe. Ces réprimandes ne lui déplaisaient pas, malgré les dépenses considérables qu'il avait dépensées pour l'éducation de ce fils qui en tenait si peu compte.

Il avait toujours eu le secret désir de voir de ses fils lui succéder dans la direction de grande et belle terre dont la prospérité le rendait si fier : le robuste Paul paraissait être, par sa force et ses goûts, celui des deux qu'il lui fallait pour cette position.

—Dieu soit loué, interrompit encore madame Ratelle en faisant un mouvement de tête, mes neveux n'aient pas les mêmes sentiments. Du moins, Armand sait apprécier les avantages de l'éducation.

— Oh ! Armand, répliqua Paul avec ironie, c'est un génie, ou, si vous aimez mieux, un grand lecteur de livres. M'est avis qu'il suffit d'en avoir un de cette espèce dans une famille !

Armand souriait d'un air de bonne humeur, mais la tante Françoise reprit avec sévérité :

—Oui, un de cette espèce, c'est autant que possible une destinée puisse favoriser notre maison, car c'est mon jeune neveu, tu n'as certainement aucune inclination de ce genre.

—Armand, de quel côté penchent tes idées, demanda le père.

—Eh bien, je pense d'abord à ce que l'on appelle un sombre cachot de bureau. Là, j'aurai pourrai épousseter les pupitres et les tabourets en attendant que je devienne juge ou procureur général.

—Tu n'as pas besoin de rire, Armand, en disant cela ! reprit avec gravité madame Ratelle. Quelques-uns des plus grands hommes du Canada ont été des fils de cultivateurs, et je pense que tu as autant de chance qu'un autre. Dieu merci ! le talent naturel et la persévérance rencontrent souvent leur juste récompense, même dans ce monde méchant..... Mais il faut, mes garçons, que je voie à préparer pour votre souper de bons biscuits que vous saurez apprécier, jeune ou cultivateur.

Le même automne, Armand fut installé dans le bureau de Joseph Lahaise, avocat éminent de Montréal, homme affable, doux et honnête. De son côté, Paul, tout joyeux de se trouver enfin délivré de son esclavage de collège, se levait au point du jour et partageait avec son père les travaux de la ferme, y déployait une ardeur et y trouvait une jouissance qui firent beaucoup de plaisir à celui-ci. Le fusil et la ligne ne furent pas non plus négligés, et quelquefois, lorsque Armand le voyait revenir après une demi-journée passée en excursions de chasse ou de pêche, lorsqu'il contemplait sa charpente athlétique, sa robuste santé, montrant tant de capacités pour ces après jouissances de la vie, il ne pouvait empêcher de penser, en soupirant à son autre

filz qui était à sécher sur des livres ennuyés dans un obscur et triste bureau. Alors il se sentait presque à désirer qu'Armand eût fait autre choix.

Voyons maintenant comment ce dernier se commodait de sa nouvelle position.

L'étude du droit, quoique sèche et pleine d'aridité ne lui déplaisait pas trop ; puis son père indulgent, aimant à faire les choses convenablement, lui donnait assez d'argent pour rencontrer amplement ses besoins, lesquels étaient à la vérité, raisonnables et modérés. Il demeurait chez une respectable mais humble famille où il n'y avait pas d'autres pensionnaires ; les repas y étaient excellents et abondants, le lit sans réplique, et madame Martel, l'hôtesse, brillait par sa politesse et par ses manières.

La vie ne pouvait certainement s'ouvrir pour les deux frères d'une manière plus agréable. Se pouvait-il qu'il y eût des écueils sous ces eaux aussi limpides, du moins pour l'un d'eux ?

Madame Martel n'avait ni fille, ni sœur pour épousseter les ornements en faïence qui ornaient sa corniche, ou pour arroser et tailler les géraniums et les rosiers de tous les mois qui fleurissaient avec tant de profusion dans ses fenêtres vitres petites et propres. Cependant, Armand

venant un jour à sa pension, quelques semaines après qu'il s'y fut installé, aperçut, en regardant à sa chambre, dans la salle d'entrée, la jeune fille occupée à coudre près de la fenêtre.

Lorsqu'il entra, elle ne releva seulement pas la tête, et tout ce qu'il vit en jetant un rapide coup d'œil sur elle fut qu'elle était gracieuse de figure et extrêmement bien mise. Cependant, au dîner, madame Martel la lui présenta.

—Ma cousine Délima Laurin, dit-elle, qui vient demeurer ici quelques jours pour m'aider dans ma couture.

Armand la regarda avec assez d'insouciance. Ses traits étaient délicats, elle avait des cheveux noirs comme le jais, des yeux superbes, une figure d'une symétrie parfaite, qu'une élégante toilette faisait ressortir davantage : cette toilette était encore plus surprenante que sa grande beauté, chez une personne de sa condition. Malgré tout cela, cependant, lorsque le repas fut fini, sans s'arrêter un instant et sans montrer la moindre contrariété et le moindre regret, il monta à sa petite chambre où il tint compagnie à son bibliothécaire et autres illustrations du droit.

Quelques semaines après, Délima était encore chez madame Martel, toujours occupée à la cou-

ture, et aussi tranquille et réservée qu'il était possible de l'être. Malgré sa grande beauté, son apparence distinguée et la timide douceur de ses manières, Armand ne lui consacra qu'une bien petite part de ses pensées, probablement parce que, ayant vu Gertrude de Beauvoir la première fois, celle-ci était devenue pour lui, avec sa grâce particulière et ses caprices fascinateurs, le type d'après lequel il jugeait les autres femmes.

Ce fut avec un sentiment mêlé de satisfaction et d'embarras qu'il reçut un jour une invitation à une soirée chez M. de Courval. Il était loin de soupçonner la discussion qui avait eu lieu sur son sujet, entre M. de Courval et madame de Beauvoir, avant l'arrivée de cette invitation. Il se décida à y aller, mais non sans lutter avec sa modestie naturelle ; une fois sa décision prise, il ne perdit point de temps et commanda à un marchand compétent tout ce dont il pouvait avoir besoin dans une circonstance aussi importante.

Enfin cette soirée qu'il désirait et redoutait en même temps arriva, et notre héros, dont le cœur palpitait, entra pour la première fois dans une salle de bal. Tout d'abord les flots de lumière, la musique, les joyeuses figures, les gracieuses toilettes, le tourbillonnement de

ervée qu'il était
ande beauté, son
e douceur de sa
era qu'une bien
ablement par
voir la première
avec sa grâce po
ateurs, le type
es femmes.
lé de satisfaction
r une invitation
al. Il était lo
avait eu lieu
et madame de
e invitation. E
ns lutter avec
a décision prise
ommanda à un
dont il pouvait
ce aussi impor
rait et redouta
e héros, dont
ième fois dans
bord les flots de
ses figures, le
lonnement de
eurs l'éblouirent, mais il se remit bientôt
rassembla son courage pour aller saluer
dame de Beauvoir. Superbe dans sa riche
soûteuse toilette, cette dame était inclinée
une posture gracieuse sur un sofa, souriant
à chacun avec une aimable affabilité, et se don-
nant très peu de trouble à part celui d'amuser
ses invités. Elle reçut le jeune Durand d'une
manière froide mais polie, ce qui était proba-
blement dû à une menace de Gertrude qui, en
durant sa mère déclarer qu'elle recevrait le
jeune campagnard de M. de Courval de telle
manière qu'il n'aurait plus envie d'y revenir,
avait annoncé que pour réparer ces mépris
et ces froideurs envers Durand, elle passerait
cette veillée à FLIRTER avec lui.
Ayant cette menace devant les yeux, et
sachant qu'en cas de provocation elle serait
certainement mise à exécution, madame de
Beauvoir, avons-nous dit, avait reçu assez
calmement son invité ; M. de Courval lui avait
adressé quelques paroles admirables, et Gertrude
était entourée d'un cercle d'admirateurs,
il salua d'une manière souriante et affable.
Il fut avec un sentiment d'excessif soulage-
ment qu'Armand se glissa dans un coin isolé,
derrière d'une porte. En se mettant à son aise dans

cette position, il prit en lui-même la résolution de ne point quitter ce port de salut, excepté pour se sauver s'il était serré de trop près. Il tira à lui une petite table sur laquelle se trouvaient empilés des gravures et des portraits, afin de se donner une contenance dans le cas où surviendrait quelque chose propre à le déconcerter.

—Tiens, Armand ! comment vas-tu, s'écria tout à coup près de lui une voix amie. Tra quel trou t'es-tu donc mis depuis quel temps, que je n'ai pu te trouver ?

—Dans le bureau de M. Lahaise, rue St-Vincent.

—A tout prendre, ce n'est pas une trop mauvaise place ; puisque tu t'es décidé à devenir juge ou homme d'Etat, tu dois, comme de raison, commencer par la première marche qui conduit à ces deux positions. Bien, tu réussiras. Tu as de la tête et de la constance : deux qualités essentielles dans la carrière que tu as embrassée comme dans beaucoup d'autres.

—Et puis, toi, Belfond ?

—Moi ! j'ai parcouru presque toutes les professions. J'ai d'abord essayé le droit : oh ! c'était intolérable ! profession sèche, poussiéreuse et stérile ! Puis j'ai tenté la médecine ; ma

e la résoluti
salut, excep
trop près.
quelle se tro
s portraits, a
ans le cas où
pre à le déco

vas-tu, s'écr
ix amie. Tra
depuis quelq
?
ise, rue St-Vi

s une trop ma
idé à devenir
comme de r
ère marche q
en, tu réussira
ce : deux qual
e que tu as en
'autres.

toutes les pr
e droit : ob
èche, poudren
médecine ; ma

que je puisse soutenir les horreurs des salles
dissection et voler des SUJETS, je ne pouvais
endurer l'odeur des remèdes. Je n'ai pas
accepté la servitude du notariat, parce que j'en
ai assez de la loi sous toutes ses formes, mais
j'ai du temps pour prendre une décision.
En effet, mon vieux garçon d'oncle, qui est
mon parrain, m'ayant dernièrement déclaré
qu'il avait l'intention de me constituer formelle-
ment son héritier, à la condition par moi d'évi-
ter les professions libérales, ce qui, selon lui,
est en quelque sorte dérogoire à la dignité
de gentilhomme, peut-être qu'à la fin je de-
viendrai un rien qui vaille.

Tu seras capable de le devenir, s'il est vrai
que M. Lallemand soit de moitié aussi riche
qu'il le dit.

C'est vrai ! Cependant, j'aimerais à essayer
un peu de temps la carrière d'artiste, du moins la
part qui concerne les voyages ; mais je pense
qu'oncle Toussaint ne voudra pas entendre
parler de cela !... Dis donc, quoique tu n'aies
pas l'intention de rester ici toute la nuit, je
crois que tu n'as pas non plus celle d'en faire
un monopole pour toi ! Un coin charmant où
il y a une brise rafraîchissante !... Aie ! ma-
dame Gertrude regarde dans cette direc-

tion. Je pense qu'elle viendra bientôt vers nous. Comment la trouves-tu ?

—Réellement je la connais bien peu, répondit Armand en quelque sorte décontenancé par cette question à brûle-pourpoint ; mais elle est pleine d'élégance et de fascination.

—Je ne suis pas de ton avis. Elle a de l'esprit et est assez jolie, c'est vrai ; mais elle a aussi une volonté terrible. J'ai cinq sœurs et je ne pense pas que depuis que j'ai l'âge de connaissance elles aient montré à elles ensemble autant de caprices et d'humeur que mademoiselle de Beauvoir en a fait voir dans deux ou trois différentes occasions. Mais peut-être que cela dépend plus de la manière dont son oncle et sa mère l'a élevée que d'elle-même.

Pour rendre justice à la jeune fille qu'il venait de censurer, Belfond aurait dû mentionner que ses sœurs étaient d'un tempérament phlegmatique avec une prédisposition à l'embonpoint et d'une constitution toute différente de celle de l'impétueuse Gertrude, que, de plus, elles n'avaient l'avantage d'être gouvernées par leur mère aussi sage que dévouée.

Mademoiselle de Beauvoir s'avança gracieusement vers les deux jeunes gens, et après avoir été salué par quelques paroles aimables Armand

elle parlait pour la première fois de la veille elle leur reprocha en plaisantant de perdre de paroles et de temps entre eux, tandis qu'il y avait là des jeunes demoiselles à qui ils auraient bien les consacrer.

— Est-ce que vous dansez, M. Durand ? demanda-t-elle ensuite à notre héroïne.

Armand répliqua qu'il ne dansait pas, et Belinda s'esquiva en disant que comme lui dansait de la même manière, il allait se choisir une partenaire. La demoiselle de Beauvoir resta un peu plus de temps à causer avec Armand. Les premiers moments de gêne et d'embarras disparus, il se sentait plus à son aise qu'il l'aurait cru quelques minutes auparavant. Le fait est que si la fille pouvait être sarcastique et arrogante au plus haut degré lorsqu'on la provoquait, il y avait aussi chez elle une franchise et une simplicité naturelles qui inspiraient la confiance au lieu de l'éloignement.

Madame de Beauvoir qui trouvait probablement que l'entrevue entre Armand et sa fille était trop prolongée s'avança au bout de quelque temps, et demanda poliment :

— Pourquoi M. Durand ne rejoint-il pas les autres ?

— Je ne sais pas danser, madame, répondit

Armand qui retomba aussitôt dans le même état de gêne et de confusion d'où il venait justement de sortir.

—Peut-être que dans ce cas vous nous favoriserez d'une chanson ?

Notre héros protesta encore de son ignorance, remerciant intérieurement le ciel d'être capable avec une conscience nette, d'en agir ainsi.

—Dans ce cas, il faut que vous fassiez une partie de cartes : on demande justement un bon joueur dans la chambre voisine.

Et elle l'entraîna malgré lui, en se félicitant de les avoir si diplomatiquement séparés.

Armand se trouva bientôt assis à une table de whist, ayant la sœur aînée de Belfond pour partenaire. Celle-ci passa bien volontiers par-dessus ses nombreuses bévues ; elle ne lui reprocha pas une seule fois de ce qu'il COUPAIT ses levés et de ce qu'il ignorait ses demandes. Il lui était d'autant plus reconnaissant, que la dame aux yeux vifs qui était à sa droite piquait inévitablement son pauvre partenaire, — honnêtement tranquille, entre les deux âges, — chaque fois qu'il enfreignait le moindre des plus précieuses règles du jeu.

On fit de la musique et l'on chanta beaucoup. Gertrude et de Monteuay chantèrent splendide-

ans le même
venait justem
ous nous favo
e son ignoran
el d'être capab
agir ainsi.
vous fassiez
de justement
i, en se félic
nt séparés.
sis à une table
Belfond pour
volontiers par
le ne lui repro
COUPAIT ses le
andes. Il lui
ant, que la da
oite piquait in
tenaire, — hom
ges, — chaque
ent les plus pe
chanta beauco
tèrent splendi

nt ensemble une couple de duos, et ils res-
ent indifférents aux applaudissements ; puis
gâta misérablement une couple de morceaux
sis d'opéra ; on eut une bonne chanson de
fond qui, lorsqu'on l'invita à chanter, grom-
a, *SOTTO VOCE* : que c'est donc ennuyeux ! puis
servit un superbe réveillon. On ne fit pas
eux, par conséquent on ne tira pas de gages,
dame de Beauvoir se trouvant trop à la mode
r tolérer quelque chose de ce genre-là. Bref,
oirée fut assez agréable pour chacun : et Ar-
d put avoir une autre entrevue longue et dé-
euse avec mademoiselle de Beauvoir, en sorte
l revint de chez M. de Courval enchanté de
début dans la vie du grand monde. Les ti-
es avances qu'il fut forcé de faire à quelques-
des dames présentes avaient été reçues
gracieusement car quoiqu'il n'eût point
té, ni dansé, ni *FLIRTÉ*, il s'était attiré de tous
s, par son apparence et ses manières recher-
s, des sourires et des regard tout à fait fa-
bles.

IX

Le lendemain de cette soirée, Belfond le voit, et ils eurent ensemble une heure bonne causerie dans sa petite chambre meublée simplement et qui, malgré son tapis de catalogue, ses murs blanchis et ses chaises empaillées, est très confortable. Il y avait sur sa petite table une couple de nattes aux couleurs brillantes et un joli essuie-plumes, évidemment l'ouvrage de ses doigts féminins. Le visiteur les prit dans ses mains.

—Ma sœur Elise, dit-il, m'a aussi donné ces bagatelles-là. Comment se fait-il que tu aies de ces choses ? tu n'as pas de sœur, de cousine ?

—Aucune. A présent que j'y pense, c'est la première fois que je remarque ces colifichets.

—Assurément, ta grosse et grasse maîtresse de pension doit avoir d'autre chose à faire que de passer son temps à te préparer des surprises. Les manesques sous la forme d'ornements d'appoint ont fait Belfond amusé de la surprise de son ami.

— Ce n'est certainement pas elle. Ce doit être toutôt mademoiselle Délima Laurin, une de ses cousines qui demeure actuellement ici pour aider à faire la couture de la maison.

— Oh ! enfin nous y arrivons par un détour ! dit Belfond en riant. A présent, je vais parier que tu voudras que celle qui a fait ces nattes est jeune et jolie.

— Je crois qu'elle l'est, bien que je ne l'aie pas envisagée et que je ne lui aie pas parlé dix fois depuis qu'elle est dans la maison, reprit Armand d'un air qui faisait voir qu'il était ennuyé d'un objet qui, selon lui, était assez peu intéressant pour mériter même qu'on en plaisantât.

Belfond, qui avait du savoir-vivre, s'apercevant de la chose, changea de conversation et parla de leur ancienne vie de collègue, de politique et de tout ce qui s'offrit à son esprit. Au bout de quelque temps, il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le jardin, lequel paraissait assez triste malgré le feuillage aux brillantes couleurs du mois d'octobre. Tout à coup il s'écria d'un air étonné :

— Dis moi, Armand, quelle est cette belle princesse, cet ange qui est là dans l'allée ? Je n'ai jamais vu une figure aussi belle !

— C'est mademoiselle Délima, la cousine en question.

—Eh bien, il faut que tu aies l'esprit obéissant ou que tu sois un fin matois ! reprit Belfond jetant sur son ami un regard pénétrant. Que cette jeune fille est une beauté, et sa mine et sa toilette sont aussi gracieuses que celles d'autres des dames qui se trouvaient hier soir chez M. Courval, sans même en excepter Gertrude la pareille.

—Pouah ! dit Armand en éclatant de rire. Je suis enclin aujourd'hui à faire des découvertes sur le mérite desquelles cependant il doit être permis de différer.

Belfond le regarda encore de plus près, et il dit :

—Si c'était avec de Montenay que je parlais ou avec d'autres que je connais, je soupçonnerais sans hésiter que ton indifférence n'est qu'une feinte ; mais je t'ai toujours connu de franchise, que je te crois véritablement aveugle... Mais elle s'approche. Ciel ! quelle beauté ! Comment cela se fait-il, Armand, que tu n'en sois pas devenu amoureux ? Pour moi, je le suis déjà aux trois quarts !

—Alors, tu ne dois pas avoir peur que je sois ton rival, répliqua-t-il gaiement. Je n'ai pas l'intention de sacrifier pour tous les charmes mademoiselle Délima une seule minute du temps que tu vas

ies l'esprit de
reprit Belfond
énérrant. Qu
, et sa mine et
ue celles d'au
ier soir chez M.
er Gertrude la

clatant de rire.
des découvertes
endant il doit

de plus près,

ay que je parle
onnais, je sou
indifférence
oujours connu
rois véritable
che. Ciel ! qu
it-il, Armand,
reux ? Pour
s !

ir peur que je
ment. Je n'ai
ous les charmes
le minute du te

appartient à ces tablettes, ajouta-t-il en mon-
ant une petite bibliothèque remplie principale-
ment de livres de droit... Mais est-ce que tu pars ?

— Oui, il y a plus d'une heure que je suis ici.
Je viens faire un tour en ville avec moi. Nous ar-
rivers assez tôt pour rejoindre la foule des
lecteurs.

Armand fut bientôt prêt.

Comme nos deux jeunes gens en s'en allant
passaient dans le petit corridor, ils y rencon-
trèrent la jolie Délima qui revenait du jardin.
Armand la salua comme de coutume très poli-
ment, et il allait sortir lorsqu'elle l'arrêta timide-
ment pour lui dire qu'il venait d'arriver de la
campagne un paquet et une lettre pour lui, et
qu'en cas'il le désirait, elle les lui remettrait de

Oui, oui, Armand. Il n'y a pas de presse
pour notre promenade. Examine le paquet et
la lettre : tu dois avoir hâte de savoir comment
va tout chez toi.

— Peut-être que monsieur ferait mieux d'en-
fermer ceci et de s'asseoir un moment, reprit la jeune

— En parlant ainsi, elle le conduisit dans le
salon. Sur une table, à côté des géraniums,
se trouvait une pile d'indienne et de coton, avec

une petite natte inachevée, comme celles qui couvraient la chambre d'Armand, circonstance qui ne laissait plus aucun doute quant à l'origine de ces dernières. Sous prétexte d'examiner et de sentir les plantes de la fenêtre, Belfond se pencha sur le paquet, mais en réalité ce n'était que pour mieux voir Délima pendant qu'elle remettait à son paquet en question et qu'elle lui prêtait une main de ciseaux pour couper la ficelle qui l'attachait. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le contenu des hardes qu'il contenait, Armand rompit les liens de la lettre et la parcourut.

— Bonnes nouvelles, ils sont tous bien, dit-il.

— Comment est Paul ? demanda Belfond.

— Il ne peut être mieux. Il dit qu'il ne prend pas profondément en pitié, et que s'il était à ma place il déserterait bien vite... Mais j'ai maintenant l'esprit prêt à sortir.

Délima lui offrit de porter ses effets dans sa chambre.

— Je vous remercie ! répondit-il d'une manière polie mais indifférente : je verrai à l'avenir pour moi-même, lorsque je serai de retour.

Puis Belfond et lui sortirent.

— Je viens de faire une nouvelle découverte, remarqua Belfond sur un ton plus grave que ceux dont il s'était servi jusque-là.

comme celles que
1, circonstance
quant à l'origi
te d'examiner
re, Belfond se
e pour mieux
mettait à son
lui prêtait une
celle qui l'atta
coup d'œil sur
and rompit les

ont tous bien,
emanda Belfond
x. Il dit qu'
ié, et que s'il é
vite... Mais j

er ses effets de
pondit-il d'une
e : je verrai à
de retour.
ent.

ouvelle décou
ton plus gran
que-là.

—Vrai ? Eh bien, ami Rodolphe, tu es en
ne ce matin. Aie donc la bonté de me la
re connaître cette découverte.

—La voici : quoique tu n'aies pas l'air de
ccuper de cette belle petite fille, elle s'occupe
aucoup de toi, elle.

Armand fut surpris et en même temps quel-
e peu déconcerté ; il ne put s'empêcher de
agir.

—Il n'y a rien de cela entre nous ! répliqua-
précipitamment. Comme je te l'ai déjà dit,
us avons à peine échangé ensemble une dou-
ne de paroles.

—C'est fort possible, mais je n'en crois pas
ins mon opinion exacte. Au lieu deregar-
les géraniums, je l'examinais tout le temps,
e mets ma main au feu qu'elle n'a pas comme
le cœur de granit... Mais je m'aperçois que
aimerais autant changer de sujet... Mainte-
at, allons sur la rue Notre-Dame.

Le même soir, comme Armand était à souper,
ur la première fois il regarda Délima avec in-
et : c'était la conséquence naturelle des
anges excessives que son ami avait chantées
elle, ainsi que des allusions qu'il avait faites
a prétendue préférence qu'elle lui montrait.
e était à sa place ordinaire, servant un plat

tout chaud de succulent ragoût, car les Ma de même que beaucoup de familles canadiennes faisaient usage de viande trois fois par jour. Elle ne leva pas les yeux sur lui ; madame tel était occupée de son côté, et son mari était à tailler du pain : Armand, qui ne se trouvait pas observé, eut donc une occasion favorable pour adoucir son visage.

Était-elle réellement aussi belle que Belle l'avait dit ? Il regarda minutieusement ses traits réguliers, fins et mignons, ses longs cils sous sa figure ovale et délicate, et il reconnut en même temps avec surprise qu'il avait été aveugle. Réellement elle était aussi belle.

Tout à coup elle leva les yeux sur lui et lui offrit du contenu du plat qu'elle servait ; voyant ses regards fixés sur elle, elle baissa les yeux, et une légère rougeur se répandit sur ses joues. Le souvenir de la seconde découverte de Belfond, que cet embarras servait en quelque sorte à corroborer, lui communiqua un moment de vanité naturelle mêlé à l'intérêt que sa beauté faisait naître en lui. Mais lorsque madame Martel lui demanda si les nouvelles qu'il lui avait reçues de chez lui étaient bonnes, ses pensées se tournèrent vers le cercle de sa famille et il se fit pendant un instant oublier Délima.

t, car les Mar
nilles canadien
ois fois par
ui ; madame
et son mari é
i ne se trouvait
on favorable d

i belle que Be
tieusement ses
es longs cils sou
t il reconnut en
vait été aveugle
elle.

yeux sur lui
u'elle servait ;
elle, elle bai
r se répandit
conde découve
servait en qu
mmuniqua un
élé à l'intérêt
Mais lorsque m
nouvelles qu'il
onnes, ses pen
de sa famille
ablier Délima.

en d'extraordinaire ne survint à notre
es durant quelques semaines. Il poursuivit
études légales avec le même succès que ses
es classiques, se gagnant les bonnes opi-
de M. Lahaise aussi facilement qu'il avait
é celles de ses professeurs au collège.
qu'il menât une vie tranquille et régulière,
ndant elle n'était pas solitaire et ennuyeuse.
ent il recevait des invitations de familles
opant un rang distingué dans la société, et
ré sa timidité, la présence de femmes élégan-
accomplies était pour lui pleine d'attraits.
rement il allait chez M. de Courval, malgré
ressantes invitations de celui-ci. Gertrude
toujours douce et polie pour lui ; mais
ré son inexpérience dans les manières des
es, il ne pouvait se tromper sur les senti-
hostiles de madame de Beauvoir à son
s, par la froide réception qu'elle lui faisait.
quelques fois qu'il rencontra de Montenay,
ci ne lui fit pas d'avances, et Armand le
fidèlement, car un petit salut froid était
e qui restait de la chaude amitié qui avait
entre eux.
nt à Belfond, il venait souvent le voir, et
defois il se faisait accompagner par un
aussi gai que lui. Armand ne leur offrait

jamais d'autres rafraîchissements que du canadien, — car il faut avouer que tous ces gens fumaient, — et un verre de cidre ou de bière, et quelquefois une assiettée de pommes fameuses ou de beignes, friandises que sa tante Ratelle lui envoyait régulièrement. Belfond, était accoutumé à des tables servies avec le même luxe, et il trouvait dans ces fêtes improvisées autant de jouissance qu'il en montrait dans ses jours ordinaires de collègue.

Un soir qu'il avait emmené avec lui un jeune homme de ses amis, un étudiant en droit, qu'ils étaient tous trois à discuter, au milieu de bouffées narcotiques, sur la politique du jour, condamnant la tyrannie du gouvernement impérial et l'aveuglement de leurs propres chefs, qu'ils maniaient les affaires d'Europe avec une étonnante célérité, sinon avec sagesse, on vint annoncer un visiteur pour M. Durand.

Paul entra dans la petite chambre.

Comme de raison, il y eut un échange de sympathie, un feu roulant de questions et de réponses sur la maison paternelle, la campagne, les chemins; puis on procura une pipe au jeune homme venu, et on recommença avec vigueur à fumer. Mais la conversation fut plus languissante qu'avant. Paul était d'une trempe

ents que du
r que tous ces
erre de cidre
siettée de pom
ndises que sa
ement. Belfond
s servies avec
provisées autan
dans ses jours

é avec lui un je
tudiant en droi
cutter, au milie
a politique du j
gouvernement in
urs propres ches
s d'Europe avec
vec sagesse, on
urand.
chambre.

un échange co
nt de questions
nelle, la camp
ra une pipe au
nça avec vige
n fut plus lan
d'une trempe

leure à celle de ses compagnons, et cette
ence était plus sensible, parce qu'il s'était
beaucoup de peine,— à sa sortie du collè-
en s'établissant à Alonville— pour acqué-
manière et le langage d'un campagnard.
mesure qu'il s'aperçut de cette différence,
int moine et taciturne; il écoutait avec
espèce de préoccupation leurs saillies
ntes, les réponses spirituelles de ses cama-
mais en même temps il regardait le con-
qu'il y avait entre leurs longues mains
es et les siennes brûlées par le soleil,
leurs mouvements gracieux et aisés, et les
qui étaient raides et guindés.

En les visiteurs partirent et les deux frères
vivèrent seuls.

Oh bien dit Paul, tu n'es pas si à plain-
que je le pensais dans les commencements.
re ! tu es ici on ne peut mieux, et tout à
grand seigneur !

Armand, sans remarquer le rire moqueur
lequel ces dernières paroles furent pronon-
répondit :

Tu oublies que je suis renfermé la plus
partie de la journée dans ce que tu ap-
pelles un sombre cachot.

Peut-être que tu ne t'aperçois guere que ce

soit un cachot ! répliqua Paul. Quand on a une place, il est facile de s'en tenir éloigné.

— Mais, Paul, c'est une chose que je ne fais pas ! répondit l'autre avec ardeur. Je ne néglige pas plus mes études légales que je n'ai négligé celles du collègue.

— Oh ! tu n'as pas besoin de commencer présent, à les vanter ! Je suis certain qu'ouïe a tous assez entendu parler : papa et la tante Françoise m'en ont rendu malade. Au lieu de ce changement de propos, voici une lettre de mon père.

En l'ouvrant, Armand y trouva une couplet de billets de banque.

— Je soupçonne, dit-il, qu'elle contient quelque chose de mieux que de simples conseils.

Pendant qu'il lisait la lettre, en appuyant tout sur les paroles d'affection qu'elle contenait, Paul était étendu sur sa chaise, dans un accès de mauvaise humeur, les sourcils froncés, et le visage de son frère. Il compara, en silence, la robe de chambre grossière et hors de mode de son habituel d'étoffe du pays fabriquée à la maison, et qui avait fait confectionner avec tant d'orgueil par le tailleur du village, avec les hardes unies et bien faites qu'Armand portait ; il compara sa chevelure luisante, bien peignée, bien

Quand on
venir éloigné.
se que je ne
leur. Je ne
les que je n'ai
de commença
s certain qu'on
papa et la
malade. M
une lettre de
ouva r. de coup
elle contient
simples conseil
e, en appuyant
n qu'elle cont
se, dans un acc
ils francés, et
a silence, la
e son habille
la maison, et
tant d'orgueil
hardes unies
; il compara
eignée, bien

avec la sienne propre qui était rude et
durifiée ; il examina les petits objets de bon
re qui se trouvaient sur la petite table et qui,
en provoquant ses moqueries, excitaient son
laisir. Il est pénible de le dire, mais l'esprit
digne jalousie qui s'était depuis bien des an
concentré dans la poitrine de Paul contre
frère aîné commençait à se mieux accentuer
se développer sous le nouveau flot de réflex
et de pensées qui le gagnait avec une éton
e rapidité. Ce sentiment de sombre envie
été activé par la continuelle mention flat
qu'un père et une tante extrêmement or
doux de ses talents faisaient de lui, par les
entes remises d'argent qui lui étaient en
es quoique sous ce rapport Paul n'avait au
raison d'être jaloux, car Durand était stric
t impartial dans toutes les affaires d'argent ;
nt cette envie fut excitée par la grande diffé
qu'il voyait pour la première fois, qui
it non seulement entre lui et son monsieur
re, mais aussi les amis de ce frère.
dant qu'il repliait sa lettre et qu'il la met
ans son portefeuille de poche, Armand lui
ada :
Paul, à quoi penses-tu ?
e pense à l'ais : avec lequel tu gagnes 'on
quotidien.

—Tu sais que toutes choses ont un commencement. Comme de raison, je ne puis rien faire à présent ; mais lorsque j'aurai subi mon examen et que je serai pour de bon entré en lice, les affaires changeront d'une manière étonnante.

—Les paroles ne coûtent pas cher ! dit Paul d'une manière refrognée.

—Les moqueries non plus, quoiqu'elles ne soient pas plus agréables pour cela ! répliqua l'autre qui commençait à se sentir aigri par la persistante mauvaise humeur de son frère.

—Oh ! tu dois passer par-dessus le franc parler, ou la rusticité, comme je pense que tu appeller cela, d'un grossier cultivateur comme moi, reprit ironiquement Paul. Je n'ai pas les avantages du vernis de la ville.

—Que veux-tu dire, Paul ? Fais connaître toute ta pensée comme un homme ; le peux-tu ?

—Eh ! bien, voici : ici tu es habillé et traité comme un grand seigneur, régaland l'aristocratie, recevant de l'argent je suppose quand on te plaît d'en demander, et qu'est-ce que tu fais pour tout cela ? D'un autre côté, moi, sans prétentions et ces dépenses, je me lève tous les matins avant cinq heures ; je marche toute la journée sur la ferme par tous les temps et par tous les chemins, toujours travaillant comme un

ve sous les brûlants rayons du soleil ou à la vie glacée.

—C'est toi qui l'as voulu ; ainsi tu n'as pas besoin de chicaner personne pour cela. Comment haut as-tu proclamé, à ta sortie du collège, que tu ne serais pas un rongeur de livres, ni un écrien enchaîné à un pupitre moisi, mais que tu choisirais la vie libre et indépendante du cultivateur ? Notre père t'aurait volontiers donné une profession, si tu lui avais demandé.

—Non, un de cette vocation dans une famille, ça ne se fait pas assez. Il faut qu'il y en ait un qui cherche à gagner son pain et le beurre des autres, ou il pourrait arriver un jour qu'ils connaîtraient la faim.

Ah ! ça, mon frère Paul, répondit Armand avec un rire de bonne humeur à travers lequel cependant perçait une ombre d'impatience, notre père peut encore faire tout cela pendant bien des années comme il l'a fait jusqu'ici. Sois donc tranquille, n'ête pas inquiet comme tu l'étais du temps que nous étions au collège, lorsque tu nous disais que tu préférerais être cultivateur et marcher en bottes à travers les champs et les fossés remplis de boue, que d'être un gouverneur dans un château d'Etat.

—Ti ! se contenta d'observer Paul en changeant de question ; il n'est pas juste de jeter à

la face des gens, des choses qu'ils pourraient avoir dites, il y a bien des années.

—Mais, Paul, il n'est pas encore trop tard pour revenir de ton premier choix. Lorsque tu seras de retour à la maison, parle à papa. Je sais que tu ne mettras pas de temps à l'emporter à tes désirs, et avant deux mois tu pourras être établi étudiant en droit ou en médecine, ce que tu préféreras le mieux, et tu partageras ici avec moi cette chambre qui paraît avoir excité à un si haut degré ton admiration grognonne.

—Je ne vois pas qu'il y ait tant de presse sur cette affaire ! répondit sèchement Paul. D'ailleurs, le fait d'envoyer tous les mois deux mille francs de mises d'argent au lieu d'une, obligerait peut-être papa à faire une petite étude de voies et moyens sur son numéro un.

—Tiens, laissons ce sujet avant qu'il nous soit fait quereller. Je vais aller demander à madame Martel si elle peut me procurer un oreiller et une couverture pour cette nuit, et toi tu pourras venir coucher dans mon lit.

—Non, il faut que je retourne aux trois-vingts où j'ai laissé mon cheval. Par exemple, si tu m'offres à souper, je ne le refuserai pas.

—Très volontiers, car c'était compris dans l'offre du lit.

Armand alla avertir l'hôtesse que son frère prendrait place à table pour le souper, et sur l'assurance qu'elle en était contente, il revint à Paul qui, commençant à se sentir honteux de sa triste mauvaise humeur, fit des efforts pour montrer plus aimable.

Délina Laurin se trouvait au souper, et Paul fut aussi frappé de sa beauté que Belfond l'avait

Il fut très poli, à sa façon : il offrit de servir de cela, et après que les deux frères furent revenus dans la chambre à coucher, il demanda à Armand de questions pour savoir qui elle était, d'où elle venait, si elle resterait longtemps ? Il fit des allusions et des plaisanteries sur ce que de tels attraits pouvaient réconcilier un homme avec des cachots encore plus sombres que les bureaux d'avocats, et reprocha à Armand le silence complet qu'il avait gardé sur l'absence d'une personne qui devait sans doute occuper ses pensées. Armand, qui ne goûtait pas ces quineries, finit par lui dire :

Pour l'amour du ciel, Paul, choisis un sujet amusant et qui m'ennuie moins. Je sais bien que la petite Délina fût retournée à Laurent, car elle m'attire de toute part par ses rapportables plaisanteries et d'ennuyeuses sottises !

Paul, persuadé que cette défense voulait justement le contraire de ce qu'Armand éprouvait, — vu surtout que celui-ci, dans le cours de la conversation, avait laissé échapper deux ou trois fois quelques paroles de souvenir de la trude de Beauvoir, — changea de conversation et trouva un sujet plus du goût de son compagnon en racontant les changements qui s'étaient récemment opérés à Alonville ; en lui nommant ceux qui composaient le chœur du village, ceux qui avaient été nommés marguilliers, instituteurs de chemins et autres emplois.

Il était très tard, le soir, lorsque les deux frères se séparèrent pour la nuit. Paul, d'ordinaire dormait d'un sommeil profond et put ce soir-là fermer les paupières que lorsque la nuit fut très avancée. Il s'agitait et se levait sur son lit, se laissant aller tantôt à des transports de jalousie contre son frère, tantôt à des demi-regrets de ce que son tempérament et ses goûts particuliers ne lui eussent pas permis de suivre la profession d'un monsieur.

— Bah ! se dit-il en plongeant avec impatience sa tête sur l'oreiller, la Providence n'a pas voulu faire de moi un petit-maître. Eh bien, je m'en tirai au point du jour. Je déteste cette vilaine

X

Le lendemain matin, Paul Durand se mit en route pour la maison paternelle, mais il s'arrêta passant à la porte de madame Martel pour dire adieu à son frère. Le long du chemin il passait dans son esprit les réflexions inspirées par tout ce qui avait eu lieu la veille.

Lorsqu'il fut arrivé à la maison, on l'assiégea de questions pour savoir comment il avait trouvé son grand-père, ce que celui-ci avait l'air et ce qu'il faisait. Hélas ! perversité de la nature humaine ! elle donna beaucoup de peine, quoique sans lui faire s'éloigner des limites de la vérité, pour retenir son frère et ce qui le concernait sous le plus défavorable.

Je l'ai trouvé à fumer et à jaser avec une foule de beaux messieurs ses amis, lesquels, après leur conversation, m'ont paru le visiter avec intérêt. Il était habillé à la dernière mode, et paraissait extrêmement gai, et pas du tout comme un homme qui a beaucoup étudié ou qui s'est fait un esprit à déchiffrer des problèmes professionnels.

La pensée que de mauvais compagnons pourraient entraîner son fils inexpérimenté dans les tentations et les dangers de la vie, rendit le père sérieux ; mais madame Ratelle était très satisfaite qu'il prît rang parmi les gentilshommes qu'il s'habillât et parût en conséquence, et après tout il en deviendrait un. On ne pouvait prévoir quelle haute position sociale il devait occuper un jour. Ainsi parlait-elle.

— Bah ! dit Paul en ricanant, peut-être pour passer sa vie à fréquenter le palais de justice se reposant sur papa pour payer les gants de laque qui couvrent ses belles mains blanches.

— Paul, mon fils, ne sois pas trop pressé de trouver à redire sur ton frère aîné, dit Durand, il ne m'a encore donné aucune cause de défiance et d'inquiétude.

— Non, au contraire, interrompit madame Ratelle en regardant son neveu avec indignation, il a remporté au collège les plus grands succès ; il a été publiquement louangé par les professeurs pour son application, ses succès et sa bonne conduite. Se pourrait-il, Paul Durand, que tu serais jaloux de ton frère aîné ?

— O miséricorde ! s'écria Paul, je me rétracte, je me rétracte, je demande excuse, je veux dire ce que vous voudrez, tante Françoise, mais de

— nous la paix. Je vous en prie, mon père, rendez-moi une pipe et du tabac !

Madame Patehe ne répliqua pas à cette sara-de : mais il était aisé de s'apercevoir, par la manière brusque et nerveuse dont ses broches à coudre se frappaient les unes contre les autres, que ses esprits n'étaient pas encore calmés.

Pendant que ceci avait lieu à Alonville, Dé-Laurin passait tranquillement son temps à son possible pour plaire à notre héros. Ici commençait enfin à découvrir et à apercevoir un peu sa beauté et ses grâces, après que l'attention y eut été attirée par les louanges

et le tonnement de tous ses amis qui l'avaient

Elle était envers ces derniers toujours réservée, même froide, et à ceux de ses admirateurs qui lui adressaient des propos flatteurs ou de vains compliments, elle ne répondait jamais par un sourire ou un mot d'encouragement ; mais il y avait toujours pour Armand un regard timide ou une douce inflexion de voix qui trahissaient en elle tout l'intérêt qu'elle lui portait. Petit à petit, il s'établit entre eux une douce amitié, résultat de leur résidence sous le même toit.

Armand, qui avec ses longues veillées était arrivé, quelquefois Armand les passait dans le pe-

tit salon de famille, soit à lire à haute voix, à jouer une partie de dames avec Délima était très forte à ce jeu. S'il avait eu un plus d'expérience de la vie ou s'il avait été caractère soupçonneux, il n'aurait pu autrement que de s'apercevoir de la remarquable adresse que madame Martel mettait en contribution pour faire progresser l'amitié paraissait s'établir entre lui et sa jeune et cousine. Les soirs où les tempêtes de neige vassaient au dehors et qu'elle ne craignait d'être dérangée par les visites, elle priait instamment M. Armand d'abandonner un moment sa chambre solitaire pour venir rejoindre le cercle dont Délima, occupée de sa couture, avait toujours partie ; puis, d'un air de complaisance, elle priait celle-ci de mettre de côté son éternel ouvrage, et que peut-être M. Armand serait assez bon pour jouer une partie de dames avec elle. Très fréquemment aussi madame Martel, sous prétexte qu'elle avait à voir aux affaires de la maison, s'absentait pendant les heures libres ; mais si cette femme intrigante les soupçonnait de quelque cachette, elle aurait grandement édifiée de voir la tenue irrégulière et chahutée des jeunes gens pendant ses fréquentes absences.

re à haute voix,
es avec Délima
s'il avait eu un
ou s'il avait été
n'aurait pu
voir de la re
ne Martel mett
gresser l'amitié
et sa jeune et
tempêtes de neig
lie ne craignait
es, elle priait inst
onner un momen
venir rejoindre
e de sa couture,
d'un air de com
mettre de côté
eut-être M. Arm
une partie de da
ment aussi mad
e avait à voir au
tait pendant les
intrigante les
ette, elle aurait
ir la tenue irr
dant ses fréque

urand étudia avec assez d'ardeur pendant
ver ; cependant il allait quelquefois en soi-
et ne se permettait pas d'autres dépenses
de temps en temps celle d'une soupe aux
tres partagée avec quelques-uns de ses amis,
diants comme lui. Il serait fort difficile de
le nombre de caraquettes qui disparaissaient
dant ces innocentes bombances, et ce serait
tâche ardue que d'en marquer le chiffre sur
papier, car le grand total de l'addition paraî-
t exagéré.

ar une après-dîner d'un froid vif, comme
mand, qui venait d'arriver du bureau, était à
débarrasser de son paletot, il reçut la visite
n ancien camarade de collègue, pour lequel il
avait jamais eu une grande amitié, mais qui
sistait, malgré cela, à le rechercher et à le
quenter. Il venait l'inviter à un souper
uitres.

Mon adresse, ajouta-t-il en plaisantant,
dans une petite maison de la rue Ste-
rie, en haut d'un escalier à trois rampes, la
mière porte qui s'ouvre sur le grenier.

Armand attendait justement son frère ce soir-
car Paul lui avait annoncé sa venue par une
re reçue la veille. Mais comme il avait beau-
p neigé depuis quelque temps, il commençait

à croire que la crainte des mauvais chemins ferait retarder son voyage. Du moins, c'était ce que pensait Robert Lespérance, lorsque Armand lui avait dit qu'il attendait la visite de son frère. Il avait donné cette excuse pour refuser l'invitation, parce qu'il ne se souciait pas fort de rencontrer avec ceux qui se trouveraient là, probablement des gens un peu trop légers qui lui convenaient pas. Mais Lespérance le pria le sollicita avec tant d'instance, en insinuant adroitement que c'était parce que Durand était accoutumé à fréquenter des riches et des aristocrates, qu'enfin, poussé à bout, et avec résignation, il finit par consentir.

Il était très tard lorsque notre héros laissa sa maison, car il avait voulu attendre son frère pour lui donner toutes les chances possibles. En attendant il laissa des instructions précises sur la maison où on le trouverait si Paul arrivait.

La railleuse description que Lespérance avait faite de son logis approchait beaucoup de la réalité, et en entrant Armand se heurta presque la tête sur le haut de la porte. Le bruit qui frappa ses oreilles était assourdissant. Quoiqu'on ne fût encore qu'au début de la fête, la réjouissance était déjà grande parmi les convives, à en juger par leurs longs éclats de rire, leurs couplets

AND.

mauvais chemin
Du moins, c'était
e, lorsque Armand
visite de son frère
pour refuser l'invit
ciait pas fort de
trouveraient là, p
rop légers qui
Lespérance le pria
nce, en insinuan
e que Durand étai
riches et des am
out, et avec ré
notre héros laissa
attendre son frère
possibles. En
précises sur la m
il arrivait.
ne Lespérance ar
beaucoup de la
heurta presque
le bruit qui fra
at. Quoiqu'on
fête, la réjouissan
vivives, à en ju
leurs couplets

sons, leurs acclamations, et de temps en temps par le bruit de grosses bottes qui exécutaient sur le plancher un pas de danse.

Lorsque Armand entra, il y eut une suspension momentanée à ce brouhaha, et il en profita pour s'excuser de son retard. L'hôte lui expliqua que pour empêcher ses invités de dévorer d'autres avant l'arrivée de M. Durand, il les avait mis au défi de prendre du plaisir sans le secours de rafraîchissements, solides ou liquides. Après le résultat qu'il en avait obtenu, le lecteur peut concevoir quel degré aurait atteint la curiosité si elle eût été stimulée par le souper que M. Durand, avec l'aide d'un de ses amis, était parvenu à leur préparer.

Le salon, appartement dans lequel Armand se trouvait, différait beaucoup du sien si propre et si bien tenu : il était petit et bas, le plafond et les murs ternis par le temps et la fumée. Il ne contenait aucune trace d'ornements ; seulement on apercevait quelques images aux peintures grossières de danseuses aux joues rouges, aux jupes amples et à côté du portrait d'un boxeur renommé et de celui d'un fameux bouffon français. Dans un coin il y avait un grand coffre en fer, contenant la garde-robe du maître de maison et servant en même temps de bibliothèque,

car on y voyait une pile de livres tout poudreux et à l'air vénérable ; dans un autre coin apercevait un manche de ligne et une paire de fleurets rouillés, un miroir brisé pendu à la cloison et si petit que Lespérance disait souvent qu'il ne pouvait y voir ses traits qu'en détail, c'est-à-dire les uns après les autres. Une paire de raquettes placées en angle droit servait de persiennes à une fenêtre, tandis qu'une trappe sauvage bouchait en partie l'autre. La chambre était presque entièrement occupée par une table grossière mais nette, probablement empruntée pour la circonstance aux gens de l'étage inférieur. Des bouteilles remplies avec quelque chose de plus fort que la bière de Montréal, flanquaient chaque bout de la table ; quelques essuie-mains de grosse toile, un huilier boiteux et deux seaux vides sur le plancher pour recevoir les écailles d'huîtres, complétaient l'ameublement. Il ne faut pas oublier de mentionner la grande bizarrerie déployée dans les vases pour boire : quelques verres communs, deux pots de faïence blancs et trois tasses à thé, offraient, sinon l'élégance, du moins de la variété.

Tout à coup l'amphytrion, prenant une tenue grave :

—A présent, messieurs, dit-il, une question importante : lavées ou non lavées ?

vres tout poudr
 un autre coin
 ne et une paire
 brisé pendu à
 rance disait sou
 traits qu'en déb
 autres. Une p
 gle droit servait
 andis qu'une tra
 'autre. La cham
 occupée par une
 blement emprun
 gens de l'étage
 s avec quelque ch
 Montréal, flanqu
 quelques essuie-m
 r boiteux et d
 pour recevoir
 ent l'ameublem
 entionner la gra
 s vases pour bo
 deux pots de fai
 offraient, sinon
 ariété.
 a, prenant une
 dit-il, une que
 lavées ?

— Comme de raison, non lavées ! s'écrièrent-ils de plusieurs voix. Laissez-les venir sur la table avec leur limon naturel.

— Tant mieux, car mon aimable hôtesse, au lieu de qui Gorgon et Méduse auraient été agréables et charmants, m'a informé tout à l'heure qu'elle j'aurais à les laver moi-même. Hé ! l'ami Durand, toi qui as toujours la bouche ouverte pour chanter ou pour crier, et qui vas probablement en avaler le plus grand nombre, viens donc m'aider à les apporter ?

Qui fut dit fut fait. Nos deux jeunes gens partirent bientôt, venant de quelque coin caché du dehors, probablement du grenier, portant un immense plateau bien plein de succulentes caramelles.

— Maintenant, amis, à l'attaque ! cria Lespée. Je n'ai que deux armes légitimes pour commencer cette guerre (et il brandissait au-dessus de sa tête deux couteaux à huitres) : une que je réserve pour moi comme seigneur du château, et l'autre pour monsieur Durand comme le dernier survivant de ce joyeux cercle d'élite. Il y a plusieurs ustensiles de table, un tire-bouchon et un couteau de poche ; ainsi, messieurs, choisissez à l'avance que quelques-uns d'entre vous soient tous tout armés.

Par expérience probablement et en prévision de pareille casualité, deux des invités sortirent de leurs poches des couteaux à huitres tandis que d'autres avaient de forts et bons couteaux de poche presque aussi utiles pour la circonstance et l'on commença l'assaut.

Au bout de quelque temps la porte s'ouvrit et livra passage à un échantillon peu favorable de beau sexe lequel portait à la main un grand verre plein d'eau bouillante.

—Ah ! mille remerciements, la mère ! s'écria-t-elle de bon cœur Lespérance. A présent, quiconque désire du *punch* peut en avoir ; mais, madame Hurteau, voyez donc si vous ne pourriez pas nous prêter une couple de verres au lieu de ces tasses ? car quelque fort et chaud que nous fassions ce breuvage, nous ne pourrions quand bien même nous devrions en mourir, empêcher de croire que tout le temps nous nous enivrons du thé. Comme conséquence, nous en abusons quelquefois trop.

—Cela vous arrive quand même ! dit-elle souriant aigrement. Vous et vos amis, lors de la dernière fête que vous avez faite ici, m'avez brisé deux verres que vous ne m'avez pas encore remboursés, quoique j'aie l'intention de vous faire payer lorsque nous réglerons le dernier mois de pension.

—Oui, ma chère dame, je vous payerai, quand me je devrais pour cela prélever des fonds une souscription publique, répliqua-t-il avec imperturbable bonne humeur.

—Si madame veut bien attendre un instant, nous allons faire passer le chapeau séance tenant, ajouta gravement un petit gaillard à la mine allée qui, sans autre outil qu'un couteau de poche rouillée, avait déjà accumulé devant lui une respectable d'écailles.

—Alors de cette manière tu n'y dépenseras rien, George Leroi, répondit-elle avec mépris. C'est toujours la plus mauvaise roue d'une charrette qui crie le plus fort.

—Votre citation est ancienne et usée ! Essayez de lire et montrer nous quelque chose de votre

brave madame Hurteau, dédaignant de rester plus longtemps, se retira en frappant la table avec tant de violence que les danseuses des tables et les huîtres dans leurs écailles en tombèrent.

—Nous ne nous appesantirons pas plus sur cette affaire. Pendant quelque temps il y eut vraiment de beaux chants, des chansons comiques, des couplets avec un chorus complet et efficace ; mais à mesure de faire circuler les verres fêlés et les pots ;

il vint un temps où les chanteurs n'observèrent plus aucune règle de mesures et d'accords, et la confusion des voix fut si curieuse que le résonnement devint très affligeant pour des oreilles quelque peu exercées. La gaieté devenait à chaque instant plus turbulente et plus tumultueuse. Lorsque les huitres furent mangées, on poussa les écailles dans un coin ; une couple d'invités s'élança au milieu de la place et se mirent à exécuter une GIGUE en sifflant leur propre accompagnement ; un autre se hissa sur la table et chanta d'une voix de Stentor un sentimental et pathétique vaudeville : et pendant tout ce temps le bourdonnement des voix, le son des verres et les éclats de rire mettaient le comble au tapage. Au milieu de ce vacarme, madame Hurteau entra brusquement la porte, et s'écria d'un air bou-

— Vous le trouverez ici, mon jeune homme.

Et Paul Durand fut introduit dans la chambre.

En entrant il pouvait à peine voir ou entendre à travers les épais nuages de fumée de tabac qui remplissaient l'appartement, mais il sentit la main empoignée par Armand. Le chanteur descendit de son orchestre improvisé, et les danseurs, hors d'haleine, s'arrêtèrent.

On exprima à Paul de sincères regrets sur la disparition complète des huitres, mais on

urs n'observèrent
et d'accords, et
euse que le rés
es oreilles quel
ait à chaque ins
ueuse. Lorsque
poussa les écar
invités s'élançè
mirent à exéc
propre accompa
la table et cha
timental et pal
tout ce temps-l
son des verres et
omble au tapage.
ame Hurteau o
cria d'un air bou
mon jeune hom
luit dans la cham
eine voir ou être
e fumée de tabac
t, mais il sem
nd. Le chanteur
ovisé, et les danse
ncères regrets s
uitres, mais on

du contenu des bouteilles noires que Les-
ance appelait "des gouttes de consolation,"
lui procura une pipe bien bourrée.
Armand, s'apercevant que le vacarme allait
commencer, demanda la permission de se re-
avec son frère, parce qu'ils avaient beaucoup
dire. On lui accorda sa demande, et après
bruyants "bonsoirs et adieux", les deux
descendirent les escaliers et prirent la
de la maison Martel. Il faisait un brillant
de lune, et la neige criait agréablement
leurs pieds.

Tu m'as l'air d'être entré dans une bande
bons vivants ! dit sèchement Paul.

C'est la première veillée que je passe avec
et je ne crois pas que je sois pressé d'en es-
une autre, car je ne puis supporter une
aussi bruyante. J'en ai déjà mal à la tête.
Pouah ! ce n'est pas étonnant ! dit Paul en
ant, un autre aussi misérable et aussi mal-
e ! Je serais curieux de savoir ce que dirait
de Françoise, avec ses penchants aristocra-
si elle avait pu jeter un coup d'œil sur
se passe là ce soir ? Il y a de la différence
ces gens et les jeunes et spirituels petits-
es avec lesquels je t'ai trouvé dernière-

—Je dois avouer que ceux-ci sont plus mon goût ; mais comment ça va-t-il chez nous ?

—Papa n'est pas bien, il est retenu au lit par le rhumatisme, et il se chagrine un peu. La mère et Françoise s'occupe à le soigner, et moi je conduis les travaux de la terre. C'est une chance que je ne sois pas attaché, à l'heure qu'il est, à un bureau de la ville, car les affaires n'iraient pas chez nous aussi bien qu'elles vont.

Armand était bien de cette opinion.

Ils arrivèrent bientôt aux TROIS-ROIS et s'installèrent près du poêle bien miné du meilleur salon de l'hôtel. Armand prit la lettre que le père lui remit et se mit à la parcourir. Elle était courte que de coutume, et elle lui disait d'un ton de tristesse inusitée qu'on avait l'espoir qu'Armand faisait tous ses efforts pour profiter de son temps et de l'argent qu'il coûtait ; elle faisait aussi mention des éminents services que le père rendait à la maison, et remerciait la Providence de ce qu'il y fût.

Armand attribua aux souffrances physiques de son père ce qu'il y avait d'extraordinaire d'inaccoutumé dans l'épître qu'il lui avait écrite, et lui et son frère s'entretenaient plus sérieusement et avec plus de calme que de coutume des affaires de famille.

XI

elon son habitude, Paul ne fit qu'un court
jour à Montréal, et le lendemain, ayant termi-
né ses achats pour le malade et la maison, il
quitta la ville. Armand aurait désiré l'accompa-
gner pour voir son père malade, mais Paul s'y
refusa vivement, sous prétexte que s'il laissait
des études, cela indisposerait et chagrinerait leur
père, chose que dans son état de souffrance ac-
tuelle il fallait éviter avec soin.

quelque temps après cette visite, Armand
écrivit deux lettres à son père; pour toute ré-
ponse, il ne reçut que quelques lignes, écrites
à la hâte, par lesquelles Paul l'informait que
son père était un peu mieux. Plus tard il reçut
une lettre de Durand lui-même, dans laquelle
le père et la tante Françoise lui donnaient un
grand nombre de solennels avertissements rela-
tifs au danger des mauvaises compagnies,
et des explications sur la nécessité de profiter du

temps, avec de simples suggestions touchant les dépenses de son entretien à la ville ; et à la demande qu'il avait posée s'il ne ferait pas de courir à la campagne pour quelques jours afin de les voir, on lui disait assez brièvement de rester là où il était et de profiter de ses avantages actuels.

Armand fut profondément blessé de ce traitement, car en réalité il ne l'avait pas mérité. Ses lettres chez son père devinrent plus froides, plus courtes et plus rares, et il expliqua les épîtres de la famille qui lui parvenaient en réponse. De temps à autre il recevait de Paul un bulletin, assez amical du reste, qui lui donnait des nouvelles de la santé de leur mère et du changement de caractère que les douleurs rhumatismales avaient opéré en lui, que de son caractère et d'humeur égale qu'était son tempérament était devenu irascible et impatient, puis terminait par quelques petits détails sur la tenue des animaux.

Notre héros prit la résolution de ne pas résister, si la chose lui était possible, à ces tristes et douloureux changements. Il continua à être invité à sortir lorsqu'il y était invité et même quelquefois, mais très rarement, il prit part aux brèves parties de plaisir organisées par Lespérance.

es amis, car il ne pouvait pas toujours les refuser, de crainte de les insulter. Lorsqu'il écrivait Paul et qu'il était en disette de sujets, il lui donnait tous ces détails et il lui parlait franchement, lui racontant même une fois, que Lespérance lui avait emprunté de l'argent et qu'il n'avait pas l'espoir qu'il le lui remît. Les lettres de Paul l'encourageaient à faire ces confidences sans restriction, car il lui disait souvent combien ses lettres amusantes égayaient leurs longues et mornes veillées et combien lui, Paul, goûtait les descriptions exactes de la vie de la ville et de ses plaisirs.

Armand, cependant, parlait rarement de Déli-a Laurin. Il avait conçu pour la jeune fille un intérêt naissant, provoqué plus par la partialité évidente qu'elle manifestait envers lui que par sa beauté, et cet intérêt le poussait à rester muet sur ce sujet dans ses lettres à Paul. A dire vrai, il avait peu de chose à en écrire : de temps à autre une veillée tranquille à jouer aux cartes ou aux dames ; bien rarement un tour de carriole avec le et madame Martel ; ou bien, les soirs de grands froids, une longue conversation autour du grand poêle double de la salle : leur intimité allait pas au-delà. Les fréquentes absences de madame Martel de la chambre,—lesquelles

avaient l'air d'être faites à dessein, — ne lui firent jamais changer le ton de sa voix, soit pour désespérer ou s'attirer un plus doux regard de la jeune fille. Il n'aurait peut-être pas été aussi indifférent si une autre figure, capricieuse, fière et charmante, ne s'était pas présentée à son esprit, l'endureissant contre toute autre influence.

Le carnaval était bien gai. Comme Durand allait mieux, du moins d'après ce que Paul écrivait, Armand jouissait sans remords des innombrables plaisirs que lui offrait la société. Il rencontrait quelquefois mademoiselle de Beauvoir aux plus recherchées de ces soirées, et parfois il avait le rare privilège de danser avec elle, et elle lui montrait toujours pour lui gracieuse et aimable à l'extrême. Ce qu'il y avait de singulier, c'était que chacune de ces rencontres avait l'effet de rendre des semaines entières tout à fait insensible aux charmes de Délima.

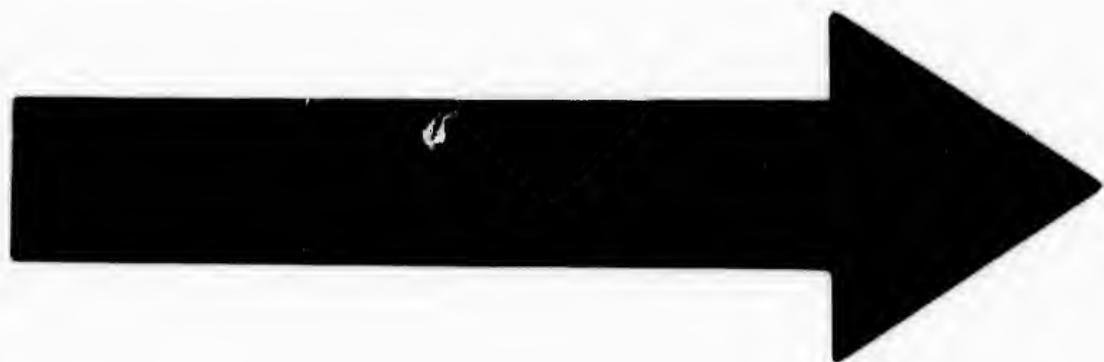
Pendant la dernière semaine des fêtes il éprouva une grande envie d'aller voir son père, quoiqu'il bien même on ne désirerait pas sa présence ; en conséquence, le mardi gras, dernier jour du carnaval, il partit pour Alonville. Il faisait nuit lorsqu'il arriva en vue de la maison paternelle et il regarda ardemment dans cette direction, s'attendant à la trouver brillamment illuminée.

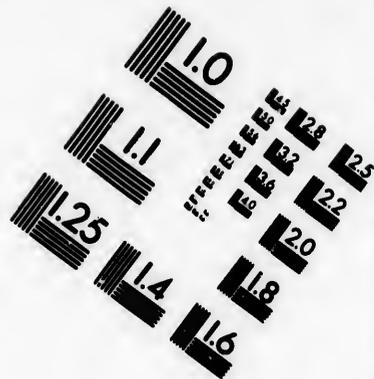
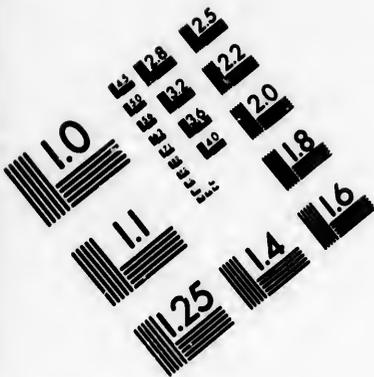
in, — ne lui firent
x, soit pour dire
regard de la belle
tre pas été au
capricieuse, sibi
sentée à son esp
re influence.

Comme Durand
ce que Paul é
emords des in
société. Il ren
de Beauvoir
s, et parfois il a
ec elle, et elle
acieuse et aim
de singulier, c
s avait l'effet de
out à fait insens

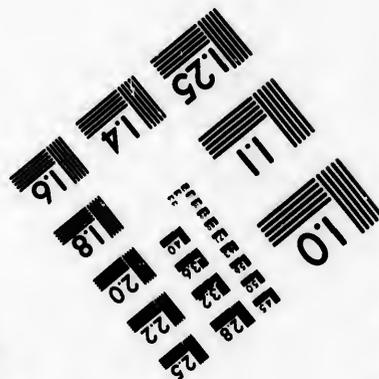
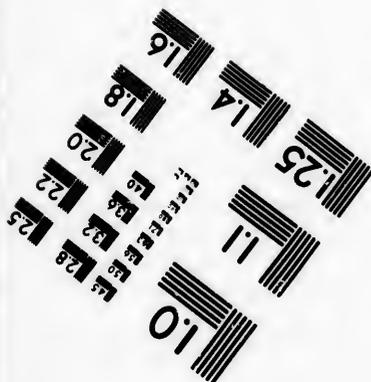
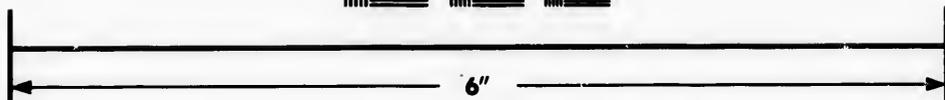
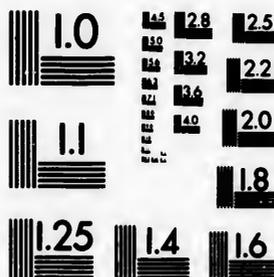
des fêtes il éprou
ir son père, qu
as sa présence;
ernier jour du ca
e. Il faisait m
maison paternel
s cette directio
mmment illumina

Depuis un temps immémorial on y avait tou-
jours chômé par des fêtes et des réjouissances
même du carême, cette saison de jeûnes et de
absténances. Mais une seule lumière brillait fai-
iblement à la fenêtre du salon. Non découragé
pendant, il avança, croyant qu'il était un peu
bonne heure pour allumer les lumières, —
cédé que par économie on recule autant que
possible à la campagne. Lorsqu'il fut arrivé,
vissa son cheval en soiu à un vieux domes-
tique de la maison tout joyeux et étonné de le
voir et sans autre avertissement qu'un coup sec
porté à la porte, il entra dans le salon. L'ap-
artement était loin d'être arrangé pour une fête.
Mme Ratelle était occupée à coudre près
d'une petite table sur laquelle brûlait une chan-
deille, tandis que Paul Durand était assis dans
un grand fauteuil, une jambe emmaillotée de
bande et étendue sur un tabouret, la tête ap-
posée sur sa main. Il gardait un sombre silence.
Mlle Françoise, en apercevant Armand,
vint précipitamment et courut l'embrasser
avec affection, mais son père qui était d'ordi-
naire calme et peu démonstratif, l'était encore
plus en cette circonstance. De fait, cette froideur
de part de son père modéra l'impétuosité avec
laquelle le jeune homme s'avancait vers lui, et





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

il en fut si profondément blessé, que ses mères et sa conversation en reçurent un mal. Une gêne que le père remarqua de suite et malgré lui, lui déplurent. La conversation suivit fut languissante ; on lui exprima des craintes sarcastiques sur ce qu'il pourrait être trouver sa promenade à la campagne ennuyeuse, lui habitué à la joyeuse vie de ville, sur le doute où il était quant à l'utilité à la sagesse de faire étudier des professions à de jeunes gens qui n'étaient pas persévérants de caractère.

—Mais, père, pourquoi dites-vous cela tant de solennité ? demanda vivement Armand. Sur quoi s'appuie-t-on pour m'accuser de manquer de persévérance ?

—Eh bien, mon fils, cette idée-là m'est venue à propos des lettres que tu m'as envoyées depuis quelque temps à Paul et à moi nous faisait régulièrement la lecture, répondit-il sèchement.

—Mais, est-ce qu'elles contenaient quelque chose de défendu, quelque chose de mal ?

—Voici ce qui en est, mon fils. Tes lettres parlaient de joie, fêtes et réjouissances, disant que tu oubliais ton vieux père qui te faisait venir l'argent pour te joindre à toutes ces

blesse, que ses
egurent un mal
arqua de suite et

La conversation
on lui exprimait
e qu'il pourrait
e à la campagne
la joyeuse vie
ait quant à l'utili
er des profession
t pas persévérer

i dites-vous cela
da vivement Ar
ur m'accuser de

ette idée-là m'est
lettres que tu m'
mps à Paul et à
nt la lecture, ré

contenaient que
e chose de mal?
mon fils. Tes let
et réjouissances,
vieux père qui te
re à toutes ces

plaisirs, ton vieux père étendu malade sur
lit, en proie aux douleurs les plus atroces et
découragement.

Armand se leva à demi ; mais madame Ratelle
si interprétait bien son air indigné, intervint
r un signe de tête en lui montrant le membre
tortillé et la fiole de remèdes qui était près de
lui.

— Paul, mon frère, il ne faut pas que tu sois
p sévère envers notre garçon. Il est bien dif-
ficile pour un jeune homme de vivre dans une
cellule comme un ermite.

— Mon père, Paul m'a écrit que vous étiez
malade ; et il y a quelques semaines, lorsque,
triste et inquiet sur votre santé chancelante,
il exprimé le désir de venir vous voir, il m'é-
crivit sèchement que vous désiriez que je restasse
à Paris, afin de ne point perdre mon temps.

— Je lui ai dit cela une fois, c'est par manque
de bon cœur que Paul t'a écrit que j'étais mieux.
— Quel estimable fils ! il sera mon bâton de
vieillesse ! Que serais-je devenu, que seraient
devenus la terre et tous nous autres si, lui aussi,
il n'était mis à étudier le droit ou la médecine ?
Mon fils est un franc travailleur ; industriel, il
se lève de bonne heure et se couche tard ; à l'ou-
vrage depuis le matin jusqu'au soir, il ne va ja-

mais en parties de plaisir, ni en soupers d'êtres, et il n'a jamais besoin de gants de kid bla

A mesure que son père parlait sur ce ton, Armand rougissait de plus en plus, et en dépit de ses regards suppliants de la tante Françoise, il se tenait sur le point de répliquer lorsque Paul se leva. Cependant, malgré cette diversion, les choses n'en allèrent pas mieux. Les doux efforts de la tante Françoise et l'excellent souper qu'elle avait préparé para ne réussirent pas à amener dans le salon un cercle plus de cordiale gaieté, ni à faire disparaître l'irritabilité dont les manières de Durand étaient empreintes.

Après que l'on se fut séparé pour la nuit, que les deux frères furent assis ensemble dans la chambre à coucher de Paul, Armand lui dit brusquement :

— Pourquoi as-tu montré mes lettres ?

— Parce que je ne croyais pas qu'il y eût rien de mal à le faire, parce que je pensais qu'elles t'amuseraient notre père au lieu de le contrarier. Si je ne les lui avais pas montrées, il aurait peut-être posé qu'elles contenaient quelque chose de très terrible.

— Il est si changé que je le reconnais à peine. dit Armand d'un air sombre. Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

AND.

en soupers d'
gants de kid bla
arlait sur ce ton,
plus, et en dépit
te Françoise, il
orsque Paul en
iversion, les ch
es doux efforts
nt souper qu'elle
mener dans le
té, ni à faire de
manières de Du

paré pour la nu
assis ensemble
Paul, Armand la

é mes lettres ?
is pas qu'il y e
e je pensais qu'
lieu de le contr
ontrées, il aurait
quelque chose de

le reconnais à pe
e. Qu'est-ce que

L'âge et le rhumatisme, répondit laconique-
ment Paul. Il ne faut pas que tu penses que je
pas ma part de reproches : je voudrais que
entendisses lorsqu'il y a quelque chose qui
pas bien, quand même ce n'est que le car-
du châssis de l'étable qui est resté ouvert.
ompé sur les sentiments de son frère, Ar-
sentit s'évanouir le faible rayon de soup-
qui avait traversé son esprit.

Pauvre Paul ! s'écria-t-il, ce doit être dur à
porter !

Le nuit était sonné depuis longtemps et le frère
ne dormait pas encore, la respiration bruy-
de Paul, habitué à se coucher et à se lever
bonne heure, contribuant doublement à l'em-
er de s'endormir. Armand se réveilla et se
plus tard que de coutume ; lorsqu'il descen-
apprit qu'il y avait longtemps déjà qu'on
déjeûné et que son frère était parti depuis
heure pour ses travaux.

Pourquoi Paul ne m'a-t-il pas réveillé ?
da-t-il.

Parce qu'il savait que tu n'étais pas habitué
de misère, répondit son père d'un ton
dur qui irrita autant qu'il chagrina le jeune
e.

Le tante Ratelle lui servit bientôt un excellent

déjeuner, mais il n'avait pas faim : cependant il resta à table quelques minutes, pendant lesquelles il répondit à quelques questions brèves que lui fit son père sur les progrès qu'il faisait dans ses études légales, sur ses espérances pour l'avenir ; puis il se leva et s'approcha de la fenêtre. Quoique l'on fût au milieu de mars, une furieuse tempête de neige sévissait au dehors, et en contemplant il sentit une singulière sympathie entre elle [qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre une tempête de neige et un paysage de campagne pendant une tempête de neige ?] et la douloureuse tristesse qui remplissait en ce moment son cœur. A la suite d'une question froide de la part de son père, et d'une réplique un peu vive, laquelle à son tour lui attira une observation piquante, il prit sa résolution. Oui il s'en retournerait de suite à sa ville ; oui il endurerait plus aisément l'air glacé de l'hiver que l'atmosphère de dureté qui le rendait si subitement envahi le toit paternel, autrefois si heureux. Lorsqu'il manifesta son intention de partir si vite et par un pareil temps, la mère et Ratelle s'y opposa avec chaleur ; mais Durand, guidé peut-être par l'orgueil, y mit peu d'opposition. Cependant, lorsqu'il lui souhaita le bonjour, il s'opéra dans sa voix et ses manières un changement brusque qui tenta presque Armand.

as faim : cepen
utes, pendant les
questions brèves
rès qu'il faisait
espérances pour
procha de la fen
de mars, une fur
t au dehors, et
singulière symp
peut y avoir de
mpagne pendant
ouloureuse tristesse
son cœur. A la
part de son père,
ve, laquelle à son
piquante, il prit
tournerait de suite
us aisément l'air
re de duretés qui
it paternel, autre
festa son intention
pareil temps, la
chaleur ; mais Du
eil, y mit peu d'eff
lui souhaita le bon
ses manières un
presque Armand

malaise de côté et à demander ce qui existait entre eux et qui avait rendu leurs relations vaines ; mais il en fut empêché par la crainte de rebuffade et de s'entendre dire ce qu'il redoutait, que c'était la dépense qu'il occasionnait à son père qui était cause de la froideur et de l'indisposition paternelles.

Retour à la ville, notre héros se livra à la routine journalière de sa vie avec autant de diligece qu'avant, mais avec une disposition d'esprit plus joyeuse. Les lettres de chez son père devenaient de plus en plus rares et aussi peu satisfaisantes que jamais ; de son côté, il écrivit bien plus souvent, et lorsqu'il le faisait, il adressait ordinairement ses lettres à Paul.

Une superbe après-dînée qu'il paraissait plus triste que d'ordinaire, madame Martel, à qui il faisait pitié, vu que depuis quelque temps elle était souvent retenu à la maison et au bureau, l'invita à dîner auprès de lui pour qu'il allât se prome-

Après, M. Durand, ajouta-t-elle, si vous aviez voulu, j'aurais été de m'obliger en emmenant ma pauvre fille avec vous. Elle aussi a besoin de prendre l'air, elle est si industrielle et travaillante, qu'elle ne peut jamais à se reposer.

Il ne laissa pas de laisser voir d'intérêt ou de plaisir, Ar-

quand consentit, et la vieille madame Martel souriante et joyeuse pour aller dire à sa cousine de se habiller. Délima voltigea bientôt en bas des escaliers : elle était vraiment charmante dans sa simple mais gracieuse toilette, et Armand ouvrit la porte en lui adressant quelques paroles de politesse. Tout à coup, madame Martel tomba dans le passage, tout essouffée d'être descendue avec précipitation, et pria Délima d'aller chercher sa cousine Vézina pour emprunter le panier de sa coiffe neuve.

—C'est un peu loin, dit mademoiselle Laurin en hésitant.

—Où demeure-t-elle ? demanda Armand.

—Près du Pied-du-Courant, à Hoche.

—Oh ! c'est très loin, répliqua-t-il ; cette course va trop fatiguer mademoiselle Laurin.

—Pas du tout, interrompit à la hâte madame Martel. Délima est une bonne marcheuse, elle a pas de distance pour la fatiguer, et je vous assure bien avoir ma coiffe neuve pour dimanche. Délima est assez bon pour m'obliger, M. Durand.

—Bien, puisque vous insistez et que madame Martel pense être capable d'entreprendre la route, je le veux bien.

Et sans en dire davantage, les deux gens partirent.

madame Martel
aller dire à sa co
gea bientôt en bas
nt charmante da
illette, et Armand
ssant quelques pa
madame Martel
ssoufflée d'être de
ria Délima d'alle
mprunter le pat

mademoiselle L

demanda Armand
urant, à Hochel
pliqua-t-il ; cette
selle Laurin.

ppit à la hâte m
onne marcheuse
fatiguer, et je v
pour dimanche
M. Durand.

nsistez et que m
capable d'entre

antage, les deux

Leur promenade fut assez agréable, et ils arri-
ent chez madame Vézina aussi dispos qu'à leur
art. On prêta de bon cœur la coiffe, puis on
offrit l'hospitalité : il fallut absolument pren-
re une tasse de thé. On résista avec fermeté in-
sainte qu'avait Délima que cela les retardâ
ainsi qu'à la suggestion que fit Durand qu'un
de lait serait aussi bien reçu et que cela leur
permettrait de partir immédiatement pour leur
absence. Tout fut inutile. Les mérites de
cette tasse de thé furent renchérissés par de bons bis-
cuits chauds et autres friandises ; mais il avait
fallu un temps considérable pour les préparer, en-
fin que Délima se leva pour mettre son chapeau.
Durand, au lieu de donner une pensée d'appro-
priété à l'excellent repas qui lui avait été servi,
porta secrètement contre l'heure avancée et
l'impudicité de madame Martel en les envoyant à
une grande distance le soir.

Ils se mirent immédiatement en route pour la
ville, et le crépuscule fut bientôt, heureuse-
ment, remplacé par un superbe et beau clair de
jour. Délima, rendue peut-être nerveuse par
une comparaison comparativement avancée qu'il était, très-
vivement une couple de fois : en sorte que son com-
pagnon se sentit obligé par la simple politesse de
lui offrir l'appui de son bras. Pendant qu'ils che-

minaient seuls, leur ombrage se projetait sur la rue : de temps en temps elle le regardait de son timide regard qui convient si bien à quelques femmes. Soudain on entendit le bruit d'une voiture qui venait lentement dans leur direction.

Ceux qui l'occupaient, deux dames et un monsieur, examinèrent avec attention nos amis. Ce fut avec un sentiment d'une inexplicable mortification qu'Armand reconnut dans ces personnes madame de Beauvoir et sa fille, et Victor de Montenay. Pour répondre à son salut profond, deux de ces personnes firent une légère inclination de tête ; mais Gertrude avait le visage sage tourné de côté, et cependant la pleine lumière éclairait assez pour s'apercevoir que ce visage paraissait froid et fier comme s'il eut été de marbre.

Armand s'emporta contre le malencontreux concours de circonstances qui l'avaient placé dans cette position ; il apostropha en lui-même madame Martel dans des termes moins que flatteurs, et n'excepta pas la jolie Délima de sa condamnation. En vain le regardait-elle d'une manière plus engageante que jamais ; en vain la douce lumière ajoutait-elle un plus beau lustre à ses yeux splendides, une beauté d'ange à ses traits délicats : Armand ne voyait, n'avait

ée que pour ce visage froid et implacable pour la première fois, lui avait jeté un regard de mépris.

— Quelles sont donc ces femmes qui étaient dans la voiture ? demanda timidement Délima rompant le long silence qui avait suivi.

— Madame et mademoiselle de Beauvoir, répondit-il brièvement, incapable de déguiser dans sa voix une certaine irritation cachée. Mais il ne faut que nous marchions plus vite, mademoiselle, car le jour fin, il est très tard.

Après cela, peu de paroles s'échangèrent entre les deux jeunes gens. Armand n'était pas d'humeur à parler, et Délima, richement dotée sous le rapport de la beauté, ne l'était pas beaucoup sous celui de l'esprit et des connaissances. En arrivant à la maison, notre héros, sans s'arrêter à rendre au sourire de bienvenue de madame de Beauvoir, gagna sa chambre le plus vite qu'il put.

— A-t-il PARLÉ ? demanda-t-elle avec empressement et à voix basse à sa cousine, pendant que les deux femmes étaient encore dans le vestibule.

— Rien d'à-propos, répondit la jeune fille avec un sourire amer dans les yeux.

— Quel comme il doit avoir le cœur de pierre ! murmura la bonne femme en élevant ses mains et ses yeux en l'air. Mais conserve ton courage,

ma Délima ; j'ai courtié six mois mon vieil
digne mari avant qu'il condescendit à me
l'amour, et cependant, vois comme il pen
moi, et quel heureux couple nous faisons !
as-tu faim, ma petite ? J'ai dans l'armoire
cellente tête en fromage et une tranche de
lette au beurre.

—Oui, je vais prendre une bouchée, car
ma tante Vézina je n'ai pu manger, vu
monsieur Durand avait toujours les yeux
sur moi.

—Bah ! ces messieurs ne pensent pas
parce qu'une fille est jolie et charmante,
doive vivre, comme une abeille, de miel
fleurs. Dieu merci ! ma Délima peut manger
la nourriture plus substantielle. Viens d'aller
à l'armoire, et puis au lit, car tu dois être
guée de cette longue promenade qui n'a rap
té aucun profit.

XII

mois mon vie
scendit à me
comme il pe
nous faisons!
dans l'armoire
une tranche de

ne bouchée, car
ou manger, va
jours les yeux

ne pensent pas
e et charmante,
beille, de miel
élina peut man
tielle. Viens d
car tu dois être
enade qui n'a

quinze jours s'étaient écoulés, et Armand n'a-
pas reçu de nouvelles de chez son père ;
la chose ne lui causa aucune inquiétude,
étaient tous de si négligents correspon-

puis le malencontreux soir de sa promenade
Délina, il avait une fois revu mademoi-
elle Beauvoir qui, en passant près de lui,
avait fait qu'un très petit signe de tête au
salut souriant et amical dont elle avait
me de le favoriser. Cette sévérité inaccou-
avait troublé le pauvre Armand : c'était
justice réelle. Hélas ! il ne soupçonnait
de Montenay avait, quelque temps au-
ant, insinué à madame de Beauvoir des
relations déplacées au sujet de ses relations
la jolie Délina dont Rodolphe Belfond, de
né, avait fait les plus grands éloges. Ma-
de Beauvoir, qui n'était pas particulière,
épété ce petit cancan à sa fille, laquelle
choquée autant que chagrinée. Ce qui

contribua puissamment à donner de la constance à cette histoire, ce fut cette rencontre d'Armand et sa charmante compagne, au clair de la lune, à une heure aussi avancée, dans un chemin peu fréquenté, et ce fut avec une attitude dont elle ne put pas se rendre compte qu'elle prit la résolution de cesser toute espèce d'amitié, voire même de civilité avec lui.

Un soir, Armand était assis à son pupitre, la tête penchée sur un volume ouvert devant lui. Il n'étudiait cependant aucun problème de mathématiques, mais il se demandait si jamais mademoiselle Beauvoir voudrait encore lui sourire et si la froideur du moment n'était que le résultat d'un caprice ou celui d'une détermination arrêtée. Tout à coup il fut retiré de sa rêverie par un coup frappé à sa porte. C'était Belfond.

—Comment vas-tu ? lui demanda-t-il en entrant.

—Dis donc, mon bon, continua-t-il après un moment de silence, qu'est-ce tu as ? Voilà la troisième fois que je viens te voir et chaque fois je t'ai trouvé avec le diable bleu. Es-tu en amour ? as-tu des dettes, lequel des deux ?

—Ni l'un ni l'autre, répondit Armand avec un sourire forcé. Ma vie est trop trépidante pour que j'aie une chance à l'un ou à l'autre.

—Je ne sais pas, reprit Belfond en secouant la tête d'un air de doute, mais la belle petite qui est là dans la chambre voisine m'a déjà à moi tourné la tête, et je ne l'ai vue que quelques instants : qu'est-ce que ça doit être pour toi qui demeure dans la même maison qu'elle ?

Notre héros fut bien content que les soupçons de son ami ne se fussent pas dirigés sur Gertrude. Après un moment de silence, Belfond reprit sur un ton plus sérieux qu'il n'avait eu depuis son arrivée :

—La meilleure chose que tu puisses faire, c'est de venir passer quelque temps avec moi à Saint-Genève. Ma mère m'a écrit cette semaine, me priant d'aller la voir et insistant à ce que j'y emmène des amis avec moi. Je suis venu ici te l'inviter, et je t'avertis d'avance que je ne souffrirai pas de refus !

—Tu es bien bon, Belfond, mais.....

—Pas un mot de plus ou tu me confirmeras l'opinion que mademoiselle Délima a déjà formée d'empire sur tes affections, que tu ne peux absolument pas la quitter quelques jours. Je ne t'ordonne que la journée de demain pour te préparer : il faut que nous soyons en route mercredi.

Armand qui se rappelait avec plaisir l'affabi-

lité et les bonnes manières des demoiselles Bonfond, finit par consentir à l'accompagner. Il éprouvait le besoin de quelque changement pour le distraire et l'aider à chasser un certain découragement, un abattement qui commençait à s'emparer de lui et dont il ne se sentait pas la volonté, encore moins la force, de se défendre. Sans doute ses parents pourraient être mécontents de le voir s'absenter de ses études, mais le sentiment d'injustice qui le rongait le rendait en ce moment indifférent qu'on le blâmât ou l'approuvât.

Le même soir, au moment de se mettre à table pour souper, il annonça nonchalamment qu'il avait l'intention de s'absenter pendant quelque temps, et il fut en quelque sorte surpris, pour ne pas dire embarrassé, de voir Durand se lever de table tout agitée et sortir de l'appartement.

Madame Martel la suivit avec précipitation. Après qu'Armand et le maître de la maison eurent attendu quelques instants, passés à se regarder l'un et l'autre, celui-ci dit philosophiquement :

— Nous ferons aussi bien de commencer, car tout va refroidir. Vous aller verser le thé, madame Durand, et je mettrai le lait et le sucre.

Lorsque madame Martel revint, elle avait

demoiselles Be
 accompagner.
 changement po
 un certain déce
 commençait à s'e
 ait pas la volon
 défendre. Sa
 tre mécontents
 es, mais le sen
 it le rendait en
 amât ou l'appro

de se mettre à b
 a nonchalamme
 absenter pend
 quelque sorte su
 assé, de voir D
 ée et sortir de l'

vec précipitati
 e la maison eur
 ssés à se regard
 osophiquement
 e commencer,
 verser le thé,
 le sucre.
 int, elle avait

re et une contenance très graves : elle les trou-
 ui se servaient librement de chauds TOASTS
 ROAST-BEEF froid.

Ah ça ! ma femme, où est la petite ? deman-
 L. Martel — car c'est ainsi qu'il appelait ordi-
 ment Délima.

Elle est malade et attristée, soupira l'hôtesse
 regardant solennellement le plafond et son
 avec indignation.

Qui-ci était à se servir un autre TOAST.
 Peut-être, dit-il, que le paté aux pommes
 nous avons mangé au dîner lui est resté sur
 nac. Je l'ai trouvé moi-même un peu lourd.
 Si tu avais eu moins d'occupations avec ce
 avec ton couteau et ta fourchette, André
 , tu te serais aperçu qu'elle n'y a pas même
 , répliqua la bonne femme en lançant un
 menaçant à son époux qui ignorant avoir
 ru sa colère, continua son repas de bon

de temps après, Armand se leva de table
 ima son chagrin sur l'indisposition de ma-
 elle Délima.

! elle sera mieux ce soir, M. Durand et
 e que si vous arriviez assez tôt pour avoir
 ure de jasette, ça la remettrait tout à fait,
 hôtesse.

—Je le ferais avec le plus grand plaisir n'avais à copier des papiers, et il faut que j'aille chez nous pour leur dire où je vais.

Au moment où il sortait et que la porte se ferma sur lui, madame Martel murmura d'une basse mais couroucée :

—M. Armand Durand, vous avez le cœur dur qu'une pierre.

—Vraiment, ma femme, je pense que c'est contraire un jeune homme tranquille, doux et obligeant.

—Et moi, mon mari, je crois que tu es un benêt de lourdaud ; et à présent que nous sommes dit chacun notre pensée, passe-moi ce qui est des TOASTS.

André, qui savait que les accès de mauvaise humeur de sa femme ne duraient pas longtemps se rendit avec beaucoup de gentillesse à l'injonction, et la bonne entente fut bientôt rétablie.

Lorsque Délima se mit à table le lendemain elle était pâle et abattue, mais notre héros avait trop d'occupations pour lui accorder la sympathie que madame Martel trouvait sans doute qu'il méritait. Il éprouvait une crainte vague d'être en partie cause de l'indisposition et de la lancolie de la jeune fille, et cette crainte le

grand plaisir
et il faut que j'é
je vais.

que la porte se
murmura d'une

us avez le cœur

je pense que c'é
tranquille, de

crois que tu es u
ésent que nous
asse-moi ce qui

accès de man
raient pas longt
e gentillesse à
ente fut bientôt

table le lende
ais notre héros
ecorder la symp
t sans doute qu
rainte vague d'
osition et de la
cette crainte le

éviter d'aborder ce sujet ; en sorte qu'il fut bien
reconnaisant à M. Martel de se tenir dans le pas-
se à fumer sa pipe, pendant qu'il était à la porte
souhaitait le bonjour à Délima à qui il donna
main, le matin de son départ. Ce pauvre M.
Martel se doutait aussi peu de la reconnaissance
Armand que de la colère concentrée de sa fem-
me contre son manque de tact, laquelle fit explo-
ser quelques moments après dans la cuisine où
il était allé la rejoindre. Armand n'aimait pas à
abuser de son monde. Il était aussi trop hono-
rable pour encourager chez une jeune fille un sen-
timent d'affection auquel il ne pourrait peut-être
rien répondre, sentiment qui, quoiqu'il eût
quelquefois flatté son amour propre, n'avait
jamais touché son cœur.

À Saint-Etienne où demeurait la famille Bel-
fond, on menait une vie très gaie. On y employait
le temps par une succession d'innocents plaisirs :
l'épique-nique, les excursions par terre et par eau,
les visites entre les familles du voisinage se suc-
cédaient sans interruption. Armand y était tou-
jours bien accueilli et comptait comme un des
chefs, d'abord parce qu'il était aimé de Belfond,
l'orgueil et l'espérance de la famille, et ensuite
parce que madame Belfond, dont la pénétration
d'esprit était très subtile, avait deviné la valeur
morale de l'ami de son garçon et voulait encoura-

ger leur intimité par tous les moyens en son pouvoir. Deux ou trois demoiselles étaient aussi par les invités, mais Mlle de Beauvoir brillait par absence. Madame Belfond lui avait écrit elle-même, mais Gertrude, prétextant un engagement conclu avec son oncle, M. de Courval, pour passer quelque temps à Alonville, s'était excusée de ne pouvoir accepter pour le présent l'invitation de son oncle, cependant elle se prévaudrait plus tard.

Une après-dînée, Armand arrêta au bureau de poste pour s'informer s'il y avait quelque lettre à son adresse, et on lui remit un petit billet. Il voyait que l'écriture, quoique irrégulière et évidemment déguisée, était celle d'une femme. Il l'ouvrit avec l'espérance intime que ce ne fût qu'une nouvelle phase de l'abattement de Déiane et il lut :

“Armand Durand, comment pouvez-vous vous abandonner si entièrement à une inutile gaieté pendant que votre bon père qui vous aime tant est sur son lit de mort ? Hâtez-vous de venir ou vous arriverez trop tard !”

Il n'y avait pas de signature, pas même une initiale.

Cependant le jeune homme devint pâle comme un mort au pressentiment subit qu'il eut que l'auteur du billet disait la vérité, et il prit la résolution

partir à l'instant même pour Alonville. Si c'é-
un tour qu'on lui jouait, une visite chez son
ne lui donnerait pas de fatigue, et si on lui
dit la vérité !..... mais cette supposition était si
ble, qu'il n'osait s'y arrêter.

En arrivant à sa pension il informa briève-
ment la famille qu'il avait reçu des nouvelles de
son père qui l'obligeaient à partir immé-
diatement, et quelques heures après il était en

Après deux jours d'un rapide voyage, il dé-
partit à la maison paternelle, malade d'inquié-
tude et de crainte. La porte d'entrée était entre-
ouverte : il s'empressa d'entrer. Il n'y avait per-
sonne dans le vestibule et dans la salle, mais
son cœur fut encore plus saisi en apercevant
quelques signes de désordre qu'on avait pas-
sés sans remarquer de voir dans cette demeure si bien

Une bougie, qui avait été oubliée, dé-
versait son suif dans un fort courant d'air ve-
nant d'une fenêtre ouverte ; un tabouret de pied
était renversé près d'une chaise sur laquelle il y
avait une tasse ; des manteaux et des châles étaient
jetés par terre de travers sur la rampe de l'escalier.

À mesure que sa terreur augmentait toujours, il mon-
tra une hâte l'escalier, et d'un bond il se trouva,
arrivé à la porte de la chambre à coucher de
son père.

Ses plus grandes craintes se trouvaient réalisées.

Dans cette chambre à demi éclairée, entouré d'amis et de voisins éplorés, Paul Durand, les yeux fermés, était à l'agonie, les sueurs de la mort sur le front et des taches bleuâtres à l'entour de la bouche.

Fou de douleur et de désespoir, Armand, ne pouvant se contenir, s'élança vers le lit, et jetant à genoux, il s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! Ça ne se peut pas ! mon père, mon père, vous ne mourrez pas !

Durand ouvrit lentement ses yeux appesantis et regarda son fils dont les traits étaient horriblement pâles que ceux du mourant et qui portaient l'empreinte d'une angoisse douloureuse.

Tout à coup, dans un nouvel accès de désespoir, le jeune homme demanda à haute voix :

— Pourquoi ne m'a-t-on pas fait venir plus tôt ? pourquoi ne m'a-t-on pas averti plus tôt que vous étiez en danger ?

En entendant ces paroles, il passa sur la figure du mourant un sourire aussi beau que le rayon de soleil.

— Enfant de ma Geneviève ! murmura-t-il d'une voix faible.

A cet appel Armand pencha sa tête sur le

de son père, et celui-ci s'efforça de caresser sa belle chevelure.

Mon Dieu, je vous remercie pour cette dernière faveur ! balbutièrent ses lèvres blémies.

Armand ne pouvait s'en rapporter à sa voix pour parler, et il s'en suivit un court silence.

À coup, la contenance tout à l'heure si ferme du mourant, montra des symptômes d'une douloureuse détresse ; d'une voix cassée, presque inintelligible, il soupira :

Le testament, le testament ! Armand, mon fils-y !

Armand aîné jeta un regard pénétrant sur Paul ne pouvant en soutenir l'éclat, baissa les yeux comme un coupable.

Ne soyez pas inquiet, cher père, dit Armand d'une voix caressante : nous arrangerons tout pour le mieux.

Une expression de soulagement, puis de bonheur se répandit sur le visage de Durand, mais il baissait sensiblement.

Armand, priez ! disait-il presque intelligible-

Armand prit un livre de dévotion, et lut à voix entrecoupée de sanglots la prière des agonisants.

Armand après le mourant agita les lèvres.

Son fils aîné se pencha tout près de lui et distingua ce seul mot : "Geneviève !"

Ce fut le dernier que Paul Durand prononça en ce monde : peu après son âme s'envola.

Lorsqu'on eut avec respect et émotion fermé les yeux de son père et lu d'autres prières, madame Ratelle se leva et sortit de la chambre, suivie par madame Ratelle.

— Embrasse moi, mon pauvre et malheureux garçon, lui dit elle comme ils entraient dans la jolie petite chambre à coucher qu'il avait pendant ses jours partagée avec Paul depuis leur enfance.

Et l'attirant près d'un siège :

— Assieds toi là, continua-t-elle, et dis-moi pourquoi tu n'es pas venu plus vite ?

— Dites moi plutôt, interrompit-il avec un emportement qui n'était pas dans son caractère, dites-moi plutôt pourquoi on ne m'a pas demandé de venir ? pourquoi ce traître et vil Paul m'a pas écrit ?

— Mais il t'a écrit deux fois et moi une fois, mais nous n'avons reçu aucune réponse. Dis-moi ce que tu t'es absenté de la ville dernière fois.

— Oui, je suis allé passer quelques jours chez madame Belfond à Saint-Etienne, mais je vous ai écrit un mot pour vous en prévenir et j'ai laissé à ma pension des ordres pour

envoyer les lettres qui me seraient adressées
Montréal.

—Alors il faut qu'il y ait eu quelque chose
travers, parce que nous n'avons reçu depuis
longtemps une seule lettre de toi.

—C'est une énigme qui doit être déchiffrée,
dit Armand d'une voix sévère. Je crains fort
quelque trahison ait été mise en jeu.

—Chut ! ne dis pas cela ! répliqua madame
elle d'un ton suppliant ; Paul pourrait nous
trahir ; mais avant qu'il ne vienne j'ai quel-
que chose à te communiquer, et c'est mieux que
d'apprendre plutôt de moi que d'un autre.

Dites, ma bonne tante Ratelle, je vous
suis.

Mais la tante Ratelle qui, sans doute, ne
avait pas la tâche facile, sembla hésiter, puis
fit un effort sur elle-même :

Tu dois penser, dit-elle, que ton pauvre
après les deux lettres que nous t'avions
écrites pour t'informer qu'il était dangereuse-
ment malade et chaque fois que nous avons
appris que son rhumatisme lui gagnât le cœur,
il se sentait bien peiné et mécontent de ton absence
aussi bien que de ton silence. La
lettre nous parvint d'une manière indirecte
et j'étais à Saint-Etienne à fêter et à te diver-

tir, et hier matin, mon pauvre frère, irrité par l'ingratitude et de l'indifférence qu'il te supputait, envoya chercher le notaire, et... et... mon pauvre enfant...—ici eile pencha sa tête et fondit en larmes,—tu es déshérité, sans le

—Ainsi donc, mon frère Paul est seul héritier ? dit Armand avec le plus grand calme.

—Oui, à part mille louis qu'il m'a laissés, que je n'ai acceptés qu'avec l'intention de les transporter, chose que je vais faire sans délai.

—Non, non, bonne tante : je n'en veux rien parce qu'ils ne m'étaient pas destinés. L'arrivée ici a été bien douloureuse, mais rien ne me console : mon père est mort dans mes bras, en me bénissant et en pensant à ma mère. Dieu merci ! elle n'a pas donné naissance à un traître qui m'a fait perdre l'amour de mon père. Descendez maintenant, ma tante, car, si je n'allois, on peut avoir besoin de vous en bas, j'en voudrais être seul pendant une demi-heure.

Certaine que sa présence serait requise pour surveiller les derniers et tristes préparatifs, elle serra en silence la main de son neveu et dit avec la résolution d'occuper Paul en bas afin d'empêcher les frères de se rencontrer, avant que les sentiments surexcités d'Armand se fussent un peu calmés.

ND.
vivre frère, irrité
nce qu'il te sup
ire, et... et...
eile pencha sa
shérité, sans le
Paul est seul
as grand calme.
s qu'il m'a laiss
e l'intention de
ais faire sans dé
e : je n'en veux
pas destinés.
ouloureuse, mais
ère est mort dans
n pensant à ma
donné naissance
dre l'amour de
nant, ma tante
n de vous en bas,
une demi-heure
ce serait requise
tristes préparati
e son neveu et
occuper Paul et
res de se renou
surexcités d'Ar

orsque celui-ci se vit seul, il se leva vivement et commença à marcher de long en large dans la chambre. Dans un de ses brusques mouvements il fit tomber un vieux portefeuille d'air qui se trouvait sur la table ; en se baissant pour le ramasser et son contenu qui, en tombant s'était répandu sur le plancher, il remarqua une lettre cachetée à son adresse et d'écriture bien connue de sa tante. Il l'ouvrit. Elle lui faisait un pressant appel de venir de suite sans perdre une minute près du lit de son père, et elle ajoutait que celui-ci le mandait constamment.

Ah ! Paul, mon bon frère ! marmotta-t-il en serrant ses dents serrées : l'énigme a été bien vite déchiffrée. Voilà donc pourquoi les lettres ne sont point parvenues ? Quel compte nous devons nous en à régler ensemble !

Il reprit sa promenade, tenant la lettre dans sa main, ses regards tournés vers la porte, attendant ardemment voir entrer son frère pour donner cours à la colère qui le remplissait. Paul était en ce moment dans une disposition d'esprit très dangereuse.— Dans de pareilles circonstances, des hommes bien moins exaspérés que lui ont commis des meurtres.— Il prévoyait même que la colère aurait l'avantage sur

lui, que Paul était prompt et violent et que ne pouvait faire penser quel serait le résultat d'une altercation avec lui. Cependant il était déterminé, si Paul entrait, d'avoir une explication avec lui ce soir-là, à cette heure même. Enfin, on tourna la poignée de la porte : le cœur d'Armand tressaillit.

— Ah ! le voilà enfin, le traître de la maison, se dit-il.

Non, ce n'était point Paul, mais bien malade Ratelle.

Elle regarda ardemment son neveu dans l'espérance de trouver sur sa figure des signes d'une plus grande tranquillité d'esprit ; mais au contraire, l'excitation du jeune homme avait augmenté et ses yeux étaient encore plus éclatants de colère.

— J'avais espéré, mon garçon, mon Armand, de te trouver plus calme, dit-elle.

— Est-ce que ceci est bien de nature à te rendre plus calme ? répondit-il en lui présentant la lettre qui était tombée du portefeuille. Voici l'ordre que vous m'avez envoyé de me faire en toute hâte dire un dernier adieu à mon père ! Paul mon frère n'a pas cru que ce fût nécessaire de me l'envoyer comme il le fait des autres. Mais il me rendra compte de

violent et que
serait le ré
Cependant il
avoir une exp
ette heure m
e de la porte

âtre de la mai

, mais bien mad

t son neveu
sa figure des
llité d'esprit;
du jeune hom
étaient encore

rçon, mon Arm
t-elle.

en de nature à
dit-il en lui pré
bée du portefe
vez envoyé de
er adieu à mon
n'a pas cru qu
oyer comme il a
dra compte de

, et bientôt encore, car je l'attends d'une
toute à l'autre, et je préférerais, ma tante
nçoise, qu'il n'y eût pas de témoins à notre
evue. En tout autre temps vous serez la
venue dans cette chambre.

Ce sera comme tu le désires, mon cher
Armand, mais avant il faut que tu viennes avec
voir ton cher père qui est enseveli. Je suis
de te chercher dans cette intention. Ne crains
d'y rencontrer Paul, car je l'ai envoyé en
mission.

Armand dit un mot Armand suivit sa tante à
vers le passage, dans la chambre toute tendue
draps blancs et éclairée de cierges où repo-
saient les restes de Paul Durand. Il y régnait
une grande solennité, mais rien du repoussant
qui accompagne ordinairement la mort, car le cultivateur
avait l'air de reposer d'un sommeil tranquille.
Tous les signes de souffrances avaient disparu de sa
figure et ses traits réguliers étaient devenus cal-
mes et paisibles. La tante et le neveu
se penchèrent pieusement de chaque côté du
cercueil au moment où Armand relevait sa figure
et exprimait en ce moment qu'un profond
deuil et les yeux remplis de larmes, madame
avança le bras par-dessus le corps du
mort et lui saisit la main et la plaçant sur la
tête inerte du mort :

—Armand, mon enfant, dit-elle, moi qui
remplacé du mieux que j'ai pu la mère que
as perdue si jeune, je te demande au nom
son saint souvenir et au nom de l'amour que
porté toute sa vie le généreux cœur sur lequel
reposent actuellement ta main et la mienne,
te demande de pardonner tous les torts que
frère a envers toi ?

—Vous me demandez trop, ma tante Ra-

Et Armand essayait en vain de retirer sa main
des doigts serrés qui la retenaient sur la dévotion
sacrée.

—Non, je ne demande pas trop : qu'est-ce
te diraient ces pauvres lèvres glacées si
pouvaient parler ? Armand, tu aimais ton
très tendrement, et malgré le petit refroidisse-
ment qui a existé entre vous dans ces derniers
temps, tu étais son fils favori.

—C'est parce que j'aimais mon père
veux me venger de celui qui, par une série
complots infâmes et une trahison inique
fait perdre son affection.

—Mais, à qui ton père s'est-il attaché
derniers moments ? Armand, Armand,
durcis pas ton cœur contre mes prières et
tre les supplications muettes de ces lèvres
dies, de ce cœur qui ne bat plus et qui

dit-elle, moi qui
pu la mère que
emande au nom
de l'amour que
ux cœur sur la
ain et la mienne
ous les torts que

op, ma tante Ra
ain de retirer sa
naient sur la dépe

as trop : qu'est-
èbres glacées si
d, tu aimais ton
ré le petit refroid
ous dans ces dé
vori.

mais mon père
qui, par une sé
trahison iniqu

e s'est-il attaché
mand, Armand,
re mes prières
les de ces lèvres
bat plus et qui

nt te faire appel que par leur immobilité. De
me que je t'adresse ma prière; Armand, de
me il t'aurait conjuré, il t'aurait imploré
abandonner une vengeance qui fera peut-être
toi un Caïn !

Le jeune Durand était singulièrement per-
xe : il baissa la tête, puis il murmura :

— Et bien ! je le promets !

— Le ciel te bénira pour ce mot, mon Armand !
sais que tu regarderas comme aussi sacrée
un serment une promesse faite dans une
ence aussi solennelle.... Ah ! voici Paul
monte.... Dieu merci ! je n'ai plus besoin
raindre son arrivée comme il y a une demi-
re. Mon Armand, sois fidèle à ta parole.

La porte s'ouvrit et donna passage à Paul.
ici recula involontairement en apercevant
frère; puis il avança d'un pas ou deux, et
dit d'un air embarrassé :

— Armand, nous nous rencontrons dans un bien
moment ! Si tu étais arrivé une heure
es, il aurait été trop tard !

— Oui, j'aurais été volé de la bénédiction de
père comme de mon héritage. Paul, tu me
un compte terrible, — et il lui montrait la
interceptée — mais à côté du lit de mort de
père j'ai promis d'y renoncer.

Les joues basanées de Paul devinrent d'un gris cendre, et il marmotta d'une voix intelligible quelque chose sur ce qu'il avait accidentellement oublié la lettre en question.

—Oui, de même que les autres ont été oubliées ! répondit Armand avec amertume. Quoi qu'il en soit, j'ai promis de n'en rien faire ainsi, trêve de discussion. Le monde est vaste dorénavant tu iras ton chemin et moi le mien. Ce qu'il y a de nécessaire, d'essentiel, c'est que ces chemins soient pour toujours éloignés l'un de l'autre.

Le cœur égoïste de Paul commença à se débattre des remords ; ses joues brunies rougirent.

—Armand, bégaya-t il, il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Mon père a laissé de grands moyens : je partagerai volontiers avec toi. Tu ne me trouveras pas aussi intéressé et rapace que tu penses !

Tu me connais peu, si tu t'imagines que je pourrais accepter de l'aide ou une faveur de ta part ; non, après ce qui est arrivé, il y aura toujours un gouffre entre nous deux.

Sur ces entrefaites, madame Ratelle qui doutait la tournure que prenait la conversation intervint.

—Paul, dit-elle, il faut absolument que

al devinrent d
d'une voix inte
n'il avait accide
uestion.

autres ont été
avec amertume
de n'en rien faire
monde est van
in et moi le mi
essentiel, c'est
jours éloignés l

commença à se
ies rougirent.
n'est pas nécess
e a laissé de gra
ontiers avec toi.
éressé et rapace

t'imagines que
ou une faveur
rivé, il y aura
deux.

me Ratelle qui
nait la conversa

absolument que

te coucher à présent. Tu as veillé près de
pauvre père pendant les trois dernières
: nous allons, Armand et moi, te remplacer
ir. Hélas ! notre veille est maintenant sans
rance.

Paul, qui était très mal à son aise en la pré-
de son frère accepta l'offre avec empresse-
et la tante et le neveu se trouvèrent encore

près quelques prières et quelques moments
oyés à une méditation respectueuse, mada-
Ratelle fit signe à son neveu de venir s'as-
près d'elle, dans un coin retiré de la cham-
et là, à voix basse, elle lui raconta le court
de du ménage de sa jeune mère. Elle
rien pas même son énergique désappro-
de son manque de savoir-faire ; puis elle
arla de la mère de Paul, de sa valeur
e, des consciencieux et tendres soins dont
avait entouré le jeune fils de son mari.
nd écouta attentivement ces réminiscences
ssé, en jetant de temps en temps un
sur ce lit mortuaire sur lequel était son
il se sentit de plus en plus convaincu que
vention de madame Ratelle était un effet
Providence, et il remercia Dieu d'avoir
écouté ses prières que les conseils de la
nce.

Aussitôt que les tristes jours qui précédaient les funérailles et celui encore plus triste de la dernière cérémonie elle-même furent passés, Armand fit ses préparatifs pour retourner en suite à Montréal. Son frère et lui s'étaient d'ailleurs rencontrés dans l'intervalle, et ils avaient alors simplement échangé de petits saluts. Chacun sentait que sa présence était une contrainte douloureuse pour l'autre.

Ce soir-là, comme Armand venait de se rendre à la tombe de son père, il vit venir vers lui une élégante et délicate figure dont l'apparition battre violemment son cœur : c'était Geneviève de Beauvoir, et, aussi vite que la pensée, elle eut la conviction qu'elle était l'auteur des quelques lignes anonymes qui l'avaient si mystérieusement appelé auprès du lit de mort de son père. Elle croyait probablement qu'il était un cœur et dénaturé, se détournant des plus légitimes appels de l'affection pour n'écouter que le murmure du plaisir et de la dissipation. Il ne pouvait lui faire à l'idée de demeurer sous le poids de la censure, de ses reproches, de son mépris, qu'il n'en méritait aucun ; malgré les palpitations tumultueuses de son cœur, il alla vers elle l'aborder et se disculper. Elle paraissait si élégante, si noble, que son courage lui

ours qui précédé
core plus triste
même furent pe
fs pour retourne
e et lui s'étaient
tervalle, et ils an
de petits saluts.
ce était une cont

mand venait de
vit venir vers le
e dont l'appariti
œur : c'était Ge
e que la pensée,
t l'auteur des que
vaient si mystérie
t de mort de son
t qu'il était un fil
ournant des plus
n'écouter que le
tion. Il ne pou
er sous le poids
s, de son mépris
n ; malgré les p
n cœur, il alla
r. Elle paraiss
on courage lui m

esque lorsqu'il l'approcha. Il fit un effort sur
-même et la salua profondément. Elle ré-
dit à sa politesse par un petit salut de
naissance, si froid, qu'il recula malgré lui.
pendant, au désespoir et désirant ardemment
réhabiliter dans son estime, il avança de
quelques pas.

—Bonsoir, mademoiselle de Beauvoir, lui
dit-il.

En entendant ces mots, elle se détourna avec
détour.

Jamais de sa vie Armand n'avait éprouvé un
sentiment de mortification aussi aigu et aussi
profond que dans ce moment. Comme il se repro-
chait sa folie ! Qu'avait-il de commun avec
cette élégante et capricieuse beauté pour qu'il
se fût si stupidement exposé à son affront ? Que
lui importait à elle qu'il fût digne de louange
ou de blâme, lui pauvre étudiant inconnu qu'on
avait traité dans le salon de son oncle ? Lors même
qu'elle lui aurait écrit le billet anonyme qu'il
avait reçu à Saint-Etienne, ce n'était probable-
ment que l'effet d'une fantaisie, d'un caprice de
jeune femme.

Pour comble d'humiliation, il aperçut tout à
coup de Montenay qui s'était avancé à travers
les champs et qui sautait légèrement la clôture

près de Gertrude. Dans le petit salut qu'il fit Armand vit sur sa figure une expression d'ironie et de malice, provoquée sans doute par le fait qu'il avait été témoin de la rebuffade que lui, Armand, avait reçue ; mais calmant ses sentiments froissés et blessés, il répondit à la solent salut de Victor en n'en faisant aucune attention ; puis il se retourna, mais non sans avoir vu qu'il eût le temps de voir de Montenay ramasser une fleur qui venait de tomber du bouquet que mademoiselle de Beauvoir tenait à la main, et l'appliquer gaïement à ses lèvres et la pousser dans sa boutonnière.

— Ah ! comme de raison elle l'aime, par conséquent elle me hait, se dit notre héros. Suis-je moi, fils du cultivateur Durand, en comparaison de l'héritier des de Montenay ? Infortuné que je suis ! de quelle folie ai-je donc été séduisé depuis quelque temps ! j'en suis maintenant guéri et pour toujours !

Il revint à la maison abattu à l'extrême ; il se retira dans la chambre qu'il avait occupée depuis sa dernière arrivée, et là il se laissa tomber sur une chaise, dans un accablement qui faisait croire qu'il n'y avait plus pour lui d'avenir attachement à la vie.

La tante Françoise entra et le suppléa

AND.

le petit salut qu'il
pure une expres-
quée sans doute
de la rebuffade
; mais calmant
és, il répondit à
n n'en faisant
urna, mais non
de Montenay ram-
omber du bouquet
ir tenait à la
ses lèvres et la

n elle l'aime, par
fit notre héros.
ateur Durand, en
de Montenay? In-
ie ai-je donc été
ps! j'en suis ma-
rs!

attu à l'extrême,
qu'il avait occu-
vée, et là il se
ans un accable-
t plus pour lui

ontra et le suppl

endre pour souper ; mais il refusa, en allé-
ant un violent mal de tête. Puis elle parla
es projets, et il s'en suivit une assez longue
assion. Son indignation ne connut point de
es, lorsqu'elle apprit de lui qu'il se propo-
d'abandonner l'étude du droit et d'essayer
de procurer une place de commis. Il fut
ourdi des reproches qu'elle lui adressa, en
qualifiant d'être un ingrat à la mémoire de
ère et de sa mère, et d'indifférence à l'hon-
de la famille. Armand lui fit remarquer
maintenant, grâce à la trahison de son frère,
avait pas d'autres moyens que ceux qu'il
rait se gagner par son travail ; alors elle le
avec chaleur d'accepter le legs qui lui
été laissé à elle-même.

Est-ce que je l'aurais accepté, dit-elle, si
avais eu l'intention de te le transporter?
je l'aurais rejeté, irritée comme je l'étais
justice du testament de mon frère.

Après une longue et chaude discussion, il fut
qu'Armand continuerait l'étude de sa
sion, et que l'intérêt de ce legs, bien
agé, servirait à son entretien.

Comme Ratelle se rendit à la pressante solli-
de Paul, de continuer de rester et de
re la maison paternelle jusqu'à ce qu'il y

amenât, disait-elle, une femme; que cet événement arrivât dans une semaine, cela ne l'inquiétait pas fort.

Ce fut avec un cœur brisé de douleur qu'Armand laissa le lieu de son enfance, dont il était actuellement seul maître, certain que toute probabilité il n'en franchirait plus le seuil. Le tourment qu'il éprouvait à la pensée de la cruelle injustice et de la révoltante injustice dont il avait été l'objet, était en core augmenté par le souvenir du dédain avec lequel madame de Beauvoir l'avait fui et l'avait privé de l'occasion de lui donner les explications qu'il avait désiré lui communiquer. Oui, toutes les tristesses ensemble, et il avait recommencé à reprendre ses arides études de la loi, en pensant qu'il pourrait y ensevelir toutes ses pensées et ses souvenirs.

La vieille madame Martel le reçut avec la plus grande cordialité; mais même dans son premier épanchement de sympathie sur son malheur et de félicitation sur son retour, elle avait une mystérieuse allusion à une cause spéciale qui la faisait se réjouir doublement de son arrivée. En effet, après lui avoir un petit arraché la promesse d'en garder le secret, elle lui fit la confidence que sa pauvre

me; que cet être
aine, cela ne l'a
sé de douleur qu
n enfance, dont
naitre, certain
ranchirait plus j
il éprouvait à la p
de la révoltante
était en core aug
avec lequel mal
fui et l'avait pri
onner les explic
muniquer. Oui,
mble, et il avait b
des de la loi, es
r toutes ses pen
Martel le reçut m
mais même de
de sympathie sa
on sur son retou
lusion à une cau
réjouir doublem
après lui avoir
e d'en garder le
e que sa pauvre

ne se mourait d'amour pour M. Armand; il se souciait fort peu des autres messieurs, amis à lui,—qui lui avaient si souvent fait des compliments, non plus que des deux autres et riches cultivateurs de Saint-Laurent qui avaient vainement essayé de gagner ses faveurs. Non, tout son amour était pour M. Armand seul.

Il n'avait trop de vanité, notre héros ne vit rien d'in vraisemblable dans la révélation de l'amour de Martel, d'autant plus qu'il se souvenait de quelques-unes des remarques que lui avait faites Rodolphe peu de temps après l'arrivée de Martel, touchant la préférence visible qu'elle lui avait faite pour lui. Cet aveu était bien flatteur pour son amour-propre, que la hauteur de madame de Beauvoir avait si impitoyablement outragés, et très consolant pour ses affections si souvent outragées par les conséquences de la défection de Paul. Il y avait donc un cœur qui se portait sur lui! Un puissant sentiment de cette nature qui est inhérent à l'amour, s'empara de son esprit, et la pensée que la jeune, fraîche et belle Martel se chagrînait, priait et ne vivait que pour lui. Ah! sa douceur féminine ne la portait pas à outrager les sentiments même d'un homme, comme l'avait fait cette beauté de haute

naissance. Mais de crainte que son silence mal interprété par celle à qui il parlait, il la parole :

—Je ne puis vous dire, ma chère madame Martel, combien la révélation que vous m'avez de me faire me rend malheureux, d'autant que le testament de mon père m'a laissé sans sou : je ne puis donc penser à me marier dans bien des années. Dites cela à madame Laurin, et elle comprendra de suite l'importance d'arrêter ses pensées sur moi qui en suis si digne.

—M. Durand, répliqua avec dignité la femme, Délima vous aime pour vous-même, et pour votre fortune, et je suis certaine qu'elle sera plutôt portée à se réjouir d'une circonstance qui lui fournit l'occasion de montrer son désintéressement. Ah ! qu'elle a un riche père !

—Je crois tout cela, mais espérons que vous êtes méprise sur ses sentiments....

—Hélas ! non, je ne me suis pas trompée, interrompit solennellement madame Laurin, j'ai trop de raisons de connaître l'exactitude de ce que je dis. Mais, Dieu merci ! vous n'avez rien à regretter : cette nouvelle va faire du bien à votre pauvre petite.

te que son silence
qui il parlait, il

e, ma chère ma
ation que vous
heureux, d'autant
père m'a laissé
ser à me marier
cela à madame
dra de suite l'im
moi qui en suis

a avec dignité la
me pour vous
e suis certaine
réjouir d'une
ccasion de monter
qu'elle a un riche

mais espérons que
s sentiments.....
me suis pas
ment madame
connaître l'exac
eu merci! vous
va faire du bien

Quelques heures après, le même jour, Armand entra au salon, et il y vit Délima, devenue plus intéressante encore par une certaine pâleur répandue sur son joli visage. Elle était assise sur le petit sofa, un simulacre d'ouvrage à l'aide de ses doigts mignons. Lorsqu'elle le vit entrer, elle devint rouge, et, à son grand plaisir, il se sentit rougir lui-même.

Cette entrevue fut très embarrassante pour les deux ; ils faisaient de grands efforts pour calmer leur gêne commune. Mais Armand se remit vite à l'ouvrage. Comme la petite enchantresse écoutait tout ce qu'il lui disait ! Comme il y avait de la sympathie dans ses yeux langoureux et de la confiance dans sa timide admiration de ses yeux modestement baissés ! Délima faisait une charmante convalescente, et sa subtile influence aurait pu subjuguier une tête plus forte que celle d'Armand. Toujours est-il qu'il résistait vaillamment contre cette influence et contre les fines batteries de madame Martel qui, à son tour, était un ennemi aussi redoutable que madame Martel elle-même. Sans l'intervention de madame Martel, la dame qui était résolue à faire avancer promptement les affaires entre nos deux jeunes gens, les choses n'auraient jamais été plus loin d'être terminées en amitié.

Un jour que cette bonne dame était en sous un prétexte futile, dans la chambre jeune homme, et qu'elle lui faisait un énergique appel en insistant sur le fait qu'il devait pitié de sa cousine, il répliqua assez brusquement :

— Mais ne vous ai-je pas dit, madame Martel que je suis très pauvre ?

— Ne dites pas cela, M. Durand ; vous n'êtes au contraire, très riche en possédant un appartement comme celui de Délima. Ecoutez-moi : allez vous marier avec la petite, et vous resterez avec nous. Nous n'avons pas d'enfants, et nous aurons assez pour nous tous.

Impatienté, Armand se leva en sursaut, mais il se calma presque aussitôt en se rappelant les tendres yeux en larmes qui l'avaient regardé tristement le même matin, lorsque Délima avait appris qu'elle avait l'intention de retourner à Saint-Laurent, vu que sa santé, au lieu de s'améliorer, ne faisait qu'empirer. Madame Martel continua par intervalles au même ton, et pendant ce temps-là Armand poursuivait sa promenade de long en large dans sa petite chambre ; puis il entra brusquement dans le salon où Délima était assise à regarder tristement par la fenêtre. Comme de raison

Madame était en-
 dans la chambre
 faisait un énergi-
 qu'il devait
 qua assez brus-
 dit, madame Ma-

Durand ; vous
 possédant un
 Ecoutez-moi :
 petite, et vous re-
 pas d'enfants, et
 us.

leva en sursaut,
 t en se rappelant
 si l'avaient regardé
 n, lorsque Délima
 t l'intention de
 , vu que sa sacré-
 faisait qu'empê-
 par intervalles
 emps-là Armand
 long en large da-
 tra brusquement
 assise à regarder
 comme de raison

esse ne le suivit pas là ; au bout d'une heure il
 ait encore à côté de Délima. Lorsqu'ils se
 parèrent ils étaient fiancés.

Il est vrai de dire qu'il lui avait avoué avec
 sitation qu'il craignait de ne pas l'aimer com-
 e elle méritait d'être aimée et comme il était
 pable d'aimer, mais elle lui répondit avec une
 chante douceur que ce serait son aspiration
 que tous ses efforts tendraient à se faire aimer
 lui. Oui, elle était réellement ce que le cœur
 n homme pouvait désirer ; cependant, en pre-
 nt sur sa joue le baiser de fiançailles, au lieu
 ravissement qui aurait dû remplir cette heure,
 e sentit atteint d'une sourde douleur en pen-
 tout à coup à Gertrude avec ses nobles grâ-
 ses manières engageantes, malgré sa froide
 autaine réserve.

Madame Martel précipita les affaires avec une
 gie qui effraya franchement le pauvre
 and, lequel protesta inutilement contre cet
 ressement.

quelque temps après, par un sombre et triste
 n, à six heures, Armand Durand et Délima
 in furent mariés. Il n'y eut pas de déjeu-
 e cérémonie, ni de beaux cadeaux de noces,
 e réunion d'amis et de connaissances pour
 souhaiter bonheur et prospérité. Madame

Martel, qui craignait l'intervention de sa famille, avait extorqué d'Armand la promesse de n'être pas chez lui que lorsque l'événement serait accompli ; il y avait consenti, d'autant plus volontiers qu'il savait bien quel mécontentement occasionnerait la nouvelle de son mariage.

Lorsqu'ils revinrent de l'église ils furent accueillis par un succulent déjeuner : mais Martel était, comme de raison, toute souriante et remplie de félicitations, et l'aimable mariée elle-même dont le teint était animé paraissait tout à fait heureuse. Cependant, de temps en temps il passait sur la figure du marié une ombre légère qu'il s'efforçait en vain de chasser, mais c'était peut-être l'effet de l'obscurité d'un jour sombre. La question de savoir si la jeune femme qui était à ses côtés lui aiderait à dissiper cette ombre ou à l'augmenter, était un domaine des impénétrables et mystérieux de l'avenir.

XIII

ention de sa famille
promesse de n'être
ement serait acc
autant plus volon
ntement occa
mariage.

l'église ils furent
déjeuner : mal
aison, toute sour
, et l'aimable ma
était animé par
pendant, de temp
ure du marié une
it en vain de ca
ffet de l'obscur
uestion de savoir
ses côtés lui aid
à l'augmenter, é
lés et mystérieux

On avait allumé les bongies et tiré les ri-
oux de bonne heure, ce soir-là, dans l'élé-
salon du Manoir d'Alonville, car la soirée
humide et le vent soufflait avec une cer-
e violence. Gertrude de Beauvoir était assise,
use et pensive, dans le plus grand et le plus
lleux des fauteuils de l'appartement. Elle
un ouvrage de broderie sur ses genoux ;
la table, à côté d'elle, se trouvaient des lai-
et du canevas ; à ses pieds des livres et des
aux : ce désordre démontrait clairement
le avait souvent changé d'occupations, ne
ant d'intérêt ou d'amusement à aucun.
fut tirée de sa rêverie par l'entrée de Mon
qui, sans s'occuper de la froideur avec la-
e elle le recevait, — car il avait fini par s'ha-
r à ses manières capricieuses, — avait traîné
ntre fauteuil près du sien et s'y était assis.
Avez-vous entendu parler du dernier ma-
? lui demanda-t-il après avoir échangé
ues phrases banales.

— Non.

— Hé ! ce charmant, adroit et bon à rien d'Armand Durand s'est enfin marié avec la jolie petite couturière qu'il amusait depuis si longtemps.

Victor jeta un regard inquisiteur et pénétrant sur sa compagne, mais même pendant qu'ils parlaient elle s'était penchée pour relever son patron de modes tombé à ses pieds, et lorsqu'elle la regarda de nouveau sa figure était aussi impassible que celle d'une statue.

— La nouvelle ne paraît pas vous intéresser beaucoup, Gertrude ?

— Pourquoi m'intéresserait-elle ? Je le connais bien peu, et elle je ne la connais pas du tout.

— Alors prenons un sujet qui nous intéresse plus. Chère amie, quand notre mariage aura-t-il lieu ?

— Je suis sûre que je n'en ai pas d'idée, et ce n'est que ça ne sera pas de sitôt !

Et elle ferma à demi les yeux, comme si son entretien l'ennuyait.

— Mais ce n'est pas donner à ma demande une réponse juste ni généreuse.

— C'est réellement la meilleure que j'ai pu donner.

et bon à rien d'au-
arié avec la joi-
ait depuis si long-

isiteur et pénétra
ême pendant qu'
ée pour relever
es pieds, et lorsqu'
gure était aussi
tue.

pas vous intéres-

ait-elle ? Je le
ne la connais pas

et qui nous intére-
otre mariage aura-

en ai pas d'idée, et
sitôt !
s yeux, comme si

onner à ma dem-
reuse.

meilleure que j'ai

recula sa chaise avec impatience.

Gertrude, reprit-il, le temps est venu d'en-
r avec cet enfantillage, le temps est venu de
er à l'auiel l'engagement que nous avons
racté. Songez à la longueur du temps que
ous ai fidèlement attendue ; j'ai souffert tout
emps-là votre indifférence et vos caprices.
ez juste enfin, et répondez-moi.

Je crains, Victor, que cette réponse ne soit
rès agréable : n'insistez donc pas à ce que
ous la donne.

Mais il me faut : je ne puis, je ne me laisserai
remettre plus longtemps, de mois en mois,
ée en année. Je suis entré ce soir dans
chambre avec la détermination de n'en
sortir sans avoir une réponse explicite et
ative.

Eh bien, puisque vous le voulez absolu-
je vais parler. Je crains franchement que
érence qu'il y a dans nos goûts et nos
ères soit si grande qu'elle ne nous per-
jamais d'être heureux ensemble.

Vous n'êtes pas sérieuse, Gertrude ! Vous
cela seulement pour éprouver ma patience
e vous le faites si souvent.

Une fois pour toutes je dis non, ce n'est pas
cela. J'étais justement à réfléchir sérieu-

sement sur le sujet lorsque vous êtes entré, et je cherchais le meilleur moyen de vous faire connaître ma résolution.

De Montenay se leva en sursaut.

—Après m'avoir traîné si longtemps à votre suite, s'écria-t-il avec impétuosité, vous n'osez certainement pas me dire que vous avez maintenant l'intention de manquer à vos promesses.

—Quelles promesses? Vous savez fort bien que dans la dernière grande explication que nous avons eue ensemble, il a été formellement décidé que nous resterions libres, entièrement dégagés de nos engagements antérieurs.

—Il en a été peut-être ainsi en paroles, mais non en réalité. Pensez-vous que je veuille être partout raillé et tourné en ridicule, parce que j'aurai été rejeté par vous?

—Si vous le préférez, vous pouvez dire que vous m'avez dupée, et je ne vous contredirai pas : ce n'est pas ma faute, à moi, si vous n'avez suivi mes pas avec tant de persistance, sans avoir reçu de moi depuis bien des mois aucune espèce d'encouragement. Ah! je préférerais de beaucoup faire rire de moi à présent que d'être plus tard en pitié comme une femme malheureuse.

—Vous devenez sentimentale, dit de M.

vous êtes entré,
moyen de vous faire

ursaut.

si longtemps à vous
uosité, vous n'osez
que vous avez man
ner à vos promesses
Vous savez fort bien
ande explication que
il a été formelleme
s libres, entièrement
ts antérieurs.

ainsi en paroles, ma
ous que je veuille
n ridicule, parce que

ous pouvez dire
ne vous contred
e, à moi, si vous a
persistance, sans au
es mois aucune esp
e préférerais de be
résent que d'être p
une femme mal

mentale, dit de M

en plissant les lèvres ; ce n'est pas dans
genre, mademoiselle de Beauvoir, et ça ne
va pas du tout.

Certainement non, répliqua-t-elle avec un
de colère dans ses yeux noirs, et ce n'est
on plus dans mon genre de rester paissi-
ent assise à écouter quelqu'un me parler
e vous osez le faire dans ce moment. Ah !
heureux couple nous ferions, ajouta-t-elle
arcasme : notre vie serait une guerre sans

du moins, interrompit-il, nous avons l'avan-
e connaître mutuellement nos défauts à
l, plutôt que de les découvrir après notre
e : nous ne pourrions pas nous accuser de
re réciproquement trompés.

est parce que, répliqua-t-elle, nous
pas plus l'un que l'autre le pouvoir de
nos fautes : nos caractères sont trop peu
nés pour cela.

ci est un enfantillage, Gertrude. Je vous
parlons comme des personnes raison-
et non comme des enfants querelleurs.

vous ai donné ma dernière réponse. J'en
née pour vous, mais aucune supplication
mination ne m'en feront donner d'autres.
elle est réellement votre détermination,

vous êtes une coquette sans cœur et sans pitié.

—Personne ne sait mieux que vous, Vierge, toute l'injustice de cette accusation. Ai-je jamais prétendu ressentir de l'amour pour vous ? Non, je n'ai pas plutôt, par ma persistante froideur, prouvé que je n'avais pas un tel sentiment, et que je n'ai pas maintes et maintes fois essayé, quoique toujours dominée, de finir cet embrouille-matin qui m'a été imposé lorsque j'étais trop jeune pour prendre une décision sur une question aussi importante ?

—C'est une absurdité, mademoiselle de Beauvoir, répliqua de Montenay piqué presque jusqu'à la folie par ce franc aveu. Probablement que vous êtes éprise d'amour pour un autre homme favorisé que moi. Vraiment, je vous avais donné une préférence pour ce preux chevalier Armand Durand, quoique, apparemment, il n'a pas partagé le sentiment.

—Comment osez-vous vous oublier à ce point ? demanda Gertrude les yeux étincelants.

—Voyons, qu'est-ce qu'il y a donc, mes jeunes gens ? demanda la voix claire et douce de la dame de Beauvoir en entrant tout à coup dans la chambre. Vous vous querellez avec moi d'aigreur que si vous étiez déjà mari et femme.

ans cœur et sans
eux que vous, V
accusation. Ai-je
mour pour vous?
stante froideur, pr
el sentiment, et n'
fois essayé, qu
ir cet embrouille
que j'étais trop
sion sur une que

mademoiselle de
nay piqué presque
c'aveu. Probable
mour pour un autre
ent, je vous avais
ur ce preux che
, apparemment, il

vous oublier
e les yeux étincel
'il y a donc, mes
laire et douce de
rant tout à coup
querellez avec
ez déjà mari et fa

Je crains bien que nous ne le soyons jamais,
ors de Montenay sur le visage duquel on
a une expression de sombre chagrin, du
si j'en dois croire les explications dont
de me favoriser mademoiselle de Beauvoir.
Ah! je le vois, c'est encore une querelle
oureux! Je crois que vous en avez eu
la galanterie deviendrait véritablement
de si elle n'était assaisonnée par quelque
chicane.

En disant cela elle ajustait les coussins du
sur lequel elle s'était assise en lançant un
regard inquisiteur dans la direction des belli-
s.

C'est plus qu'une querelle d'amoureux,
me de Beauvoir, reprit Victor; c'est un
formel de la part de votre fille qu'elle ne
aura pas notre engagement, qu'elle rejette
vivement ma main.

Les doigts blancs de la dame jouaient invo-
lontairement avec les coussins, mais elle répliqua
en grand calme extérieur :

Vous la croyez réellement, Victor? Ah!
son tour aujourd'hui, demain ce sera le
Ce soir elle s'endormira probablement
des pleurs, se chagrinant de sa folie et dési-
rant arriver le matin pour se réconcilier.

Gertrude releva fièrement la lèvre en écoutant ces mots, mais elle ne répondit pas, et, se levant, elle se dirigea vers la chambre de Montenay, s'emparant de sa cassette, et reprit avec humeur :

—Je vous dirai bonsoir, mesdames, car je ne souffert ce soir plus qu'il m'était possible de souffrir; peu d'hommes en auraient eu autant.

Et il sortit brusquement de la chambre.

Madame de Beauvoir attendit qu'il fût sorti du et eût refermé sur la porte du dehors; après avoir fermé la porte du salon, elle se dirigea vers la chambre de sa fille.

—Est-il bien vrai, lui dit-elle, que tu refuses de Montenay?

—Oui, maman, c'est vrai.

—Et me sera-t-il permis de te demander pourquoi? Est-ce qu'il n'est pas un très bon parti pour une jeune demoiselle qui manie le pain de la charité, qui est nourrie et élevée par son oncle?

En entendant ces mots, les joues délicates de Gertrude rougirent, car il y avait une certaine dose d'orgueil dans ce jeune cœur.

—Oui, reprit-elle vivement, oui je l'ai refusé, et je le refuserais quand bien même je serais une mendicante.

ent la lèvre en
ne répondit pas,
arant de sa cap

ir, mesdames, ce
il m'était possi
s en auraient e

nt de la chambre,
attendit qu'il fût de
porte du dehors;
rte du salon, elle

i dit-elle, que tu

urai

ermis de te dem
n'est pas un te
emoiselle qui mu
est nourrie et ha

, les joues délica
il y avait une
une cœur.

ment, oui je l'ai
bien même je

Dans quel roman as-tu pris cela ? ou bien,
un effort de ton imagination ?

Ayez la bonté de m'écouter, maman : je
rme maintenant, et d'une manière formelle,
je viens de dire à de Montenay : jamais,
jamais, je ne serai sa femme !

Mais tu n'as pas d'autre alternative, mon
t. Tu sais aussi bien que moi de quelle
été nous a retiré la générosité de ton oncle.
Je dois pas avoir oublié non plus la petite et
e maison où nous logions à Québec après
rt de ton père, lorsque nous reçûmes la
si opportune de de Courval. Eh bien !
trouvé cette vie de privations si agréable
veilles la reprendre ?

n'est pas question de cela, maman. Mon
ous aime bien et il a de grands moyens.
conviens de cela, mais il peut mourir et
autres parents qui pourraient raisonnable-
attendre à leur part de ses richesses.
chose : il peut se marier, et dans ce cas
viendrions-nous ? Il ne te restera plus
ressource de t'engager comme institutrice,
moi celle peut-être de faire de jolies
au lieu de les porter. Gertrude, il faut
oublies cette soudaine attaque de folie et
er de suite, car je vois que pour toi, dans

ce cas, le proverbe " les délais sont dangereux " est doublement vrai.

—Mais, maman, je ne puis pas y consentir, n'y consentirai pas ! dit-elle en frappant vivement le plancher de son petit pied. Vous saviez comme le sentiment d'admiration que j'avais conçu pour ce petit pensionnaire que j'avais rencontré à Montenay en entrant dans le manoir, avait été remplacé par une indifférence qui s'est bientôt changée en une opiniâtre aversion !

—Gertrude, jusqu'à présent j'ai essayé de faire entendre raison et de te persuader, maintenant je vais commander. Ecoute, écoute, t'enjoins de remplir ton premier engagement avec de Montenay, et cela sous peine d'en subir ma disgrâce la plus sévère. Je suis certain que tu n'oseras pas me défier !

— Maman, vous m'avez trop longtemps fait faire ma volonté pour me brider si soudainement d'un coup. Je vous le dis, je ne me marierai jamais avec Victor. Ainsi cessez donc de tracasser, et que la paix se rétablisse entre nous.

—Que Dieu me soit en aide ! dit madame Beauvoir avec un inexprimable accent de tristesse qu'elle n'avait encore jamais eu dans ses manières de convention. J'ai élevé une fille oublieuse de ce qu'elle me doit et se d

étais sont dang
uis pas y consen
elle en frappant
on petit pied. C
iment d'admira
'avais conçu pou
rant dans le ma
ifférence qui s'en
tre aversion !
ésent j'ai essay
de te persuader ;
er. Ecoute, en
n premier enga
la sous peine d'
ère. Je suis certai
er !
ez trop longtemp
me brider si ser
dis, je ne me
Ainsi cessez donc
paix se rétablis
en aide ! dit me
primable accent
ncore jamais eu
. J'ai élevé une
me doit et se de

e, se moque de mes conseils et se rit de
autorité jusqu'à la mépriser.

sentiment de remords s'éleva tout à coup
le cœur de Gertrude, car elle vit que l'émo-
de sa mère était sincère, et lui jetant les
autour du cou :

ardonnez-moi, ô ma mère, lui dit-elle, je
en peinée de vous avoir ainsi chagrinée !
lors, prouve-le-moi en m'obéissant, ré-
froidement madame de Beauvoir en
ant les bras de sa fille enlacés autour de
u et en laissant la chambre.

ue Dieu me soit en aide à moi aussi !
la l'impétueuse jeune fille en se rejetant
ou fauteuil. Etre tracassée, tourmentée
cela de tous côtés, et mon cœur indocile
tourmente plus que les autres !

ude de Beauvoir était d'un noble et gé-
naturel, mais sous la mauvaise direction
conseils de sa mère mondaine, l'ivraie
ermé et poussé en abondance dans son
e impétueux, de sorte qu'on était aujour-
temps de la récolte qui ne pouvait don-
une satisfaction.

eur malade, malheureuse, la pauvre
e s'enfuit dans sa chambre, et après de
heures, elle finit par s'endormir en

soupirant, pour se réveiller le lendemain
aussi opiniâtre et impérieuse que jamais.

XIV.

La partie agréable de l'automne
était venue et disparue ; l'abondant feu
aux couleurs variées était tombé des
feuille par feuille, ne laissant çà et là, sol
qu'une tache brune attachée à quelques
ches dépouillées de leur parure. Les
rayons du soleil avaient fait place à la
grise et froide, et aux vents pénétrants du
novembre ; et beaucoup de piétons, inco
bles à la vue des mers de boue liquide qui
daient les rues de la ville, soupiraient
impatience de voir arriver un froid vif et
ber une bonne BORDÉE de neige, la seule
pensation que pouvait offrir la saison en
des nombreux désavantages dont elle
prodigue.

Armand Durand était, un jour de ce
soleil de novembre, assis dans sa petite ch
chez madame Martel. Il paraissait bien p

er le lendemain
use que jamais.

e l'automme can
; l'abondant fe
tait tombé des
issant ça et là, sol
achée à quelques
ur parure. Les le
t fait place à la l
ents pénétrants du
p de piétons, inco
e boue liquide qui
ville, soupiraient
ver un froid vif et
de neige, la seule
offrir la saison en
ages dont elle é

t, un jour de ce
s dans sa petite d
paraissait bien p

en préoccupé notre jeune marié de quelques
is. Un long soupir s'échappa de sa poitrine
dant qu'il déposa sa plume et appuya sa tête
sa main. Un instant après, il ouvrit le pupi-
de bois auprès duquel il était assis, et en
ra une lettre. Malgré qu'elle portât une date
anérieure et qu'elle parût avoir été sou-
t palpée, il la lut lentement.

cette lettre venait de madame Ratelle, et avait
écrite lorsque cette bonne tante avait appris
e source indirecte la nouvelle de son mariage.
erte et froide, elle commençait par exprimer
bagrin de ce que son neveu avait montré si
de respect pour la mémoire de son père en
ariant presque immédiatement après sa
t, et cela, sans même dire un mot de son
tion à aucun membre de sa famille; puis
léplorait le singulier et malencontreux choix
avait fait. Ah! c'était le côté faible par
el il avait blessé sa tante Ratelle: lui qui
reçu une éducation qui lui permit de cher-
pour femme une demoiselle, une fille d'intel-
ce et de haute naissance, s'être, au contraire,
é avec une couturière! c'était affreux. Elle
nait en intimant brièvement que malgré
e consentirait peut-être à l'avenir à le voir
ême, elle n'avait pas le moindre désir de
la connaissance de sa femme.

Comme on doit le présumer, la lecture de cette épître n'était pas de nature à égayer les esprits du jeune homme ou à chasser une pensée de souci qui commençait déjà à se faire remarquer sur son jeune front. Après avoir regardé dans son pupitre la lettre qui avait été ouverte comme qu'une agréable diversion aux sombres pensées qui l'assaillaient, il retomba dans sa rêverie. Il fut réveillé par l'horloge qui sonnait dans l'appartement voisin et qu'on entendait partiellement à travers la mince cloison ; il reprit aussitôt sa plume afin de réparer le temps perdu.

Au bout d'une demi-heure à peu près, la porte s'ouvrit et sa jeune femme entra. Elle était vraiment belle, vêtue avec un luxe inaccoutumé dans cet humble logis : une somptueuse robe de soie richement garnie, une montre et une bague d'or, avec une couple de bagues échappées dans ses doigts effilés, offraient un singulier contraste avec les toilettes plus unies mais plus précieuses que nous lui avons vu porter lorsque nous avons fait sa connaissance.

— Mon mari, lui dit-elle, je voudrais que tu sortisses avec moi pour nous promener.

— Je crains de ne le pouvoir, ma chère, il faut que toute cette écriture soit terminée demain matin, car, quoique indulgent, Lahaise aime qu'on soit ponctuel.

mer, la lecture
nature à égayer
à chasser une
déjà à se faire re
Après avoir re
qui avait été m
aux sombres pe
ba dans sa rêver
oge qui sonnait
on entendait par
cloison ; il reprit
parer le temps
heure à peu pr
ne femme entra
e avec un luxe in
ne somptueuse m
ne montre et une
e de bagues écla
offraient un sin
s plus unies ma
vous vu porter la
issance.
elle, je voudrais
pour nous prom
pouvoir, ma ch
ure soit terminée
quoique indulg
ponctuel.

— C'est seulement une excuse que tu donnes
la vraie raison c'est que tu ne veux pas
accompagner.

— Et pourquoi ne voudrais-je pas sortir avec
si jolie petite femme que toi ? demanda-t-il
souriant.

— Je suppose que c'est parce que tu as honte
moi, que tu as peur de rencontrer quelques-
de ces beaux messieurs et de ces belles
es que tu avais coutume de visiter avant ton
age.

— prit sa main dans la sienne.

— Voyons, Délima, lui dit-il, tu m'as déjà
deux ou trois fois de cette façon, et tout en
rant de l'injustice et du peu de raison
telle accusation, je t'ai dit qu'elle me fai-
e la peine.

— Mais c'est la vérité, reprit-elle. Aucun
ne fait le plus petit cas de moi, quoique
ent j'aie l'air, avec ma nouvelle robe de
aussi dame qu'aucune d'elles : et aucun
as depuis notre mariage ne reçoit d'invita-
quoique l'année dernière tu étais invité de
blés.

— Sois généreux pour lui dire qu'elle était
vement la seule cause de cette négligence
elle, Armand ne répondit pas, et elle
va sur le même ton :

—Je croyais qu'en me mariant à un homme je puis dire un homme de profession, je suis considérée et traitée comme une dame !

—Mais, Délima, tu oublies que je suis pauvre et que, dans la société, on a une petite opinion d'un jeune homme pauvre.

—Tu pourrais être riche si tu voulais, tu as des amis riches.

Notre héros recula vivement sa chaise, sa femme, comprenant probablement la signification de son brusque mouvement, reprit :

—Comme de raison, tu te fâches tout de suite si ta pauvre femme ose ouvrir la bouche sur d'autres sujets que ceux qui te plaisent.

Armand se mordit les lèvres et reprit sa femme qu'il avait déposée un instant.

—Ah ! je vois que tu es fatigué de me voir présent et que tu voudrais me voir sortir en suite !

—Je crois vraiment que ce serait le plus prudent parti à prendre. T'aperçois-tu, ma femme, que nous cheminons vers une querelle ?

—C'est tout de ta faute, répondit-elle, tu te fâches aussitôt que je te parle.

Pendant un instant les sourcils d'Armand se contractèrent, mais en s'apercevant de l'absurdité de l'accusation, il ne put s'empêcher de sourire.

mariant à un mo
de profession, je
me une dame !
blies que je suis pu
on a une petite op
vre.

riche si tu voulais,

vivement sa chaî
probablement la sig
ouvement, reprit :

tu te fâches tout de
se ouvrir la bouc
x qui te plaisent.

es lèvres et reprit s
un instant.

tu es fatigué de
adrais me voir son

que ce serait le plu

T'aperçois-tu, ma

ers une querelle ?

aute, répondit-elle,
e parle.

les sourcils d'Ar
s'apercevant de l'

ne put s'empêch

C'est bien, dit-il, si tu le veux absolument ;
puisque je suis un ours, sors vite de
nière en cas de danger. Je serai à ta dispo-
aussitôt que j'aurai terminé mon ouvrage.
Mais je veux que tu viennes tout de suite
moi, persista-t-elle.

te repète que je ne le puis. Nous aurons
l'après-dînée de demain.

Mais demain après-midi je ne sortirai pas !
elle s'élança hors de la chambre en faisant
e.

and resta quelques instants immobile.

vant notre mariage, se dit-il, elle était si
o, si douce, si charmante !

re Armand ! est-il le seul mari qui se
si étonné dans de pareilles circonstances ?

ndant il reprit bientôt ses papiers et con-
n ouvrage jusqu'à ce qu'on l'appelât pour

La table était moins abondamment
que du temps qu'il était garçon ; la con-
de madame Martel n'était pas non plus

reine et souriante. L'hôte, seul, n'avait
agé, et comme le jeune homme prenait

re, il lui dit avec sa même politesse

fois :

Armand, désirez-vous un peu de cette
? Elle est peut-être meilleure qu'elle

n'en a l'air ; dans tous les cas, c'est tout ce que j'ai à vous offrir.

—Et elle est aussi bonne que nous pouvons faire pour nos moyens, André, ajouta sèchement sa femme. Par les temps qui courent nous ne trouvons pas l'argent dans les rues.

—On ne le trouvait pas plus, femme, il y a quelques mois, lorsque nous avions coutume d'avoir presque tous les soirs un poulet rôti et quelque chose d'aussi bon. Mais, grâce à la Providence, j'ai un bon appétit et une bonne digestion, en sorte que je puis manger ce que y a.

—C'est bien dommage que tu ne puisses ajouter que tu as aussi un peu plus de bon pain, reprit avec sarcasme sa chère moitié.

—J'ai ce qui est aussi utile, une part notable de bonne humeur, répliqua impertinamment le digne M. Martel. Armand, me passez-moi le pain. Tu ne manges donc rien de petit : qu'est-ce qu'il y a ? Peut-être que aussi tu ne trouves pas la fricassée de ton temps.

—Ce n'est point cela, interrompit la femme de Martel avec indignation. Non, la pauvre a été désappointée.

—Ce n'est toujours pas en amour, observa-t-il en souriant, car elle s'est assurée, hardiment et fermement, notre ami Armand !

s cas, c'est tout ce

ne que nous pouv

André, ajouta ses

temps qui courent

dans les rues.

as plus, femme, il

nous avons cou

soirs un poulet rô

bon. Mais, grâce

n appétit et une b

je puis manger ce

age que tu ne pe

un peu plus de bon

chère moitié.

si utile, une part

r, répliqua imper

rtel. Armand, mo

tu ne manges donc

y a ? Peut-être q

la fricassée de tou

la, interrompit la

. Non, la pauvre

pas en amour, ob

s'est assuré, har

si Armand !

Je désirerais, cousin Martel, dit la jeune
sée avec un éclair dans ses yeux, je désire-
réellement que vous ne traînez pas mon
dans de vulgaires plaisanteries.

Tu es plus susceptible, jeune femme, ce
que tu n'avais l'habitude de l'être au temps
.

Parce que sa patience a été rudement éprou-
le soir, André. Etre tout habillée, et atten-
deux ou trois heures pour faire une prome-
avec son mari, et ne pas être capable de
r !

Oh, est-ce tout ? Eh bien, elle trouvera
promenade plus agréable lorsqu'elle sera
de la faire.

Les jeunes mariées n'ont pas l'habitude
refusées pour de si simples demandes ;
c'est peut-être la façon chez les messieurs.
elle pesa avec emphase sur ce dernier

Délina a choisi un jeune homme pauvre,
tant qu'elle en subisse les conséquences,
Armand avec le plus grand calme. Au lieu
tir avec elle, j'avais à écrire.

Pour l'argent que l'écriture rapporte, elle
pu être remise pour quelque temps.
Armand, vous avez des amis qui sont

riches et qui pourraient et auraient la volonté de vous aider, si seulement votre orgueil vous permettait de vous adresser à eux.

Dans cette dernière phrase madame Martel avait touché l'impardonnable tort qui se trouvait au fond de presque toute la persécution dont Armand était l'objet.

—Je vous ai déjà dit, madame Martel, que je ne souffrirais à aucune intervention sur ce sujet.

—Les gens pauvres ne devraient pas être aussi précieux !

Et madame Martel regarda l'horloge comme si elle lui adressait cette observation.

—Vous devriez vous rappeler, ajouta-t-elle, que vous avez à présent une jeune femme qui dépend de vous.

Ici Délima fondit en larmes. Armand se leva précipitamment de table et sortit de la chambre.

—Je crois que si vous continuez sur ce ton, vous forcerez bientôt le nouveau marié à aller promener à son compte. Il trouvera que c'est le seul moyen de s'assurer un peu de paix.

—André Martel, tu es un imbécile !

—Peut-être, puisque je t'ai mariée ; mais cessons, ma femme, cette escarmouche, et donnez-moi une autre tasse de thé.

Aussitôt qu'il l'eut avalé, il se leva sans

auraient la volé
t votre orgueil
à eux.

ase madame Mar
le tort qui se trou
la persécution de

adame Martel, que
vention sur ce suj
e devraient pas

rda l'horloge com
bservation.

appeler, ajouta-t-
une jeune femme

mes. Armand se
t sortit de la cham

continuez sur ce

nouveau marié à

Il trouvera que

un peu de paix.

un imbécile !

Je t'ai mariée ;

scarmouche, et d

é.
é, il se leva sans

ie et s'esquiva dans la cuisine pour fumer
pipe.

endant ce temps-là Armand était sorti pour
faire une promenade qu'il n'avait pas
péditée. La mauvaise fortune ne pouvait
favoriser d'un temps plus triste : l'agréable
é du soleil de l'après-midi s'était bientôt
mbrie, et la neige tombait à gros flocons
mpagnée d'un vent perçant. Les rues
nt désertes ; on n'y voyait que ceux qu'une
ue nécessité forçait d'être dehors. Il mar-
sans dessein arrêté, n'ayant d'autre but que
de passer une heure à flâner, afin de cal-
l'irritation inaccoutumée qui régnait dans
itrine. Il passa devant plus d'une maison
mment éclairée, dont les portes jusqu'à
èrement lui avaient été ouvertes, et il
amèrement aux nombreux changements
on mariage lui avait amenés. Depuis cette
e pleine d'événements, il n'avait en effet
aucune invitation de la part de ses anciens
sa jeune femme n'avait été de son côté
sée d'aucune visite ; il n'avait reçu aucune
visites sans cérémonie faites le soir, ex-
de L'espérance et de quelques-uns de ses
ades dont il ne désirait en aucune manière
mpagnie pour lui et encore moins pour

Cet isolement qui se faisait autour de lui était dû en grande partie à l'obscurité sociale de celle qu'il avait choisie pour femme et en partie à des insinuations malicieuses et calomniatrices mises en circulation par madame de Montenay, puis par madame de Beauvoir subséquemment répandues librement dans le public. Heureusement qu'il ignorait ce détail, car il avait assez de sujets d'amères pensées.

Laisant la grande rue, il prit une des nombreuses ruelles qui conduisent au port et qui présentait dans le moment un aspect solitaire et désolé. La noire étendue des eaux, les mâts sombres tout couverts de neige, deux ou trois goélettes chargées d'huîtres ou de bois, quelques visiteurs du port, se dessinaient obscurément dans la faible lumière ; ça et là un réverbère éclairait faiblement à travers la neige qui tombait en abondance. Il s'arrêta et s'appuya quelque temps sur un des poteaux de ces lampes, absorbé par des pensées aussi tristes que la scène qui se déroulait autour de lui. Cédant, enfin, à un sentiment de malaise physique il dirigea ses pas vers sa demeure.

Quolque la veillée ne fût pas encore avancée quand il y arriva, il trouva les lumières

aisait autour de
à l'obscur pos
choisie pour fem
ations malicieuse
circulation par
me de Beauvoir
librement dans le
ignorait ce dem
sujets d'amères p

, il prit une des
nt au port et qui
un aspect solitaire
e des eaux, les
neige, deux ou
es ou de bois, dem
sinnient obscures
ça et là un réver
vers la neige qui
rêta et s'appuya
de ces lampes, ab
ristes que la scè
Cédant, enfin,
ysique il dirigea

fût pas encore
, il trouva les lum

le feu éteints et la contre-porte fermée. Pour
recrer cette petite vengeance, madame Martel
Délima s'étaient retirées de bonne heure.
endant qu'il frappait doucement à la porte, il
saisait en lui-même combien il lui serait agréa-
si sa jeune femme venait lui ouvrir, avec un
ou un sourire de douceur sur les lèvres.
me alors il oublierait volontiers les désagré-
nts et les ennuis de ce soir-là ! Une lumière
la tout à coup à l'intérieur, et l'on fit partir
rochet de la porte ; mais c'était le digne M.
tel lui-même.

Pauvre Armand ! vous devez avoir bien
? Quoi ! vous êtes mouillé jusqu'aux os.
yez-vous et je vais faire du feu pour vous
lfer. Vous n'avez pas besoin de dire non,
e que si je n'en fais pas vous serez malade
in matin. Vous avez déjà le frisson.

Le bonhomme eut d'abord la précaution de
er doucement la porte de l'escalier condui-
à la partie supérieure de la maison ;
alluma le feu dans le poêle et mit de l'eau
le canard. Après cela, il plaça sur la table
in et de la viande froide ainsi que des ve
une bouteille.

Armand, dit-il au jeune homme, vous n'a-
pas soupé ce soir ; aussi vous devez avoir

une grande faim : un verre de quelque chose de chaud vous empêchera de prendre le rhum après votre ennuyeuse promenade. Ah ! cher ami, il ne faut pas vous laisser abattre par ces disputes conjugales. Comme de raison elles sont très désagréables dans le commencement, mais une fois qu'on y est habitué on trouve qu'elles ne signifient absolument rien. D'ailleurs il y a toujours une compensation : si une femme est grondeuse, elle est, selon toute probabilité, une habile ménagère ; si elle est chiche, elle est et mesquine, il est certain qu'elle est ménagère et économe.

Le jeune Durand secoua la tête en signe de doute.

— Dans l'un comme dans l'autre cas, observez-vous, dit-il, je ne trouve pas que la compensation soit suffisante.

— Peut-être que je ne le trouve pas non plus, mais, à quoi sert de se plaindre contre la destinée ? Il est vrai que quelques hommes restent cette règle et s'arrangent de façon à se faire passer tous les torts ; mais il faut qu'ils aient une volonté de fer et un robuste tempérament pour leur soit propre.

— Je déteste de me quereller avec les femmes ! répliqua brusquement Armand.

de quelque chose
 prendre le rôle
 menade. Ah! m
 s laisser abattre
 nme de raison d
 le commencement
 habitué on trou
 nent rien. D'aille
 ation : si une fem
 on toute probabi
 le est chiche, m
 qu'elle est ménag

 a la tête en signe

 s l'autre cas, obser
 la compensation

 trouve pas non p
 ndre contre la d
 ues hommes ren
 ent de façon à se
 faut qu'ils aient
 te tempérament

 ereller avec les
 nt Armand.

—Moi aussi, et la conséquence c'est que mada-
 Martel règne ici en souveraine. Il est vrai
 , de temps en temps, je lui dis ma façon de
 ser, mais ça ne lui fait ni chaud ni froid.
 out prendre, c'est une épouse active, soigneu-
 qui tient la maison et le linge en bon ordre.
 nt à sa langue, je n'en fais pas plus de cas
 du chant du serin qui est au-dessus de votre
 . Essayez, mon ami Armand, à suivre mon
 mple, et vous n'en serez que plus heureux.
 a perspective qu'on exposait ainsi aux yeux
 otre héros était moins que réjouissante, et
 étonnait en lui-même de ce que les maris
 rteurs ne fissent pas plus nombreux.
 ndant il était jeune, favorisé d'une assez
 e constitution et d'un heureux appétit ; il
 it donc à faire honneur aux bonnes choses
 Martel lui avait si cordialement procurées,
 s'aperçut que du moins elles chassaient ses
 tions de malaise physique intense, quoi-
 les ne pussent alléger la sourde douleur
 portait dans son cœur.
 ndant quelque temps, le calme se répandit
 a demeure. Mais un jour que madame
 l et Délima étaient sorties pour aller dans
 agasins, André vit de suite, à leur retour,
 e front menaçant de sa chère épouse, que

la trêve tirait à sa fin. Armand, qui avait retenu au bureau, n'arriva que tard. En voyant que sa jeune femme recevait froidement son salut souriant, il s'assit et attendit la tempête qui approchait, mais pas avec le même calme philosophique que Martel.

— J'aimerais à avoir une nouvelle toilette, dit tout à coup la jeune femme à son ton pétulant.

— Mais tu en portes actuellement une qui va à la perfection et te rend charmante.

— Je ne te demande pas de compliments, c'est de l'argent que je veux.

— Hélas ! je n'en ai pas à donner. Tu es un des désavantages d'être mariée à un homme pauvre ; mais, en cas que je trouve une belle robe ou que je reçoive un héritage quelconque, qu'espèce de robe veux-tu ?

— Une robe de soie violette avec une bande de satin. J'ai vu aujourd'hui une dame qui en portait une.

— Oui, et une qui avait l'air raide, interrompit madame Martel. Si vous l'aviez vue marcher avec son air hautain, comme si elle avait été une reine, et jeter sur Délima et moi un regard comme si nous avions été des quêtesuses. Délima est bien plus jolie qu'elle.

Armand, qui avait
que tard. En voyant
avait froidement
attendit la tempête
e même calme phil

ne nouvelle toile
la jeune femme d

tuellement une qui
nd charmante.
pas de complimen
eux.

as à donner. Tu
re mariée à un ho
e je trouve une ba
age quelconque, q

lette avec une bar
i une dame qui ea

t l'air raide, inter
ous l'aviez vue ma
omme si elle avait
élima et moi un m
té des quêtesuses.
e qu'elle.

—Quelle était donc cette dame à l'air raide et portant une robe de soie pourpre avec une barre de satin ? demanda Armand en riant et en se servant d'un morceau de pain rôti.

—Une qui avait coutume de bien te connaître quoiqu'elle soit trop fière pour connaître la femme, mademoiselle de Beauvoir, dit Délima en faisant un petit mouvement de tête.

En entendant prononcer le nom qui avait été son charme pour lui dans son enfance et même au-delà, il devint rouge, ce que remarquèrent les deux femmes.

—Ah ! si vous étiez marié à la jeune demoiselle dont le nom vous fait monter d'une manière si charmante le rouge au visage, vous ne refuseriez pas une pauvre robe de soie, dit triomphairement madame Martel.

—Répliqué au vif, Armand répliqua :

—Si je n'avais pu lui en donner elle s'en serait passé, car elle n'a pas besoin de ces secours extérieurs pour paraître grande dame.

En disant cela, Armand avait creusé sous ses yeux une mine dont il était destiné à expier le fruit par de nombreuses discordes domestiques fréquentes. La conséquence du moment fut d'énerger de la part de Délima un grand sanglot, et de celle de madame Martel une énergique

dénonciation. Au milieu de cette confusion il leva précipitamment et s'en alla dans sa chambre son port de refuge ordinaire.

—Ce commerce-là va durer, en tout cas, comme en santé, jusqu'à ce que la mort le sépare, soupira-t-il avec un accent abattu. Elle n'a que dix-sept ans et moi vingt-deux.

Longtemps il resta absorbé dans le somnolent labyrinthe des idées où il était plongé, et ne s'apercevoir qu'il était dans l'obscurité et l'isolement. Malgré la rigueur de cette nuit d'hiver il avait pas de feu dans le poêle de sa chambre.

La porte s'ouvrit tout à coup et l'homme, après n'avoir prononcé que ces deux mots : "Belfond," déposa un chandelier sur la table et se retira à la hâte, fermant la porte avec une violence extraordinaire.

Pendant un moment, les deux amis, en proie à un mutuel embarras, se regardèrent l'un l'autre ; puis Belfond prenant sur lui, étendant sa main, saisit celle d'Armand et la pressa affectueusement.

—Eh bien ! mon vieux, s'écria-t-il, quel bon temps que je vienne te souhaiter de la santé et du bonheur ; depuis que tu es marié je suis constamment absent de la ville, je suis seulement arrivé d'hier. Mon pauvre oncle To-

cette confusion il
alla dans sa cham
e.
durer, en mal
e que la mort
un accent abattu
moi vingt-deux
orbé dans le son
il était plongé,
ns l'obscurité et
e nuit d'hiver il
oêle de sa chambr
t à coup et l'ho
e ces deux mois :
ndelicer sur la tal
ant la porte avec

es deux amis, en
e regardèrent l'un
ant sur lui, éton
mand et la pressa

eux, s'écria-t-il,
e te souhaiter de
que tu es marié j
la ville, je suis
pauvre oncle Th

je l'espère, dans un meilleur monde que
ici-ci (ici Durand remarqua pour la première
que son ami était en grand deuil), et sa
érosité pour moi méritait toutes les attentions
l'affection dont j'étais capable. Je n'ai pas
oin de te demander si tu es bien et heureux :
nouveaux mariés devraient toujours l'être.
omme de raison, Armand répondit dans
rmative, et il essaya de paraître aussi heu-
que l'on pourrait raisonnablement s'atten-
à le trouver dans les circonstances ; mais sa
re hagarde et pleine de soucis ne put échap-
aux regards sagaces de son ami, auquel une
de la vérité était parvenue dans la courte
vue qu'il venait d'avoir avec la nouvelle
ée. Il avait remarqué que la gentille et
ste réserve qui la distinguait naguère et
avait tant admirée lui-même, avait fait
à une vulgaire ostentation pour la toilette
de ridicules manières empruntées qui le
irent et le dégoûtèrent à la fois ; il comprit
ors la gravité de l'erreur que son malheu-
ami avait commise dans le choix d'une
e.
bout de quelque temps, s'apercevant que
veau marié paraissait ne pas vouloir par-
l'entretint gaiement de ses propres affaires.

—Tu dois savoir, lui dit-il, qu'à l'exception de quelques semaines de la maladie de mon pauvre oncle Toussaint, pendant lesquelles j'ai eu un peu de repos, ma mère, mes sœurs et mes cousins ont été continuellement et sont encore m'importuner pour me faire faire ce que tu as fait si spontanément, me marier. Mais ma mère s'y oppose ; je vois une jeune fille, j'y pense à peine, et par goût, je me félicite sur la perspective qu'il me faut d'être capable de rencontrer les désirs de mes amis, car, bien entendu, je ne veux jamais me marier sans amour, et tiens ! avant que l'extinction de mon adoration et moi nous soyons vus ensemble ou six fois, ma flamme commence à se refroidir et au bout d'une douzaine d'entrevues elle est complètement éteinte. Je suis certain qu'il y a beaucoup de jolies filles dont je n'ai été passionnément amoureux pour quelque temps, et pendant je crois que je préférerais être pendant un mois que de me marier avec l'une d'elles. Voyons, avise-moi sur ce que j'ai à faire.

Il s'établit un silence de quelques minutes pendant lequel Durand cherchait évidemment une réponse, lorsqu'on entendit distinctement à travers la mince cloison la voix de madame Martel qui disait, probablement en réponse à quelque suggestion de son mari :

dit-il, qu'à l'exce
de la maladie de
pendant lesquelles
ère, mes sœurs et
ement et sont en
aire faire ce que
marier. Mais ma
e jeune fille, j'y
la perspective qu'
nter les désirs de
, je ne veux jam
tiens ! avant que l'
oi nous soyons vu
commence à se ref
ine d'entrevues et
Je suis certain qu'
t je n'aie été pass
quelque temps, et
éférerai être pen
marier avec l'une
ce que j'ai à faire.
e de quelques in
d cherchait évid
entendit distincte
on la voix de m
oablement en ré
son mari :

-Du feu ! en vérité, non ! nous ne pouvons nous permettre de telles prodigalités. S'ils froid, qu'ils sortent et qu'ils viennent s'as- ici. Je suppose que nous sommes pour eux assez bonne compagnie !

ette tirade fut lancée à voix trop haute pour Belfond ne l'entendit pas ; aussi, regarda- xement Armand dont la figure exprimait clairement la mortification et la peine en ressentait.

Pauvre ami ! murmura-t-il.

endant Rodolphe Belfond n'était pas de qui se laissent aller longtemps à la tris- il prit la casquette d'Armand et la lui nt sur la tête :

illons, dit-il, faire un tour, et après cela rons chez Orr manger une soupe aux huit- e qui nous permettra de nous raconter ntuels chagrins.

and ne fit aucune opposition et se laissa er.

me les deux amis sortaient bras dessus dessous, madame Martel s'en vint au de- eux et leur dit d'une voix aigre :

Belfond, c'est donner de mauvais exem- n mari que de l'enlever ainsi à sa jeune

—Alors, madame Martel, le moyen d'obtenir cela c'est que la jeune femme reste et demeure si heureuse qu'il soit impossible de la cajoler son mari et de le lui enlever.

Et après cette réplique à la vieille dame, qui fit un salut profond à la jeune femme qui boitait, de la fenêtre, il tira la porte sur eux.

— Je donnerais beaucoup, Armand, pour être à ta place pendant un mois, afin d'apprendre à dompter cette vieille mégère. Je crois que tes haines seraient plus fortes et plus constantes que mes amours.

—Je ne puis souffrir de me quereller avec des femmes ! répondit Armand d'un air étonné.

—Je ne suis pas si délicat que cela, mais si je froterais ce vieux gendarme avec autant de plaisir que j'en éprouvais à faire une partie de rangée au collège. Je t'assure que je ne suis ni au quartier ni à son âge ni à son sexe.

Lorsque les deux amis furent confortablement assis en présence des huîtres dans une chaudière agréablement chauffée, Armand commença à ouvrir un peu son cœur à son compagnon, et repassa à la hâte les incidents de la mort de son père, ayant soin de supprimer en grande partie la trahison de Paul ; et alors, quoique

RAND.

el, le moyen d'
une femme rend
'il soit impossib
lui enlever.

à la vieille dame
femme qui bo dait
orte sur eux.

up, Armand, pour
ois, afin d'apprioi
gère. Je crois que
rtes et plus cons

r de me quereller
Armand d'un air

élicat que cela, m
endarme avec aut
ais à faire une l
assure que je ne
à son sexe.

s furent confortab
îtres dans une ch

Armand comm
r à son compa

idents de la mort
primer en grande

alors, quoique

de répugnance, il mentionna les circons-
es liées à son mariage.

elfond vit de suite jusqu'à quel point son
avait été dupé, mais il ne fit aucun commen-
tandis qu'Armand lui contait qu'il conti-
pour se conformer aux ardents désirs de
ante, à toucher l'intérêt du legs que son
lui avait laissé à elle. Malheureusement, il
une fois mentionné à sa femme la propo-
que lui avait faite madame Ratelle de le
de suite en possession de tout le capital,
ette circonstance était une cause constante
nouvellement périodique des querelles qui
adaient l'amertume sur sa vie domestique.
me Martel et Délina étaient toutes deux
uellement à le presser, afin qu'il fît des
pour induire madame Ratelle à renouve-
on offre. Mais Armand s'y était toujours
llement opposé, car il savait que dans les
stances actuelles sa demande serait mal
llie, parce que, tout naturellement, la
rançoise se refuserait à placer la somme
e avait destinée pour l'aider à poursuivre
udes légales et le lancer dans le monde,
er, disons-nous, cette somme à la discrétion
une jeune femme étourdie qui pourrait
penser en rubans et en beaux meubles.
quelque temps après son mariage, Paul

lui avait écrit quelques lignes amicales, le priant d'accepter comme cadeau de nocces une somme de cents louis. Armand avait renvoyé cette lettre à son auteur; mais, par malheur, Durand l'avait préalablement vue sur son pupitre: ce motif de reproches irritants et de noirs charmes. Depuis cette découverte madame Martel et sa nièce ne lui avaient laissé aucun repos. Son oncle aurait été bien plus heureux et ses amies seraient contentées de l'état actuel des choses si l'argent eût été hors de son atteinte; mais elles ne pouvaient supporter l'idée qu'il se refusât obstinément à employer sa prérogative si précieuse de posséder huit cents piastres, sinon seulement par un griffonnage de plume comme elles disaient. Cette somme, fabuleuse pour elles, représentait d'élégantes et superbes robes, de jolies parties de plaisir, des meubles neufs pour leur petit salon et beaucoup d'autres choses aussi attrayantes.

Lorsque Durand eut terminé ses confidences, il s'en suivit une pause que Belfond rompit.

—Les femmes, dit-il, sont incompréhensibles et intraitables. Vois cette Gertrude de Beauvais après avoir retenu de Montenay à sa suite de l'argent qu'il en est sorti du collège, elle lui a demandé l'autre jour un congé inqualifiable.

nes amicales, le
de noces une co
vait renvoyé cette
par malheur, De
sur son pupitre :
ts et de noirs char
madame Martel
aucun repos. Sou
eux et ses amies se
at actuel des chose
son atteinte ; mais
l'idée qu'il se red
a prérogative si
nts piastres, sinon
nnage de plume co
omme, fabuleuse
gantes et superbes
le plaisir, des me
on et beaucoup d'a
terminé ses confide
ie Belfond rompît
sont incompréh
Gertrude de Beau
ntenay à sa suite
lège, elle lui a
qualifiable.

Pourquoi ? demanda à voix basse Armand.
sur la plus importante de toutes les rai-
d'une femme, c'est-à-dire celle de n'en pas
du tout. Madame de Beauvoir se lamen-
autre jour à ma mère, dans les termes les
pathétiques, de l'entêtement et de l'obstina-
de sa fille, et déplorait la perte de ce qu'elle
le un si bon PARTI. Mais revenons à nos
es affaires : laisse-moi, cher Armand, jouir
d'hui ou jamais du privilège d'un ami,
moi comment je puis t'être utile. Tu sais
mon pauvre oncle Toussaint m'a laissé
les moyens dont j'ai seul l'entier contrôle,
et avec joie que je mets à ta disposition ce
tu pourrais avoir besoin
Armand secoua la tête.

ne t'aurais pas, dit-il, si ouvertement ra-
tous mes troubles si mon orgueil m'avait
d'accepter l'aide que tu m'offres si géné-
ment. Non, Rodolphe, mon sincère et bon
n'aie donc pas l'air si chagrin, je te pro-
que si jamais je suis forcé de recourir à
l'un, c'est toi qui recevras ma supplique.
ait bien tard lorsqu'ils se levèrent pour se
, et en frappant légèrement à la porte de
qui Armand se souvint avec inquiétude
était jamais rentré à une heure aussi

avancée. Comme d'habitude, ce fut M. Martel qui lui ouvrit et le fit entrer ; il lui demanda hésitant s'il avait besoin de quelque chose pour remplacer le souper que les langues de ses compagnes l'avaient forcé d'abandonner.

Armand lui répondit dans la négative, ce qui parut le soulager considérablement. Le jeune homme murmura quelque chose sur ce que les femmes étaient plus boudeuses encore que coutume, et que madame Martel s'était perdue dans la mesquine vengeance de mettre la bouteille sous clef.

—Mais, ajouta-t-il, je vais en acheter une autre demain matin et je la mettrai dans une bonne cachette, de sorte que nous la déjouerons d'une drôle de façon.

Au moment où le jeune homme allait se retirer dans sa chambre en lui souhaitant un bon cal bonsoir, le père Martel lui mit la main sur l'épaule et lui dit d'un ton sérieux :

—Un petit conseil que je ne cesserai de vous donner, mon cher Armand, tant que vous n'auriez pas mis en pratique, est celui-ci : laissez pas vos repas parce qu'on vous y grommelle ; mangez bien et de bon appétit, puis battez la retraite aussi vite que vous le voudrez.

Ce conseil fut donné à point, car au déjeuner

itude, ce fut M. Martel
trier ; il lui demanda
de quelque chose par
les langues de ses car
bandonner.

ans la négative, ce
dérablement. Le
e chose sur ce que
deuses encore que
e Martel s'était pen
de mettre la boute

vais en acheter une
e la mettrai dans
que nous la déjouer

e homme allait se r
lui souhaitant un
tel lui mit la main
n sérieux :

je ne cesserai de
nd, tant que vous
ique, est celui-ci
e qu'on vous y grou
appétit, puis ball
us le voudrez.
point, car au déjeu

lendemain matin, madame Martel et Délima
ient très pointilleuses, et elles lancèrent plu-
s allusions provocantes sur la négligence et
différence de certains hommes sans cœur qui
fèrent aller prendre un coup avec des amis
d'être dans la compagnie de leurs respecta-
femmes.

u lieu de suivre le judicieux avis de son hôte
e prendre un repas complet, Armand n'ab-
a qu'une demi-ration de thé et de TOASTS et
uva dans ce qu'il avait autrefois appelé, en
, un sombre cachot de bureau, mais qui
à présent pour lui un port de salut, un
de repos.

XV

ne peut pas convenir que notre héros était
studieux et aussi capable qu'avant son
contreux mariage : il ne l'était certaine-
pas. Qui pourrait dire les rêves brillants
avait caressés pour s'encourager lui-même
ail ? Tout cela s'était changé en une sim-
le pour le pain quotidien, sans une lueur

d'espérance pour l'avenir, sans un rayon de joie pour le présent. Plus d'une fois M. Lahire était inopinément entré dans le bureau et avait trouvé son clerc plongé dans une sombre rêverie, tandis que sur son pupitre des liasses de documents qu'on y avait mises pour être annotées ou copiées étaient encore intactes. Cependant l'avocat avait entendu parler des débordements domestiques d'Armand, et cela l'avait rendu indulgent à son égard, sachant que les rares aptitudes du jeune homme lui permettraient de suppléer plus tard au temps qu'il perdait actuellement.

Le long et ennuyeux hiver, avec ses jours courts et ses longues veillées, s'écoula lentement et tristement pour Durand : pas une seule réunion sociale, pas une seule petite réunion paisible au coin du feu pour en égayer la monotonie. Dans le cercle domestique les choses allèrent de mal en pis au lieu de s'améliorer : la manie de gronder de madame Martel et la maussade humeur de Délima ne firent qu'augmenter la proportion de l'invincible patience de leur vieillesse qui, cependant, en dépit de tout, tint fermement la résolution qu'il avait prise de ne jamais demander d'argent à ses parents ou à ses amis.

Il est certain, toutefois, que l'on ne peut le

sans un rayon de
une fois M. Labrie
le bureau et ar
s une sombre ré
pitre des liasses
ises pour être ass
ore intactes. Cepen
à parler des déboi
et cela l'avait ré
achant que les ran
lui permettraient
ps qu'il perdait act

niver, avec ses j
es, s'écoula lentem
l : pas une seule
réunion paisible
r la monotonie. Da
choses allèrent de
iorer : la manie
el et la maussade
nt qu'augmenter
patience de leur vic
it de tout, tint ferm
avait prise de ne
arents ou à ses am
que l'on ne peut t

nder un arc, ni remplir un vase outre mesu-
Madame Martel était destinée à apprendre
à ses dépens.

Après un dîner qu'Armand venait de prendre
à hâte, comme il se préparait à partir pour le
beau, Délima l'informa d'un air boudeur
elle avait un grand besoin d'argent. Il tira
àitôt de sa poche sa bourse maigrement rem-
plie et la lui donna.

— Délima, c'est tout ce que j'aurai d'ici au
prochain, dit-il, mais je le donne de bon
cœur.

La jeune femme prit la bourse, l'ouvrit et en
retira le peu qu'elle contenait sur la table.

— Cela ne peut servir à rien ! dit-elle dédai-
gnamment.

— Mais de quoi as-tu plus spécialement besoin
en ce moment ?

— D'abord un capot neuf pour toi : celui que
tu portes actuellement est affreusement usé.....

— Oh ! est-ce tout ? interrompit-il. Dieu
merci, le mien me passera bien l'hiver !

— Eh bien ! si ton capot peut faire pour l'hi-
ver, ta vieille pelleterie ne fera pas : elle est
devenue à fait disgracieuse à côté de mon manteau

—Oui, c'est vrai, intervint madame Martel.
C'est encore plus laid pour une nouvelle mariée.

—J'en suis bien fâché, mais je crains que tu sois obligée de la porter tout cet hiver.

—Ah ! ça, non, elle ne le fera pas, M. Durand, interrompit la terrible femme. Pourquoi avez-vous pris une épouse si vous ne pouvez pas l'habiller décentement ?

—Vous oubliez, madame, que vous m'y avez forcé malgré moi, répliqua Durand qui était ce moment dans une disposition d'esprit très irritée.

—Oui, je puis témoigner que c'est vrai, ajouta M. Martel *sotto voce*. . . . Absolument comme on a fait pour moi-même !

Sa femme se tourna brusquement vers lui les yeux étincelants de colère, mais il avait prudemment battu en retraite.

Tout cela ne répond pas à ma demande reprit la jeune femme.

—J'y ai déjà répondu : je n'ai pas plus d'argent à te donner pour le présent.

—Mais vous en auriez beaucoup si votre orgueil vous permettait de vous adresser à quelques-uns de vos parents qui sont si riches plutôt que de faire cela, vous préférez vivre de charité.

Les jones d'Armand devinrent écarlates.

— Comment cela, madame Martel ? dit-il ; est-ce que je ne vous paie pas régulièrement la somme que vous avez vous-même fixée pour la pension de ma femme et la mienne ?

— Bah ! une somme qui ne paie seulement pas la moitié des dépenses ! C'est pourquoi si vous n'écrivez pas, j'écrirai moi même et je dirai à votre tante Françoise à votre frère Paul et peut-être aussi à la fière dame de vos anciennes amours, mademoiselle de Beauvoir, oui je leur dirai comme votre malheureuse femme est pauvre et misérable.

— Vous feriez mieux de vous en abstenir, madame Martel ! répliqua Armand avec un regard inaccoutumé qui aurait dû avertir cette matrone rusée qu'elle allait trop loin.

Elle n'en fit pas de cas, et s'approchant plus près de lui et le regardant d'un air de défi, elle péta :

— Mais je vais le faire. Je ne permettrai pas que moi ou les miens connaissent le besoin lorsque le griffonnage d'une plume peut amener l'abondance. Un pauvre gueux plein d'orgueil ne nous en imposera pas, ou, si nous avons à nous conformer à ses volontés, du moins le monde le saura.

Armand, éédant tout à coup à un de ces accès de colère qui s'emparaient de lui de temps en temps malgré la douceur de son caractère, retourna du côté de celle qui le poussait ainsi à bout, et, la saisissant par l'épaule, il la lança dans la porte ouverte avec une force qui l'envoya culbuter parmi les pots de géranium qui tombèrent avec elle pêle-mêle,

—Maintenant, Délima, tu vas de suite empaqueter tes effets et te préparer à laisser cette maison dans une heure.

—Mais elle ne s'en ira pas avec vous, madame ! cria madame Martel en se relevant parmi les débris de pots cassés, de plantes et de terre. Vous la tueriez comme vous venez parquer de me tuer.

—Tu m'entends, Délima ? dit notre héros avec un calme sévère.

—Non, je n'irai pas avec toi, sanglota la jeune femme.

—Comme tu voudras, répliqua-t-il avec indifférence.

Et en laissant la chambre pour se rendre dans la sienne, il ajouta :

—Je n'ai pas l'intention d'insister sur mes droits.

Il se mit aussitôt en frais d'empaqueter

à un de ces acci
e lui de temps
son caractère,
le poussait ainsi
épaule, il la la
e force qui l'envo
ranium qui tomb

vas de suite emp
arer à laisser

as avec vous, mon
en se relevant
és, de plantes et
me vous venez pr

? dit not héros
toi, sanglota la je
liqua-t-il avec in
pour se rendre
n d'insister sur
is d'empaqueter

ffets, ce qui, pour lui, était une affaire bien
simple : elle consistait à jeter dans des coffres
les hardes, ses livres, ses broches, dans l'ordre
qu'ils lui tombaient sous la main. Au bout d'une
demi-heure il avait terminé sa tâche. Il se rapp
alors qu'au commencement de la dernière
angeuse entrevue il avait donné sa bourse à
Délina. Qu'allait-il faire ? Heureusement qu'il
se décidait quelques piastres qu'il avait mises de
côté pour payer un compte de livres de lois
écemment achetés, et sachant que le libraire
attendrait, il résolut de s'en servir pour les be-
soins du moment.

Il regarda à sa montre : trois quarts d'heure
étaient déjà écoulés. Comme il avait dit à sa
femme qu'il attendrait une heure, il résolut de
partir qu'à l'expiration de ce temps. Si elle
se déciderait à l'accompagner, il serait satisfait ; si
se décidait à rester, il ne dirait pas un mot
pour l'en dissuader. Il regarda encore à sa mon-
tre : quatre, trois, deux minutes ; enfin l'heure
était écoulée. Il prenait donc son chapeau, lors-
que la porte s'ouvrit lentement et sa femme entra,
figure rouge et les larmes aux yeux.

— Viens-tu avec moi, Délina ? lui dit-il.

— Oui !

— Alors habille-toi vite, car nous n'avons

pas de temps à perdre. Je vais aller chercher une carriole,

—Où irons-nous ? soupira-t-elle, complètement subjuguée en s'affaissant sur une chaise.

—Ne sois donc pas inquiète. Nous pourrions aisément trouver une bonne pension pour le prix que nous payons ici. J'ai en vue une maison paisible et respectable ; je vais de suite essayer d'y prendre des arrangements et je reviendrai te chercher. Pendant ce temps-là tu pourras faire ta malle.

En sortant il ne vit point madame Martel, mais il rencontra le bonhomme qui avait reçu l'instruction de guetter Armand et d'essayer, s'il c'était possible de l'amener à des sentiments plus doux.

—Quoi ! qu'est-ce que ceci, Armand ? Vous voyez, vous ne pensez pas à nous laisser ?

—Oui, M. Martel, et je regrette sensiblement que ce soit dans d'aussi désagréables circonstances.

—Prenez, Armand, quelque temps pour décider : ne partez pas immédiatement,

—Rien au monde me ferait rester seule une nuit de plus.

—Allons, allons ! qu'est-ce que veulent plus ou moins, quelques mots un peu vifs ?

—Que le bon Dieu vous bénisse, Armand, répondit-il avec une émotion visible dans sa voix. Depuis le commencement jusqu'à la fin, vous avez agi comme un vrai gentilhomme. J'espère que la petite Délima se montrera digne de vous !

En moins d'une heure Durand revint chercher sa femme qui, tout éplorée, embarqua dans le SLEIGH sans proférer une seule parole, car elle avait déjà fait ses adieux à la famille.

Arrivés à leur nouvelle résidence, laquelle paraissait rangée et confortable, Armand procéda à prendre possession de leur petit mais propre appartement en dépaquetant et en pendaut les hardes, en mettant ses livres et ses papiers à leurs places respectives. Pendant ce temps, Délima était assise sur un coffre, inconsolablement éclatant de temps en temps en de nouveaux sanglots.

Lorsqu'on sonna la cloche pour le thé, elle refusa avec indignation de prendre de ce repas chichement, en sorte qu'Armand descendit. Le repas était certainement une amélioration sur ceux très mesquins qu'on lui avait servis dans ces derniers temps, et il fit l'agréable réflexion que dorénavant il pourrait les prendre en paix sans avoir à essuyer un feu roulant.

ous bénisse, Armand
notion visible dans
cement jusqu'à la fin
un vrai gentilhomme
Délima se montra digne

Durand revint cherch
ée, embarqua dans
seule parole, car
à la famille.

le résidence, laque
table, Armand procé
leur petit mais pro
tant et en pendant
livres et ses papiers
Pendant ce temps
n coffre, inconsolab
mps en de nouve

che pour le thé,
e prendre de ce ra
Armand descendit
ment une améliora
qu'on lui avait
et il fit l'agréable
l pourrait les pro
yer un feu roulan

roches et de récriminations. Il n'y avait que
tre autres pensionnaires : deux vieilles filles
étaient sœurs, unies dans leur toilette et
ctées dans leur parler, et un couple tranquille
à certain âge avec lequel, cependant, l'hô-
te babillarde et souriante tenait une conversa-
tion assez vive. Lorsque Armand retourna à sa
chambre il la trouva en quelque sorte triste, le
feu s'était éteint. A force de pleurer Délima
s'était endormie dans un fauteuil, et comme les
larmes de la bougie frappaient en plein sa pâle
face sur laquelle on voyait les traces des lar-
mes, son cœur s'attendrit en dépit des constantes
occupations qu'il avait reçues d'elle. Elle pa-
raissait si jeune, si fragile, et maintenant elle
s'était adonnée entièrement de lui !

Armand, du feu, chercha l'hôtesse pour lui deman-
der si elle aurait la bonté de faire monter une
tasse de thé à madame Durand qui était malade,
à quoi on consentit volontiers ; puis il monta
chez sa femme. Après qu'on lui eut appor-
té une tasse de thé, elle la refusa de nouveau et
commença ses pleurs entremêlés d'accès de
tristesse sur son triste sort et sa malheureuse
situation.

Armand, n'ayant pas eu le succès qu'il espérait
de la voir avoir essayé infructueusement de la
consoler, voyant qu'elle redoublait ses lamen-
tements, il lui dit d'un air grave :

—Puisque tu te trouves si misérable, je vois, Délima, qu'un seul parti à prendre : vas retourner chez madame Martel, car selon les apparences, il n'y a que là que tu pourrais être heureuse. Je donnerai tant que je pourrai pour ton entretien et j'augmenterai la somme aussitôt que j'en serai capable. Il est trop tard ce soir, mais tu pourras partir demain matin.

—Je ne ferai rien de la sorte, interrompit vivement la jeune femme, quoique je pense que tu en serais bien content : tu trouverais peut-être que c'est un bon débarras.

Piquée au vif par cette pensée, elle se leva brusquement et commença à arranger sa toilette en désordre et à placer les quelques effets qu'elle avait apportés avec elle, madame Martel lui ayant promis que le reste serait prêt quand elle l'enverrait chercher.

Lorsque Armand revint du bureau, le lendemain, il fut agréablement surpris de trouver sa chère moitié assise dans le salon avec sa comtesse et causant avec une des pensionnaires. Il était de plus très content d'apprendre de sa bouche qu'elle se trouvait plus heureuse et mieux chez madame Martel.

Maintenant, si Armand eût eu un caractère plus déterminé, s'il eût été capable de pou

« misérable, je
« parti à prendre :
« Martel, car se
« là que tu puis
« tant que je pour
« menterai la som
« ble. Il est trop
« tir demain matin.
« a sorte, interrom
« quoique je pense
« tu trouverais pe
« rras.

« pensée, elle se le
« a à arranger sa
« cer les quelques
« elle, madame Ma
« este serait prêt qu

« du bureau, le le
« surpris de trou
« e salon avec sa ch
« pensionnaires. Il
« prendre de sa bo
« eureuse et mieux

« eût eu un car
« té capable de pou

« par une certaine fermeté dans ses manières
« ses résolutions la victoire domestique qu'il ve
« de remporter, tout aurait pu aller passable
« ment bien ; mais, malheureusement, tel ne fut
« le cas. Madame Martel venait fréquemment,
« quelque temps après, à leur nouvelle résidence ;
« elle passa une grande partie du temps à lui
« rendre ses visites, et Armand n'intervint nulle
« ment. Les conséquences morales de ces rela
« tions furent très perceptibles dans le caractère
« de la jeune femme qui devint plus indépendant
« et plus exigeant. Elle paraissait croire que le
« but de la vie était de s'habiller avec le
« plus de soin et avec autant d'extravagance que
« possible.

« de son côté, Armand poursuivait avec persé
« cution ses obligations de bureau, quoique par
« lui ne pouvait se défendre d'un sentiment de
« découragement. Depuis qu'il avait reçu la
« proposition de Paul lui offrant de l'argent, il n'avait
« eu d'autres relations avec lui. Au jour de
« son mariage, il reçut un petit billet de sa tante Ratelle,
« contenant un présent de cinquante louis. On ne
« parlait pas de sa femme dans cette
« lettre, et on ne lui exprimait aucun désir de
« sa connaissance. Madame Ratelle avait,
« malheureusement, reçu d'une bonne autorité

une connaissance exacte de son caractère et avait appris de cette manière que l'acquisition qu'il avait faite son infortuné neveu en était une précieuse, sans valeur et sans mérite.

Délima cajola si bien son mari qu'elle obtint bientôt les cinquante louis, et au lieu de les employer, du moins en partie, à payer quelques dettes que le jeune ménage avait contractées, elle s'acheta une garniture neuve de pelletterie et un costume dont l'élégance rivalisait avec les toilettes de mademoiselle de Beauvoir et même. Madame Martel ne fut pas oubliée dans cet inégal partage des ÉTRENNES de la tante Ratelle : elle eut pour sa part un joli manteau neuf.

Au bout de quelques mois la jeune femme qui, dans le principe, avait été si enchantée de la vie de pension, en fut entièrement dégoûtée. Les pensionnaires étaient si peu complaisants pour elle, la bourgeoise si grossière et désagréable qu'elle n'osait seulement pas lui demander un verre d'eau entre les repas, elle-même si fatiguée de toujours manger, s'asseoir et vivre sous la constante surveillance d'étrangers qu'elle en était venue à la conclusion qu'elle aimerait mieux mourir de faim dans un logement à elle, — ne fût-ce qu'un grenier — tôt que de rester dans cette situation.

Comme de raison, madame Martel était au fond de tout ce murmure et ce mécontentement.

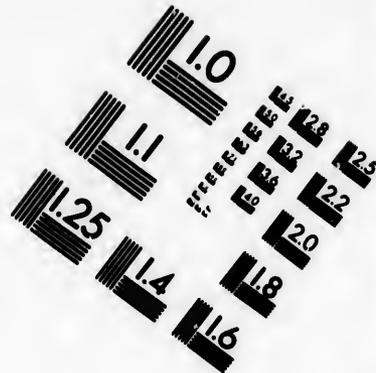
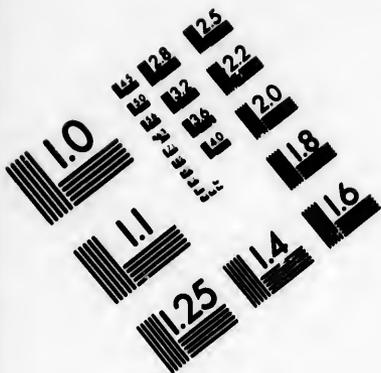
Ce rusé brandon de discorde trouvait que dans ses visites à la jeune femme elle n'avait pas assez de liberté et n'était pas reçue comme elle l'aurait aimé. Impossible de se passer le luxe d'une délicieuse tasse de thé et d'une de ces longues veillées terminées par un souper chaud. En un mot, il valait autant que Délima fût à Saint-Laurent pour le profit et le plaisir que sa compagnie lui rapportait. Aiguillonnée par des conseils si intéressés, la jeune madame Durand rendit bientôt désagréable et haïssable aux autres pensionnaires ; son affectation et ses airs de supériorité servirent de risée. Tous les soirs, lorsque notre héros arrivait du bureau, elle avait un nouveau grief à conter, une nouvelle histoire de dureté et d'oppression à lui communiquer ; et bien, qu'insensiblement il finit par redouter son arrivée à la maison de pension autant qu'au soir au domicile de madame Martel. De temps en temps elle changeait son histoire et insistait sur le bonheur qu'ils goûteraient dans un chez-soi, quelque humble qu'il fût, sur l'économie et l'habileté qu'elle déploierait dans la direction de son ménage. Le tableau était engageant, et Durand se surprit souvent à se demander com-

on caractère et am
l'acquisition qu'a
eu en était une p
mérite.

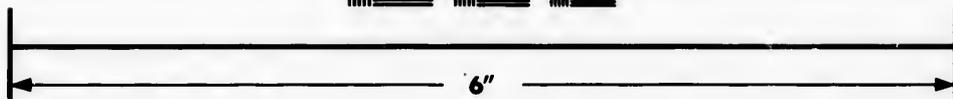
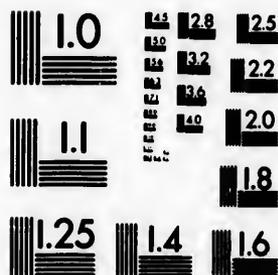
un mari qu'elle obé
et au lieu de les en
e, à payer quelq
ge avait contracté
e neuve de pellete
gance rivalisait
elle de Beauvoir et
e fut pas oubliée de
ETRENNES de la m
part un joli man

mois la jeune fem
ait été si enchantée
entièrement dégo
et si peu complai
si grossière et désa
ment pas lui dema
repas, elle-même
d'anger, s'asseoir
surveillance d'étran
la conclusion qu
de faim dans un
ce qu'un grenier
te situation.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

E 128 125
E 32
E 22
E 20
E 18

11
01
31

ment il pourrait le réaliser et si son orgueil et son indépendance lui permettraient jamais de solliciter de la tante Ratelle de l'aide pour mettre son projet en pratique.

Le sort vint à son secours et arrangea l'affaire en lui ménageant une rencontre avec sa tante Françoise qui était venue à la ville pour la première fois depuis la mort de son frère Paul Durand. Armand ayant sa jeune femme à son bras se rencontra face à face avec elle au moment où elle sortait d'un de ces magasins sombres et bas, comme alors il en existait encore quelques-uns à Montréal. Le jeune homme qui se rappelait toutes ses bontés pour lui, était charmé de la rencontre et il démontrait clairement par ses manières et ses paroles tout le plaisir qu'il en éprouvait. La froideur que madame Ratelle avait d'abord montrée se fonda bientôt sous le charme enchanteur de son accueil affectueux et sous les pressantes sollicitations du jeune couple de vouloir bien les suivre et partager l'hospitalité de leur pension. Elle refusa en les remerciant; mais comme compensation à son refus, elle les invita à aller prendre le dîner avec elle à l'hôtel paisible et respectable où elle était descendue.

L'invitation fut de suite acceptée, et tout

son orgueil et
ient jamais de
aide pour met-

rangea l'affaire
e avec sa tante
a ville pour la
e son frère Paul
e femme à son
ec elle au mo-
s magasins som-
a existait encore
une homme qui
pour lui, était
montrait claire-
roles tout le plai-
eur que madame
se fondit bientôt
son accueil affec-
sollicitations de
s suivre et parta-
n. Elle refusa en
compensation à
prendre le dîner
spectable où elle
ceptée, et tout

osa d'une manière satisfaisante. Inutile d'ajou-
er que madame Ratelle vit avec infiniment de
plaisir les coûteuses fourrures et l'élégant
anteau qui accoutraient la femme d'un pauvre
odiant en droit, mais Délima paraissait si
eune, était si belle et se rendait si charmante,—
our atteindre ce but elle avait repris les maniè-
es entraînantes qui la caractérisaient avant son
ariage que la tante Françoise sentit se dissiper
omplètement les préjugés qu'elle avait conçus
ontre elle. Avec une naïveté que la vieille dame
apprécier, la nièce parla de l'ardent désir
si l'animait d'avoir une demeure à elle, n'ou-
ant pas en même temps de faire valoir les
res brillants qu'elle faisait sur la perfection
ec laquelle elle tiendrait le ménage.

—Mais, observa sèchement la tante Ratelle
répondant à cette rapsodie, je ne puis pas me
présenter une dame aussi richement habillée
e vous l'êtes se débattant parmi les pots et les
udrons, et confectionnant les cornichons et
confitures. Vous seriez bien mieux dans un
on !

—Ah ! tante Françoise, reprit Délima en adop-
de suite le titre avec lequel Armand parlait
a tante, je m'habille si richement parce que
j'ai pas autre chose à faire. Combien ce se-

rait différent si j'avais un petit logement à moi je pourrais alors m'occuper d'autres choses que de parures et de toilettes.

Madame Ratelle n'ajouta rien, et lorsque les jeunes gens partirent elle demanda à son neveu de revenir le soir afin d'avoir une conversation avec lui.

Comme de raison, il se rendit volontiers à cette invitation, et la nuit était passablement avancée lorsque se termina leur entrevue. Ils avaient eu beaucoup à se dire, mais le jeune homme s'était montré dans le cours de cette longue conversation d'une étonnante discrétion sur le sujet de ses embarras domestiques aussi bien que de toutes les machinations qu'on avait mises en œuvre pour le faire marier.

En lui donnant des nouvelles d'Alonville elle lui dit que Paul demeurait toujours dans la maison paternelle, mais était devenu extraordinairement sombre et taciturne, et que sa propreté en agriculture avait considérablement diminué. Il ne paraissait pas penser au mariage quoique, s'il en eût quelque disposition, il aurait pu choisir parmi les plus jolies filles de la paroisse. Il n'avait jamais fait allusion à son mand, non plus qu'aux événements qui étaient survenus à la mort de leur père, quoique

lui donnât à penser, à elle, que son esprit en était plus absorbé et que c'était probablement pour cette raison qu'il cherchait des consolations dans les stimulants, avec une fréquence qui la remplissait d'inquiétude et d'appréhensions.

Madame Ratelle lui parla ensuite de ses propres affaires et lui demanda s'il désirait aussi vivement que sa femme d'avoir un logement à eux. La pensée des plaintes ennuyeuses et des incessantes tirades que Délima lui faisait subir tous les soirs, lui fit répondre dans l'affirmative. La tante Françoise accueillit évidemment sa réponse avec faveur, car en elle-même elle craignait que la vie indolente que menait la jeune mariée pourrait lui communiquer des idées d'oisiveté et de dépenses qui la rendraient plus tard incapable de prendre la conduite d'un ménage.

La conclusion de tout ceci fut qu'Armand serait immédiatement mis en possession du legs que son père avait laissé à sa tante. Une partie de ce legs, sagement placée, rapporterait un intérêt raisonnable, tandis qu'on en déduirait une somme suffisante pour monter une maison, quoique sur la plus petite échelle possible.

— J'espère, mon neveu, que notre décision a été très prudente, dit gravement la tante Ra-

telle au moment où ils se séparèrent. On pourrait peut-être dire qu'il aurait été plus sage de laisser les affaires telles qu'elles étaient, mais tu es à présent un homme marié à qui l'on peut certainement confier la direction de ses propres affaires. Dans tous les cas, deux qualités te sont éminemment nécessaires : l'économie et la fermeté ; aie soin que ni l'un ni l'autre ne te manquent.

XVI

Ce fut pour Délima un jour de triomphe que celui où, après avoir parcouru avec son mari une partie de la ville à la recherche d'une habitation qui réalisât l'idéal qu'elle avait rêvé, ils trouvèrent pour un prix modique, sur la rue St-Joseph, un cottage contenant le nombre voulu d'armoires et de cabinets, et ayant devant la petite véranda que la jeune femme regardait comme indispensable. Aussi fut-elle très joyeuse lorsque Armand, qui éprouvait l'aversion ordinaire à son sexe pour faire

parèrent. On pour-
rait été plus sage de
elles étaient, mais
marié à qui l'on peut
ction de ses propres
deux qualités se sont
l'économie et la fer-
n ni l'autre ne le

ur de triomphe que
ouru avec son ma-
cherche d'une habi-
elle avait rêvé, il
odique, sur la re-
tenant le nombre
oinets, et ayant
ue la jeune fem-
able. Aussi fut-
and, qui éprou-
sexe pour faire

emplètes, lui remit, avant de partir pour son
bureau, une bourse bien remplie et lui donna
carie blanche pour en dépenser le contenu à son
entière discrétion.

Naturellement, le premier soin de Délima fut
d'aller chercher madame Martel. Cette terrible
matrone fit le désespoir des commis d'une dou-
zaine au moins de magasins en marchandant,
arguant et changeant d'idées plusieurs fois
avant de conclure des marchés. Sa coopération
fut cependant d'une grande utilité à la jeune
femme qui débutait comme ménagère, car sans
l'intervention de sa compagne, Délima, guidée
par les mêmes goûts qui l'avaient dirigée dans
l'achat de ses robes, aurait mis les trois quarts
de son capital sur un tapis coûteux, embelli de
rouges et de lilas, et sur des meubles de salon qui
n'avaient bien fait avec ce tapis, mais qui ne
convenaient pas plus que ses robes à leur posi-
on.

Madame Martel lui ayant demandé aigrement
avec quoi, dans ce cas, elle se proposait d'ache-
ter un poêle et des batteries de cuisine, elle
consentit à regret à se contenter d'articles moins
splendideux. Pendant qu'elle examinait d'un air
content le droguet, la table et les chaises unis
et simples, mais plus confortables que sa tante avait choisis,
celle-ci lui dit :

—C'est, dans tous les cas, ma fille, une amélioration assez notable sur les planchers et les chaises empaillées que l'on voit dans la meilleure chambre de la vieille ferme à Saint-Laurent.

La jeune femme qui, dans sa grandeur naissante, était presque parvenue à chasser ses réminiscences comme elle l'avait fait du souvenir du grand-père qui l'avait élevée, rougit très fort à ces mots et résolut de fermer la bouche qu'elle ne rouvrit plus avant qu'elles fussent vendues au magasin.

Plusieurs jours furent ainsi employés à faire des emplettes. Enfin les effets arrivèrent, les meubles furent placés et les jeunes mariés prirent possession de leur logis. Délima triompha. Armand était content parce qu'elle l'était elle-même, et madame Martel qui s'était obligamment invitée à souper, sous le prétexte de louer la jeune ménagère dans sa nouvelle carrière, était pleine d'affabilité et se disait majestueusement :

—Voilà mon œuvre !

Bientôt cependant les difficultés surgirent sur la route du ménage. Chaque jour apportait des découvertes désagréables. D'abord la cuisine fourmillait de coquerelles et de barbeaux.

ND.
s, ma fille, on
les planchers n
l'on voit dans
lle ferme à Saint
sa grandeur n
due à chasser
avait fait du sou
élevée, rougit
e fermer la bouc
qu'elles fussent

nsi employés à fa
ffets arrivèrent,
s jeunes mariés p
Délina triompha
e qu'elle l'était
qui s'était oblig
s le prétexte de
sa nouvelle carri
e disait majestue

fficultés surgirent
ue jour apportait
D'abord la cui
et de barbeaux

Délina avait une telle peur de ces petits insectes
que ses cris retentissaient dans toute la maison
à chaque fois qu'elle y descendait. La méthode
la mieux répandue pour se débarrasser de ce
mauvais fut adoptée sur-le-champ, mais on n'en
obtint qu'un succès partiel.

Ensuite la cheminée fumait quelquefois de
manière la plus capricieuse lorsque le vent
changeait de direction; Armand et sa femme
étaient alors menacés d'avoir le même sort que
les habitants de Pompéi, car des masses d'épaisse
fumée et de cendres les enveloppaient lorsqu'ils
s'asseyaient à leur coin du feu.

Un RÉCOLLET (capuchon de cheminée) avait à
ce moment remédié en partie à cet inconvénient
qu'un autre sujet de grief survint. Le toit fit
heureusement une voie d'eau dans une par-
tie de la maison, et pour comble d'infortune,
l'humidité s'introduisit subtilement dans la pré-
sente armoire où Délina avait mis sa belle
robe de soie des dimanches qui fut bariolée et
tâchée comme une arabesque. Cette double
malencontre fut réparée par des améliorations
à la couverture et par l'achat d'une nouvelle

mais le sort n'avait pas fini ses persécutions.
Les rats envahirent bientôt la cave, et la terreur

qu'avaient inspiré les coquerelles et les barbes n'était rien en comparaison de celle que créait la présence de ces nouveaux hôtes. Jamais Délima ne s'aventurait seule dans ce château fort de l'ennemi, de sorte qu'Armand était obligé de l'accompagner dans les pérégrinations qu'elle avait à y faire pour aller chercher le matériel de leurs repas; cela lui causait tant d'ennui qu'il eût de beaucoup préféré vivre comme un anachorète, au régime du pain et de l'eau. On se procura un chat, mais ce pauvre animal limita ses exploits à piller la paneterie et à briser une quantité incroyable de faïences, on finit par reconnaître qu'il était plus nuisible que les rats eux-mêmes.

Et pendant ce temps-là se demanderait-on comment Délima se tirait-elle d'affaire dans la conduite du ménage? Son mari voyait-il la réalité s'élever jusqu'au niveau des visions rêvées dont il s'était bercé?

Le fait est que, dérouteré par les découragements et les découvertes que chaque jour apportait, distrait par les plans et les conjectures qu'il faisait pour faire face à ces embarras, Armand avait à peine remarqué que les biscuits étaient trop solides et pesants, les viandes brûlées rarement cuites à point, et la soupe un peu

elles et les barbeaux de celle que créaient les beaux hôtes. Jamais dans ce château que qu'Armand était dans les pérégrinations pour aller chercher cela lui causait un grand plaisir de préférer vivre au régime du pain et du fromage, mais ce plaisir était à piller la paneterie et à payer de faïences, et il était plus nuisible que profitable.

Il se demanderait-elle d'affaire dans son mari voyait-il le niveau des visions.

par les découragements de ce jour apportés par les conjectures qu'il avait faites, et les embarras, Armand voyait que les biscuits étaient brûlés et les viandes brûlées, et la soupe un

descriptible mélange de fluide grasseux dans lequel se trouvaient des amas de légumes à moitié crus. Quand cependant le jeune mari risquait à ce sujet quelques observations, ce qui lui arrivait d'ailleurs fort rarement, Délima lui demandait, indignée, comment il voulait qu'elle pût faire la cuisine comme il faut, entourée comme elle était d'horreurs de toutes sortes et aveuglée, étouffée par les cheminées qui fumaient et par les toits percés ?

La raison paraissait bonne, du moins Armand voulut bien l'accepter comme telle ; il proposa donc de remédier à cette situation en se procurant l'aide d'une servante dont l'égalité d'âme résisterait aux terreurs qui exerçaient une si puissante influence sur les nerfs de Délima. Celle-ci accepta avec empressement la proposition, et revêtue encore une fois de ses plus beaux habits, elle entreprit la tâche importante et délicate de dignité de donner des ordres à une jeune femme.

Mais, hélas ! Lizette était quelque peu susceptible, et une guerre animée s'établit bientôt entre elle et la maîtresse et la ménagère. Délima, qui ignorait totalement ce en quoi consiste la dignité, voulait suppléer, en se faisant arrogante et insolente, trouvant constamment à redire, à l'absence

complète chez elle de cette justice calme et de cette parfaite possession de soi-même si nécessaires à ceux dont la destinée est de commander.

Aussi, lorsqu'il arrivait le soir chez lui, l'infortuné mari, au lieu d'avoir à entendre le légers caquet féminin qui est en ses temps et lieu une chose très agréable, ou de jouir de ce repos, de cette tranquillité qui rendent souvent la maison chère au cœur, était condamné à écouter d'ennuyeuses répétitions sur les bêtises de Lizette et les outrages incessants dont elle avait abreuvé sa maîtresse.

—Mais pourquoi donc ne lui donnes-tu pas un congé et n'en prends-tu pas une autre ? répondait alors Armand en se passant d'une manière désespérée la main dans les cheveux.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de madame Durand. Elle savait Lizette une excellente domestique, industrielle, aimant le travail et honnête ; elle ne voulait que se donner le luxe de gronder.

Pendant ce temps-là les visites de madame Martel devenaient de plus en plus nombreuses et sa présence dans le jeune ménage très fréquente. L'espèce de honte qu'elle avait éprouvée lors de sa première visite, après la tempête que nous avons signalée, disparut bientôt et

ice calme et de même si nécessaire de commander. r chez lui, l'entendre le léger temps et lieu de ce repos, souvent la maison é à écouter d'évues de Lizette elle avait abreu

emplacée par des tirades sur l'incompétence et inutilité de Lizette, le tout entremêlé de temps autre par des avertissements au chef de la maison.

Un jour que les deux dames discutaient ensemble les défauts de la pauvre servante, Lizette, qui avait à dessein laissé la porte de la cuisine entr'ouverte afin de profiter de l'analyse que l'on faisait ainsi de son caractère, entra dans la salle comme un ouragan et leur déclara qu'il n'était pas facile de voir qu'elles n'avaient pas été habituées à avoir des domestiques; que elle,

elle, qui avait vécu avec de vraies dames n'aurait pu venir dans cette maison, pouvait leur dire qu'elles étaient toutes deux des parvenues, et que pour aucune considération elle ne consentait à passer une nuit de plus à leurs ordres.

En-dessus la jeune maîtresse, qui était revenue du saisissement dans lequel l'avait jetée cette annonce à fond de train, déclara froidement à la pauvre Lizette excitée que si elle mettait à exécution sa menace de partir à si court avis, non seulement elle perdrait son salaire du mois, mais que si elle n'aurait pas eile recevrait un certificat qui l'empêcherait de se faire employer par qui que ce fût.

La Lizette répliqua, avec un ton passablement indépendant, que lorsqu'elle voudrait un

certificat elle aurait soin de le demander à des grandes dames chez lesquelles elle a demeuré antérieurement.

Dès le début de la scène, Armand s'était précipitamment retiré dans une autre chambre et il avait fermé la porte ; cela n'empêcha pas pendant que les voix des personnes engagées dans la dispute arrivèrent jusqu'à lui claires et distinctes. Il ne fut donc pas surpris lorsque, d'instants après, Lizette vint le trouver, et en déclarant qu'elle ne voulait plus rester dans son logement chez lui, elle lui demanda ses gages, après avoir brièvement relaté ce qui s'était passé. Comme il avait eu personnellement connaissance de la provocation qui amenait cet état de choses, il paya sans rien dire ce qu'elle demandait. Après, comme il jetait un coup d'œil par la fenêtre, il aperçut la servante qui traversait la rue, son paquet à la main.

Presque au même moment Délima entra dans la chambre, suivie de près par la dame Martel.

—Assurément, Armand, tu ne lui as pas payé ce mois-ci ?

—Sans doute. Pourquoi pas ?

—Pourquoi pas ! n'as-tu pas entendu toutes les insolences qu'elle m'a dites ?... Ouil

de le demander à l'ou
z lesquelles elle av
ne, Armand s'était pr
une autre chambre d
cela n'empêcha pas
des personnes enga
ent jusqu'à lui claires
c pas surpris lorsque,
e vint le trouver, et l
e voulait plus rester dan
demanda ses gages, ap
até ce qui s'était pas
sonnellement connais
amenait cet état de cho
ce qu'elle demandait.
un coup d'œil par la
servante qui traversait
main.
moment Délima entra,
re, suivie de près par
mand, tu ne lui as pas
rquoi pas ?
n'as-tu pas entendu
m'a dites ?.... Oui !

et tu demandes : pourquoi pas ? Armand
urand, vous n'avez pas le cœur d'un homme,
r vous ne seriez pas resté lâchement ici pen-
nt que là-bas votre femme était insultée, et
us n'auriez pas payé la misérable qui la vili-
ndait.

ici madame Martel fit entendre un gros soupir.

— Mais vous étiez deux contre elle, répondit
mand, et certainement très capables pour
re adversaire.

— Ainsi donc, non content de l'encourager par
silence et ton abstention, de lui payer les
es qu'elle avait perdus, voici que tu prends
ntenant sa part ? demanda la jeune femme
colère.

Madame Martel fit encore entendre un soupir
fort que le premier et toussa bruyamment,
qui était évidemment un préliminaire à la
active qu'elle se disposait de prendre dans
ouvel engagement qui commençait. Armand
ntenta de saisir en toute hâte son chapeau
sortir, murmurant entre ses dents que
es affaires le réclamaient ailleurs.

es affaires auxquelles il avait vaguement fait
on n'étaient rien autre chose qu'une pro-
de en entendant que l'heure fût arrivée
lui de se rendre au bureau, où il s'installa

bientôt en se félicitant intérieurement d'avoir
sa disposition un asile aussi sûr et aussi tran-
quille.

Pendant le moment d'en partir était ve-
nu et il se disposait à ramasser quelques livres
papiers qu'il voulait apporter avec lui à la ma-
ison lorsque, à sa grande surprise, il aperçut
tantôt Françoise qui entrait dans le bureau.

Elle était venue à la ville pour des affaires
prévues, et sachant qu'elle trouverait, à ce
moment, Armand à son bureau, elle était ve-
nue l'y trouver afin qu'il l'accompagnât à sa
nouvelle demeure ; car Délima, dans la première
explosion de gratitude occasionnée chez elle
par l'action généreuse de madame Ratelle qui
avait mis en mesure de commencer leur
séjour, avait insisté avec force pour que
la bonne dame se retirât chez eux chaque fois
qu'elle viendrait à la ville.

Arrivés au confortable petit cottage de
St-Joseph, Armand ouvrit la porte avec
un passe-partout, l'esprit tourmenté par de
vives appréhensions au sujet de la disposition
où il trouverait sa femme après les évé-
nements tumultueux de la journée.

A vrai dire, ses craintes n'avaient pas appu-
yé sur de la réalité. Les feux étaient éteints, la

AND.

rieurement d'avoir
si sûr et aussi tra

en partir était ve
er quelques livres
ter avec lui à la
surprise, il aperçut
t dans le bureau.

le pour des affaires
elle trouverait, à
ureau, elle était ve
accompagnât à sa

ima, dans la pre
ccasionnée chez elle

madame Ratelle qu
commencer leur
force pour que
chez eux chaque
le.

le petit cottage de
vrit la porte avec
ourmenté par de
de la disposition d
ne après les évèn
ée.

es n'avaient pas ap
étaient éteints, la

vide et déserte : Délima étant sortie avec ma-
me Martel, après s'être concertées ensemble
pour punir le mari en allant passer la soirée
hors de la maison et en le laissant aux ressources
de l'habileté d'un pauvre célibataire. Tout était
dans le même état qu'au commencement des hos-
tilités, les meubles en désordre, le tapis couvert
de miettes de pain, de bouts de fil, de papier,
par la porte qui en était restée à demi ouverte
on pouvait voir dans la cuisine une table rem-
plie d'assiettes sales, un foyer tout couvert de
cendres et un plancher sur lequel le balai n'a-
vait laissé aucune trace de son passage.

Le choc que ce spectacle infligea à la tante
Angoïse, qui aimait tant l'ordre et la propreté,
ne peut se raconter. Mortifié et confondu, Ar-
mand balbutia quelque chose sur ce que Délima
avait été obligée de sortir avec sa cousine, ma-
me Martel, et que leur servante, était partie
sans rien dire, — c'était la première fois que ma-
me Ratelle apprenait qu'ils avaient une do-
mestique à leur service ; — puis il pria sa tante
de s'asseoir pendant qu'il ferait du feu, la seule
raison de l'économie domestique dont il eût une
idée un peu claire.

Elle y consentit en silence, et pendant que son
neveu se promenait de la taille svelte de son ne-

veu sur laquelle le feu naissant commençait à jeter ses reflets, à l'affreuse confusion qui l'environnait, ses pensées se reportaient aux premières années du mariage de son frère et à ses propres réclamations contre le choix qu'il avait fait. En ce qui concernait le confort domestique et la conduite du ménage, il y avait une similitude étrange entre le sort du père et celui du fils ; mais elle reconnut avec douleur que là cessait la parité. Jamais la douce et aimante Geneviève n'aurait laissé son mari au milieu d'une confusion comme celle qui régnait en ce moment dans la maison, afin d'aller ailleurs chercher des amusements pour elle-même ; si elle n'avait pas eu le talent de tenir sa maison dans cet ordre exquis qui donne de l'attrait même à la chaumière la plus pauvre, du moins elle était toujours là pour l'accueillir à son retour avec des paroles de douceur, avec un regard et un sourire d'amour. Madame Ratelle avait une fois exprimé hardiment à son frère sa désapprobation entière du système ou plutôt de l'absence de système qui régnait dans son ménage, — car bien qu'il aimât passionnément sa femme, bien qu'il fût touché de l'entier dévouement de celle-ci pour lui, il pouvait supporter d'entendre dire des vérités amères sur son compte ; — mais quel

sant commençait à confusion qui l'enportaient aux pieds de son frère et à ses le choix qu'il avait confort domestique y avait une similitude père et celui du fils ; leur que là cessait la aimante Geneviève milieu d'une confusion en ce moment ailleurs chercher des ; si elle n'avait pas son dans cet ordre même à la chau moins elle était tou on retour avec de regard et un sourire avait une fois ex sa désapprobation de l'absence de son ménage, — car bien la femme, bien qu' uement de celle d'entendre dire de te ; — mais quel

Armand avait-il, lui, pour se protéger ? regardant son visage triste et pensif qui portait les traces du malheur, en se rappelant tout dont elle avait entendu parler, tout ce qu'elle avait vu, elle se répondit à elle-même avec un serrement de cœur : aucune, aucune !

Non, elle n'augmenterait pas par un seul mot critique ou de censure le fardeau qui pesait déjà si lourdement sur son pauvre neveu ; et Armand, après avoir terminé sa tâche, il s'approcha d'elle et lui dit avec une gaieté forcée :

— Au moins, tante Françoise, si nous n'avons un bon souper, nous aurons dans tous les cas un bon feu.

Elle se leva rapidement et répondit en riant : — Mais, mon cher neveu, nous aurons les deux !

Après s'être débarrassée de ses vêtements de soirée elle prit une essuie-main qui gisait sur une table tout près de là, et tout en la fixant autour d'elle afin de garantir sa robe et en rejetant en arrière les attaches de mousseline de sa coiffe :

— Maintenant, dit elle, tu vas voir comme la tante n'a pas oublié son ancienne besogne. Nonobstant l'opposition qu'y mit son neveu, elle commença avec célérité à rétablir en ordre les choses qui régnaient dans la cuisine. Cela fut

bien vite fait, et quelque temps après un excellent souper composé de pain rôti, de jambon et d'œufs,—car le garde-manger était convenablement pourvu—était placé sur la table.

Durant le repas elle le questionna avec intérêt sur les projets qu'il avait pour l'avenir ; elle se montra satisfaite de ce qu'il poursuivait avec tant d'ardeur ses études légales, mais elle parla peu, très peu, de ce qui concernait ses affaires domestiques. Une fois seulement, après un long silence, elle mit doucement sa main sur la sienne et dit tout bas en le regardant fixement en face

—Armand, mon fils, je crains que tu ne sois pas très heureux !

Il ne lui répondit pas autrement qu'en lui pressant la main et en détournant légèrement la tête. Un nouveau silence s'établit entre eux et dura jusqu'à ce qu'un coup frappé à la porte leur fit se lever. Armand alla ouvrir, et sa jeune femme entra, portant sur ses traits réguliers un air demi-revêche, demi-provocateur.

—Comment trouves-tu la vie de ménage d'un vieux garçon ? demanda-t-elle avec aigreur. Tu avais tant de sympathie pour Lizette que....

—Tante Françoise est ici ! interrompit-il avec gravité.

Honteuse et confuse, Délima se retourna vivement

ment et courut embrasser madame Ratelle qui la laissa faire froidement sans lui rendre sa carresse. Elle marmotta quelques excuses et le regret de n'avoir pas su que sa tante devait venir, car elle serait rentrée plus tôt pour lui donner le souper.

—Pourquoi, enfant, aurais-tu plus d'attentions et de prévenances pour moi que tu n'en montres à ton mari? Les titres qu'il y a sont bien plus grands que les miens.

La jolie bouche de la jeune femme fit la moue, son beau front se contracta, et elle partit pour aller se déshabiller en secouant légèrement la tête.

Dans les jours lointains du passé, alors qu'elle s'était montrée si sévère sur la manière déplorable dont Geneviève conduisait son ménage, la pauvre tante Françoise avait été loin de penser qu'un jour viendrait où elle se rappellerait avec douleur ses sourires, son affection et les qualités qui compensaient chez la première femme de son frère l'absence des capacités domestiques. Il lui était inutile cependant de se plaindre, et elle résolut de n'exprimer par aucune parole le chagrin que lui faisait éprouver l'état de choses actuel. Elle passa deux jours avec les jeunes gens, car des affaires la forcèrent de rester à la

ville, et pendant ces deux jours elle en vit assez des faits et gestes de Délima, de la félicité domestique d'Armand, pour souhaiter de n'y être jamais venue.

La séparation avec sa nouvelle nièce fut un peu orageuse. Elle lui dit d'un ton calme et sévère combien elle lui trouvait de l'insuffisance dans toutes les qualités qui distinguent une bonne épouse, et finit par lui déclarer, qu'à dorénavant ses faveurs et ses cadeaux dépendraient entièrement du degré d'amélioration qui se ferait remarquer dans sa conduite.

Comme la jeune femme s'échauffait et commençait à devenir impertinente, la tante Ratelle se tut et laissa la maison.

Rodolphe Belfond venait de temps en temps voir son ancien ami de collègue ; mais chaque fois la jeune femme, au lieu de laisser son mari seul avec son ami et jouir ensemble d'un entretien amical, leur tenait compagnie, et ce, vêtue avec une élégance exagérée ; par ses conversations insipides et par son affectation plus absurde encore, elle rendait l'entretien ennuyeux pour tous deux. D'autres fois, quand elle était sous l'influence de la mauvaise humeur, elle s'efforçait de rendre la situation plus désagréable encore en disputant très fort la nou-

elle servante plus endurante que Lizette, en faisant du bruit à tort et à travers par la brusquerie avec laquelle elle brossait, époussetait et nettoyait; on eût dit qu'elle voulait donner l'impression à ses deux victimes qu'elles gênaient dans la maison.

Heureusement que Belmond n'était ni très timide ni très sensible; aussi, restait-il impassible au milieu de la tempête et se contentait-il de penser, en contemplant l'attitude irascible de Délima, comme il adoucissait vite et bien cette petite diablesse s'il était à la place de son mari, de la faiblesse duquel il s'étonnait, mais qu'il prenait en profonde commisération tout en condamnant.

Cependant des inquiétudes plus graves attendaient le jeune ménage. L'argent donné par la dame Ratelle avait été dépensé avec une déplorable imprévoyance, comme jamais cette dame n'en avait vue.

La seule connaissance de quelque utilité que le d'édât Délima était celle des ouvrages à l'aiguille, et elle y excellait; mais bien que les robes, manteaux et tous les petits articles de lingerie qu'elle aimait tant fussent faits par elle, ainsi que le linge de son mari, ce seul moyen d'économie ne pouvait pas suppléer à

l'absence absolue de système et de bonne direction qui se faisait aussi vivement ressentir dans les autres départements du ménage.

Lorsque la jeune femme demandait de l'argent, Armand lui en donnait séance tenante sans s'informer de ce qu'elle en voulait faire, sachant bien que s'il hasardait la moindre question à ce sujet il s'en suivrait une altercation; mais quand ces constants assauts sur le capital eurent terriblement diminué leur petite fortune et qu'il eût commencé à parler de la nécessité de pratiquer l'économie, elle ne fit nulle attention à ces remontrances, se disant à elle-même pour se rassurer que lorsque la bourse serait vide ils pourraient s'adresser à tante Françoise. Quand ce temps arriva et que Délima, sans consulter son mari, eût écrit privément à madame Ratelle une lettre qui lui faisait une peinture effrayante de leur misère et qui, malgré l'étude et l'attention qu'elle y avait mises, était une merveille de mauvaise grammaire et d'affreux orthographe, elle ne tarda pas à recevoir une réponse courte, vive et décisive.

Madame Ratelle se contentait de lui dire qu'elle leur avait donné déjà une somme qui administrée avec soin, aurait dû être suffisante pour les mettre à l'abri de la nécessité de de

de bonne direc-
ressentir dans
ge.
mandait de l'ar-
séance tenante
n voulait faire,
a moindre que-
une altercation ;
s sur le capital
ur petite fortune
r de la nécessité
e fit nulle atten-
sant à elle-même
la bourse serait
a tante François.
ue Délima, sans
rivément à mada-
isait une peinture
i, malgré l'étude
mises, était une
aire et d'affreux
s à recevoir une
e.
tait de lui dire
une somme qui
dût être suffisante
a nécessité de de-

demander de longtemps des secours, que madame
Durand devait apprendre à être moins extrava-
nante dans ses toilettes et ses dépenses de ména-
ge avant de s'attendre à une nouvelle aide de sa
part. La lettre exprimait aussi la surprise que la
bonne madame Durand, qui avait été élevée
dans l'habitude de la plus stricte économie, trou-
vait maintenant si difficile de la pratiquer.

Dans la première explosion de colère provo-
quée par tant de franchise, Délima montra la
cruauté à son mari ; mais elle était loin de s'atten-
dre à l'amertume avec laquelle il lui reprocha
d'avoir fait une telle demande sans le consulter,
et le manque d'orgueil et de dignité qui l'avait
conduite à demander des secours de cette
façon.

Peu à peu cette partie de la somme qui devait,
pour son intérêt, leur fournir un petit revenu
annuel fut dépensée, Armand en ayant consacré,
malgré la volonté de sa femme, une part à payer
ses dettes insignifiantes qu'il avait contractées
durant les premiers mois de leur mariage. Ainsi
porté à deux pas de la pauvreté, il jugea que le
renoncement était impérieusement nécessaire :
la servante fut renvoyée, les dépenses pour la
cuisine et la table diminuées, et Délima, chan-
geant tout à coup d'un extrême à un autre, passa

de la condition d'une poupée extravagante à celle d'une femme très négligente au dernier point. Naturellement, le caractère participa aussi à ce changement et ce fut pour le pire ; aussi les regards de colère et les ennuyeuses récriminations sur sa misérable destinée étaient maintenant tout ce qu'il y avait dans l'infortunée demeure de notre héros.

L'ÉTRENNE annuelle de cinquante louis envoyée par madame Ratelle arriva à temps pour les sauver du besoin immédiat ; Armand, après des efforts désespérés, se procura un peu de copie qui ne lui rapporta qu'une rémunération insuffisante du rude labeur qu'il s'imposait après les heures de bureau. Plusieurs articles superflus du ménage, parmi lesquels s'en trouvaient dont on aurait pu fort bien se dispenser de faire l'acquisition, furent vendus pour faire face aux exigences du moment, et à chacun de ces sacrifices Délima se lamentait comme si on eût blessé une des fibres de son cœur.

Madame Martel qui était devenue une comensale assidue du logis joignait, naturellement ses vigoureuses lamentations à celles de la jeune femme, branlant la tête outre mesure et souffrant sur un ton lamentable : Oh ! ma pauvre pauvre Délima ! C'était au point qu'Armand

ravagante à celle
du dernier point
participa aussi à
pire ; aussi les
reuses récrimina
étaient mainte
dans l'infortuné

quante louis en
riva à temps pour
; Armand, après
ocura un peu de
une rémunération
il s'imposait après
urs articles sup
els s'en trouvaie
dispenser de faire
pour faire face
chacun de ces sac
me si on eût ble

devenue une cou
ait, naturellement
à celles de la je
e mesure et sou
Oh ! ma pauvre
point qu'Armand

venait en devenir fou. Une fois que sa femme
avait été particulièrement vive dans ses jéré-
miades et que madame Martel la secondait de
son mieux, le pauvre mari les réduisit l'une et
l'autre au silence en se tournant vers la visiteuse
et en l'informant que ce qu'elle avait de mieux
à faire pour la tranquillité de fous était de ra-
mener Délima avec elle et de la garder jusqu'à
ce qu'il eût une demeure plus riche à lui offrir.
Mais cette explosion était un événement rare et
l'influence morale qu'elle eut sur le moment
passa bientôt, laissant encore une fois les adver-
saires du jeune homme maîtresses du champ de
bataille.

Pendant qu'il supportait de son mieux les in-
fortunes qui l'entouraient, se laissant un jour
aller au découragement et renouvelant le lende-
main les résolutions qu'il avait prises de lutter
vaillamment contre le sort et de vaincre si c'était
possible, un messager arriva d'Alonville pour
lui dire de s'y rendre sans retard parce que
madame Ratelle venait d'être frappée d'un coup
de paralysie et qu'elle se mourait. Atterré et
profondément chagrin de cette affreuse nouvelle,
il se prépara à partir incontinent ; de son côté,
Délima sut profiter du prétexte des mauvais
chemins et du temps défavorable pour refuser
d'accompagner

Il arriva à temps pour recevoir la dernière bénédiction de la bonne tante Françoise, pour cueillir de ses lèvres expirantes quelques conseils et des paroles de sympathie; un autre coup de l'ennemi infatigable termina la scène. Aucune expression ne peut rendre la désolation du pauvre Armand en face du cadavre inanimé de sa tante. Elle avait été le dernier être qui l'eût aimé sur la terre, car sa confiance dans l'affection de cette femme s'était évanouie depuis longtemps; son oreille aujourd'hui glacée par la mort était la seule à laquelle il eût pu confier ses peines et ses projets. L'avenir qui s'ouvrait maintenant devant lui n'était plus embelli par l'espérance de rencontrer un cœur sincère qui pût l'aimer.

Quelques mots furent échangés entre lui et Paul, ce dernier faisant preuve d'embarras et de contrariété, pendant que lui-même était préoccupé et indifférent. Ce fut là toute leur entrevue.

Après les funérailles auxquelles les deux frères assistèrent côte à côte, le notaire du village remit à Armand une lettre que madame Ratelle avait ordonné de lui donner lorsqu'elle serait morte, et il ajouta qu'il était prêt à lui lire le testament de la défunte.

Portant la date du matin qui avait précédé

voir la dernière
Françoise, pour
quelques conseils
un autre coup de
la scène. Aucune
résolution du pauvre
unanime de sa tante
qui l'eût aimé sur
dans l'affection de
is longtemps; son
par la mort était
confier ses peines
pouvrait mainten
obelli par l'espérance
mère qui pût l'aimer
changés entre lui
preuve d'embarras
lui-même était pr
fut là toute leur

quelles les deux frères
otaire du village re
madame Ratelle a
squ'elle serait mor
à lui lire le testam

n qui avait pré

arrivée d'Armand, la lettre renfermait une
écriture tremblante, presque illisible, mais témoi-
gnait d'une tendre affection de sympathie pour
ses infortunes, et l'engageait à puiser des conso-
lations à la source où elle en avait trouvé elle-
même de si abondantes, l'espoir d'une vie future.
Elle déclarait qu'à l'exception de quelques legs
caritables et d'un présent à Paul, elle faisait
Armand son légataire universel; mais prévoyant
l'extravagance de Délima et sa propre im-
pudence dans les affaires d'argent,—ce qui
avait amplement prouvé par la prodigalité avec
laquelle avait été dépensée la forte somme qu'elle
lui avait donnée,—et craignant que, si l'héri-
tage était mis à leur disposition sans conditions
restrictives il serait promptement dépensé, les
frères, sans encore une fois la proie de la pauvreté,
manifestaient le désir qu'Armand ne reçût que
un intérêt annuel de l'argent qui lui était légué
pendant l'espace de sept ans, après lequel il en-
trait dans la jouissance complète de son héri-
tage sans être entravé par aucune autre condi-

tior. Lorsque, de retour chez lui, notre héros eut
raconté à sa femme les détails de la mort de
madame Ratelle et les dispositions du testament,
Délima eut peine à cacher son désappointement.

— Seulement cent-vingt louis par année pendant sept ans ! répétait-elle avec un certain mécontentement : juste un peu plus que la somme avec laquelle nous mourrions de faim. Nous avons le temps de mourir tous deux avant l'expiration du terme convenu.

— Ce ne serait pas un événement très regrettable ! répondit Armand avec une profonde amertume : assurément, notre vie n'est pas agréable que nous puissions la regretter.

— Elle le serait si nous avions beaucoup d'argent, répliqua la jeune femme.

— Aucune somme d'argent ne pourrait apporter le bonheur dans notre maison ! pensa en lui-même le pauvre Armand.

Mais il ne souffla mot.

XVII

Encore quelques mois de luttes ennuyeuses, combats contre la pauvreté et les troubles domestiques, puis un autre changement s'opéra dans le drame. Le brave et intelligent avocat

par année pen-
c un certain mé-
us que la somme
de faim. Nou
deux avant l'ex-

ement très regret
ec une profond
re vie n'est pas
la regretter.
ions beaucoup d'a
ne.

t ne pourrait appo
aison ! pensa en la

e lutttes ennuyeuses,
é et les troubles d'ou
ngement s'opéra
intelligent avocat

aise, dans le bureau duquel Armand avait étu-
é, tomba malade, et après plusieurs variations
u mieux au pire, il paya sa dette à la nature.
otre héros fut très profondément affecté par
ette dernière épreuve. Il lui semblait que tous
ux qui l'avaient aimé ou lui avaient porté quel-
e intérêt lui étaient enlevés l'un après l'autre ;
is il oubliait qu'ils étaient d'un âge mûr et
e dans l'ordre de la nature il était de toute
entualité de s'attendre à leur mort : il sentait
lement le vide immense que laissait dans sa
et ses espérances chacune de ces morts.

Après les funérailles de M. Lahaise il resta
dant plusieurs jours à la maison, solitaire et
ctif, donnant pour prétexte qu'il copiait des
uments de lois ; mais, en réalité, il s'aban-
dait de plus en plus au découragement qui
aillait. Était-ce l'apathie ou la maladie ? Il
e pouvait dire ; mais une singulière aver-
pour la profession qu'il avait embrassée
parait de lui, et il pensait qu'il lui était tout
t inutile de perdre son temps à se chercher
otre patron sous les auspices duquel il pût
nuer ses études légales. Il se demandait à
ême comment il pouvait se résoudre à
e un temps si précieux à acquérir une
e qui, peut-être, ne lui rapporterait jamais

rien. En supposant même qu'il continuât ses études et qu'il subît avec succès son examen, chose qui devenait tout à fait douteuse dans l'état d'abattement et de désespoir où il était plongé,—qui l'assurait que les clients lui viendraient et qu'on lui donnerait des causes ? En mettant les choses au mieux, cela ne pouvait arriver avant plusieurs mois, et pendant ce temps là les dettes, les désagréments et les difficultés serreraient de près, et la hideuse pauvreté étalée là, comme un spectre, assise à son foyer.

Par une sombre matinée d'orage, il s'était levé la tête remplie de toutes ces pensées qui s'acharnaient à lui avec une inflexible tenacité. Sans prêter d'attention aux reproches que lui faisait Délima au sujet de sa paresse apparente, ni à ses fortes lamentations sur son sort, il restait assis la tête appuyée sur ses mains, immobile comme une statue, pendant de longues et ennuyeuses heures, sans concevoir ni plans ni projets, mais se laissant aller à un morne désespoir. Tout à coup une main légère s'appuya sur son épaule et une voix amie—celle de Belfond—résonna à son oreille.

—Holà, Armand, disait-elle, tu viens de faire un somme ! A deux reprises je t'ai dit bonjour et je n'ai pas encore reçu de réponse.

Armand leva les yeux avec un sourire forcé, et il essayait évidemment à inventer une réponse lorsque la voix aiguë de Délima se fit entendre.

—Il a vraiment choisi un vilain temps pour dormir en plein jour lorsque c'est à peine si nous avons, dans la maison, assez d'argent pour nous procurer à dîner. Si je n'étais pas là, il dépenserait la plus grande partie de l'argent du mois à payer des dettes, comme si nous en avions les moyens !

—Hier matin j'ai vendu ma montre, et il n'est pas possible que le prix que j'en ai obtenu ait tout passé pour les chétifs repas que nous avons faits depuis ce temps-là, répondit le jeune mari d'un air abattu.

Délima ne put s'empêcher de rougir. Elle n'attendait pas autant de franchise de sa part, surtout devant un étranger ; mais, comme depuis longtemps elle avait résolu de ne pas se laisser dominer, elle reprit :

—Mais ça va passer avant que tu penses à m'avoir d'autre argent, et alors, je suppose, il nous faudra crever de faim.

Armand, dont les yeux languissants étaient ombragés par un air de souffrance plus qu'ordinaire, se passa la main sur le front.

Belfond, qui retenait avec grande peine l'in-

il continuât se
son examen,
outeuse dans l'
poir où il éta
clients lui vien
des causes ? E
ela ne pouvait a
endant ce temp
et les difficultés
use pauvreté éta
son foyer.
rage, il s'était le
ensées qui s'acha
le tenacité. Sa
nes que lui fais
apparente, ni à
ort, il restait ass
immobile com
ues et ennuyeu
ns ni projets, m
désespoir. Tou
ya sur son épa
elfond —résonn
e, tu viens de fa
je t'ai dit bonj
réponse.

dignation excessive que lui faisait éprouver la mauvaise humeur de l'acariâtre jeune femme, s'interposa.

—Ma chère madame Durand, dit-il, vous voyez que votre mari n'est pas bien : je vous en prie, laissez le seul avec moi pendant quelque temps, car j'ai quelque chose d'important à lui communiquer.

Elle sortit de l'appartement, ses magnifiques cheveux ondés en désordre. Pendant qu'elle exécutait cette retraite, Belfond, qui ne pouvait plus se contenir, ne put s'empêcher de dire :

—Peste de femme !

Armand le regarda avec un air de reproche tel que son ami se hâta d'ajouter :

—Pour l'amour de Dieu, Armand, pardonne-moi ; mais de te voir ainsi tracassé et affligé, je ne sais vraiment plus ce que je dis ni ce que je fais. Oh ! mon ami, je sens que je pourrais pleurer comme une femme, au spectacle que tu m'offres.

Et il posa tendrement sa main sur celle de son compagnon, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

—Mais, diantre ! dit-il brusquement en changeant à la hâte ces marques de sensibilité, je

sait éprouver la
e jeune femme,

and, dit-il, vous
bien : je vous en
pendant quelque
d'important à lui

ent, ses magnifi-
ésordre. Pendant
e, Belfond, qui ne
put s'empêcher de

n air de reproch
nter :

Armand, pardonne
acassé et affligé,
je dis ni ce que
s que je pourrai
au spectacle que

ain sur celle de so
eux se remplissaien

usquement en cha
e sensibilité, je

is pas venu ici pour jouir de jérémiades, mais
pour voir si je ne pourrais pas t'être de quelque
service... Il ne faut pas prendre feu si vite
parce que je te dis cela ! Je sais bien que si je
t'offrais de l'argent à titre de prêt, tu me dirais,
ainsi que tu n'as cessé de me le répéter, que si tu
avais eu l'intention de l'accepter, tu ne m'aurais
pas fait connaître si ouvertement tes besoins,
quoique, à la vérité, à ta place, je ne me retran-
cherais pas d'une manière aussi absurde dans
ta dignité. C'est autre chose que j'ai à te pro-
poser, quelque chose que tu peux accepter sans
au moins du monde porter atteinte à cette indé-
pendance dont tu es si fier. J'ai écrit à mon
cousin Duchesne qui demeure à Québec et qui
est un des meilleurs avocats de la capitale ; il te
recevra volontiers de suite dans son bureau, et
te donnera tous les avantages possibles, beau-
coup plus que ne t'en offrait M. Lahaise. Le
fait est qu'ayant entendu parler avantageusement
de ton caractère et de tes capacités, il a hâte de
parler avec lui.

Soupçonnant de quelle source de bons offices
de laquelle on pouvait attribuer l'intérêt que lui
inspirait M. Duchesne, Armand secoua la tête.
— Belfond, dit-il, j'en ai fini avec les hésita-
tions et les incertitudes, et j'ai fermement résolu

d'abandonner la profession que j'avais choisie dans des temps plus heureux.

—Non, non, tu ne feras pas cela Armand ! n'agiras pas aussi lâchement. Ecoute-moi. Vends ton ménage : le produit de la vente paiera non seulement ton transport et celui de ta femme à Québec, mais il te restera encore de l'argent. Arrivés là, prends une chambre dans une maison de pension respectable et tranquille, et prends ensuite de suite dans le bureau du cousin Duchesne. Si tu es trop fier, trop opiniâtre pour me faire le plaisir de m'emprunter ce que je te prête, que tu seras bientôt en état de me remettre, t'en restera assez pour commencer, et à Québec comme à Montréal tu trouveras de l'ouvrage de copiste. Duchesne m'a promis qu'il te procurerait beaucoup d'écritures, et si la chose devenait nécessaire, tu prendras une couple d'écritures chez toi le soir. En un mot, fais n'importe quoi plutôt que de renoncer à la profession dont tu as maintenant parcouru une longue étape de route aride et épineuse, à cette profession qui peut définitivement te conduire à l'honneur et à la fortune.

—Mais, murmura Armand, le succès est si douteux et le temps d'épreuve si long ! Je ne suis pas capable d'obtenir de suite quelque situation

que j'avais chois
 as cela Armand !
 Ecoute-moi. Ven
 la vente paiera no
 celui de ta femme
 encore de l'argent
 bre dans une mais
 tranquille, et pu
 reau du cousin D
 trop opiniâtre po
 prunter ce que je s
 de me remettre,
 mencer, et à Québ
 veras de l'ouvrage
 omis qu'il te procur
 et. si la chose devie
 ne couple d'écolie
 bt, fais n'importe q
 a profession dont tu
 e longue étape de
 cette profession
 duire à l'honneur e
 and, le succès est
 euve si long ! Je
 quelque situation

quelque place de commis qui me rapportera un bon salaire.

— Et puis après ? Dans cinq ans d'ici tu seras peut-être encore commis, avec le même salaire ; néanmoins, ce serait une heureuse idée si tu n'étais pas entré dans une autre carrière. Ecoute, Armand : promets-tu d'essayer ce que je te propose ?

— Te rappelles-tu, Rodolphe, cette époque de notre vie de collège, hélas ! déjà si lointaine, qui fut témoin du commencement de notre bonne amitié et dont cependant le premier pas fut cette affreuse bataille où je sautai sur toi comme un BULL-DOG ? De même qu'alors j'étais aux abois, harassé, désespéré, environné de troubles et d'ennemis, de même je le suis encore aujourd'hui.

— Mais tu oublies que tu as à tes côtés un véritable ami qui, malheureusement pour toi, a le faible de toujours vouloir te donner des conseils. Vois-tu, un grand avantage qui résultera de ton déménagement à Québec, ce sera de te débarrasser de l'influence pernicieuse de cette terrible mégère qui, j'en suis convaincu, est le mauvais ange qui inspire ta femme. Si, après avoir essayé mon plan, tu continues encore à vouloir changer de profession, j'essaierai alors de te pro-

curer une bonne situation : j'ai encore des amis et des cousins parmi les marchands de Québec.

Pendant longtemps Belfond raisonna et chercha à persuader son ami qui balançait de plus en plus. Enfin, Armand consentit, et quand ils se séparèrent, l'empreinte du morne désespoir avait disparu de son visage.

Lorsque notre héros annonça à sa femme son intention de transporter leurs pénates à Québec, il s'en suivit une scène terrible. Délima pleura, éclata, tempêta, sans cependant recourir à l'invanouissement ; de son côté, madame Marteau déclara carrément que le contre-coup d'une séparation dans l'état actuel de sa santé délicat tuerait la jeune femme, qu'il n'y avait qu'un insensé ou un monstre qui pût penser à arracher ainsi une créature si jeune et si frêle d'au milieu des amis qui lui étaient si attachés, pour la traîner parmi des étrangers. A tout cela Armand n'avait qu'une réponse, et cette réponse constituait apparemment une place forte dont l'ennemi ne pouvait s'emparer.

— Si ma jeune femme trouve l'arrangement praticable, elle est parfaitement libre de continuer avec ses amis, disait-il invariablement.

Cependant, cette proposition ne rencontrant les vues de personne, les hostilités cessèrent,

ND.

ai encore des amis
chands de Québec
raisonna et cher
balançait de plu
sentit, et quand il
u morne désespo

ça à sa femme so
s pénates à Québec
ble. Délima pleura
tant recourir à l'
té, madame Mart
contre-coup d'une s
de sa santé délica
il n'y avait qu'un i
nt penser à arrache
et si frêle d'au m
t si attachés, pour
s. A tout cela A
se, et cette répon
une place forte do
rer.

rouve l'arrangeme
itement libre de n
nvariablement.
tion ne rencontre
ostilités cessèrent,

Délima se contenta de parcourir toute la maison en pleurant et en se lamentant. Son linge fut empaqueté et l'encan eut lieu. La vente eut un succès complet, et des bagatelles s'élevèrent à des prix comparativement très forts, ou elles étaient achetées par un individu de modeste apparence, quoique très bien habillé, qui se trouvait dans la foule et que personne ne soupçonnait être un agent de Rodolphe Belfond.

Il faisait un de ces temps d'hiver sombres et trististes comme il y en a si souvent en Canada ; de épais nuages gris qui couraient le firmament indiquaient une tempête de neige, bien qu'il en eût considérablement tombé la nuit précédente. Malgré cela cependant, notre héros partit avec une jeune femme pour la nouvelle ville où ils allaient tenter fortune. Les apparences du moment étaient si peu encourageantes, qu'il aurait volontiers retardé le départ au lendemain ; mais l'HABITANT qui devait, moyennant un prix modique, les recevoir dans sa carriole, ne pouvait attendre. Ils n'apportaient avec eux qu'un petit coffre contenant des hardes, Belfond ayant promis de leur faire parvenir le reste à une bonne occasion.

au moment du départ Délima sanglotait d'abord, et Armand roulait dans sa tête des

pensées de tristesse et de mélancolique anticipation. Tous deux ils étaient tellement préoccupés qu'ils s'apercevaient à peine de l'épaisse neige qui tombait et des sombres nuages qui roulaient au-dessus de leur tête. Ils arrêtrèrent, pour dîner, à une petite auberge de village où on leur servit une assiettée d'excellente soupe et une fricassée de mouton dont Délima, qui commençait à reprendre ses esprits, se régala de bon appétit. Après cela ils se remirent en route mais la grande quantité de neige qui était tombée avait rempli les chemins, et leur vigoureux cheval canadien, dont les jarrets paraissaient de fer, se démenait violemment dans les brouillards de poudrerie, secouant de temps en temps les petits glaçons qui s'étaient attachés à ses yeux à sa crinière. Nos voyageurs commençaient à regarder avidement dans le lointain pour tâcher d'apercevoir le petit village et l'auberge où ils devaient passer la nuit. Le vent était froid et perçant, mais Armand protégeait sa femme de la bise piquante en l'enveloppant dans les nombreuses robes dont la carriole était garnie. Enfin on commença à apercevoir quelques lumières à travers l'atmosphère chargée de neige, et ce fut avec un sentiment d'excessive satisfaction qu'ils arrivèrent à l'auberge si désirée.

colique anticipé
ment préoccupé
e l'épaisse neige
ges qui roulaient
arrêtèrent, pour
de village où on
cellente soupe
Délima, qui com
rits, se régala
remirent en route
eige qui était tou
et leur vigoure
rets paraissaient
dans les brouillards
emps en temps
tachés à ses yeux
rs commençaient
pointain pour tâcher
et l'auberge où
vent était froid
geait sa femme
pant dans les neiges
était garnie. En
quelques lumières
de neige, et ce
e satisfaction qu
rée.

Ils y avaient été précédés par d'autres voyageurs, car on entendait le son de voix à travers la porte entre-bâillée du petit salon, un bruit vaillant et une odeur appétissante venaient du poêle, et une couple de cultivateurs étaient à se lever, fumer et boire dans le bas-côté.

Délima qui était d'une humeur pitoyable se assit sur la première chaise venue, mais l'aubergiste demanda aussitôt à madame et à monsieur de vouloir bien passer dans l'autre chambre. Ils ne se firent pas prier, et en entrant ils trouvèrent inopinément en présence de madame et de mademoiselle de Beauvoir.

Saisi d'étonnement, Armand fit un pas ou deux en arrière et ses joues devinrent écarlates, mais se remettant enfin, il salua poliment les deux dames. Madame de Beauvoir répondit par une inclination de tête superbe quoique polie, mais Gertrude, évidemment dominée par le même embarras qui s'était emparé du jeune Armand, devint rouge aussi, puis elle salua avec une indifférence glaciale.

Délima, qui avait eu occasion de voir quelquefois ces dames dans les rues de Montréal, les reconnut de suite. Elle remarqua l'embarras de son mari et de sa jeune fille, que malgré sa rare

beauté à elle-même et l'élégance parfaite de sa propre toilette, elle reconnaissait lui être éminemment supérieure.

Piquée par ce contraste défavorable, offensée de la froideur des deux nobles dames, — laquelle n'était pas de nature à encourager à se faire présenter ou à lier connaissance — elle demanda à son mari d'un air de dignité affectée, s'il pourrait pas avoir une des servantes pour l'aider à se déshabiller.

—Elles sont trop occupées, répondit-il; t'en prie, laisse-moi t'aider?

Décidée à montrer son importance et son pouvoir sur son mari, elle reprit avec aigreur :

—Non, tu es trop maladroit. Va voir si tu pourrais pas me procurer une aide convenable.

Pouvait-il raisonnablement faire autrement que de se soumettre? Refuser aurait été amener une scène. Il s'exécuta donc et revint quelques instants après.

—C'est comme je le craignais, dit-il : ça n'est occupé!

—C'est malheureux, s'écria-t-elle en continuant à poser d'une manière ridicule. Dans ce misérable lieu avons-nous campé? Bien, aide-moi à ôter mon manteau.

Armand, profondément mortifié et accablé

gance parfaite de
naissait lui être
défavorable, offensé
les dames, —laquelle
encourager à se faire
sance—elle demanda
gnité affectée, s'il
servantes pour l'aider

upées, répondit-il ;
er ?

on importance et
le reprit avec aigreur
adroit. Va voir si tu
r une aide convenable
ement faire autrement
refuser aurait été amou
donc et revint quel

craignais, dit-il : ch

s'écria-t-elle en con
ère ridicule. Dans
ous campé ? Bien,
u.
ent mortifié et accablé

Monte, se rendit à son désir, avec la conviction
entime que pendant tout ce temps le froid et
ronique regard de madame de Beauvoir était
xé sur eux. La jeune fille, soit par compassion
our notre héros, soit par l'impatience que lui
risaient éprouver les absurdes prétentions de
femme, s'était assise, avec un livre, près d'une
ugie qui éclairait faiblement sur la table, et
quoique son attention pût être ailleurs que sur
pages de ce livre, néanmoins ses yeux y
aient fixés.

La servante vint bientôt mettre la table pour
souper, et la comédie dans laquelle Délima
it la principale figurante continua. Quoique
deux dames, qui étaient habituées à tous les
es, ne trouvassent aucunement à redire de
e voix sur les qualités du repas,—madame de
uvoir se contentant de frémir lorsqu'elle
ta le thé et inspecta l'omelette au lard qu'elle
sa dans son assiette sans y toucher,—cepen
t Délima, qui prit assez librement des deux,
épandit en critiques de toutes sortes. Deux
elle avait tenté de souffler à son mari :
roduis-moi à elles ; mais craignant qu'elle
entendue, il se mit en frais de la satisfaire
efforçant d'entamer quelques mots de con
ation avec madame de Beauvoir. Sur sa

demande si c'était son intention de se remettre en route le lendemain matin malgré le mauvais état des chemins, la grande Dame répond brièvement : oui, et que n'eût été la difficulté de voyager la nuit par des chemins aussi affreux elle ne serait pas restée si longtemps dans le logis actuel. Puis il s'informa si M. de Couval était bien.

—Bien, je vous remercie ! lui fut-il répondu.

Et comme pour mettre fin à cette conversation elle se leva de table.

—Viens, Gertrude, dit-elle en se retournant du côté de sa fille : il est temps de nous retirer.

—Tu devrais être fier de tes amies de la ville qui sont si polies ! murmura Délina avec un sarcasme irrité au moment où les dames, après avoir fait une légère inclinaison de tête, laissaient la chambre.

Gertrude, qui sortait la dernière, entendit la remarque et elle jeta involontairement les yeux sur elle, mais il y avait dans leur expression plus de tristesse que de colère. Délina s'en aperçut, et ce fut une excuse à l'accès de colère et de mortification auquel elle donna cours aussitôt que la porte fut refermée. Comment oseraient-elles la traiter avec tant d'insolent mépris ? N'était-elle pas autant qu'elles ? Et comme

de se remettre à l'œuvre, il allait que son mari eût manqué de cœur pour rester tranquillement à la voir ainsi insultée. Ah! s'il eût eu le caractère d'un homme, il n'aurait pas souffert cela.

— Que m'aurait-il donc fallu faire? demanda-t-elle enfin sévèrement: elles ne voulaient pas perdre ta connaissance, ni la mienne non plus.

Mais les remontrances ou les reproches étaient également inutiles pendant que la poitrine de Délima était agitée par une pareille tempête d'irritation. Dans son opinion, sa dignité et son orgueil avaient été outragés d'une manière honnorable.

Comprenant l'inutilité de résister plus longtemps, Armand se dirigea, en étouffant un soupir, vers la fenêtre et y appuya son front brûlant, fixant un vague regard sur le givre qui de temps en temps venait en frapper les carreaux. Il faisait, intérieurement, la comparaison entre cette jeune fille aux manières nobles et distinguées et cette femme au caractère étroit et violent, quoique jolie, qui l'appelait son mari et dont la voix pleine de colère résonnait encore à son oreille. Il frissonna, car il sentit qu'il commençait à comprendre comment certains hommes commettent des suicides et l'enchaînement d'idées qui conduit à un acte de désespoir aussi coupable.

Oui, s'il n'avait été retenu par la salutaire pensée d'une existence future, il se serait débarrassé de la vie et de ses misères.

Finalement, Délima, épuisée par sa propre véhémence, s'arrêta et, ouvrant brusquement la porte, appela, pour se faire conduire à sa chambre, une servante qui passait. Cette dernière y consentit, et Armand fut laissé seul.

Il demeurait-toujours près de la sombre fenêtre, observant la tempête du dehors, aussi triste que celle qui régnait dans son cœur meurtri par la douleur. Sur l'entrefaite, le hennissement des chevaux, le tintement de clochettes, le bruit des voix joyeuses résonnant dans le silence de la nuit, annoncèrent de nouveaux arrivants à l'auberge. Puis on entendit le piétinement de pieds des voyageurs qui secouaient la neige qui y était collée, et la commande d'un bon souper en même temps que de quelque chose de chaud pour réchauffer la circulation de leur sang.

Les voix paraissaient cultivées et étaient de quelque sorte familières à Armand ; aussi, à ce moment où il se demandait dans quelles circonstances il les avait déjà entendues, la porte s'ouvrit et livra passage à Robert Lespérance, l'un de ses amis. Tous deux furent ravis de se voir et de plaisir en apercevant Durand qui essayait vainement

la salubre pensée
serait débarrassé
isée par sa propre
rant brusquement
re conduire à
assait. Cette dernière
aissé seul.

s de la sombre fenê
u dehors, aussi tris
son cœur meurtri
le hennissement
clochettes, le bruit
dans le silence de
eaux arrivants à l'a
piétinement de pie
ent la neige qui y ét
a bon souper en mē
se de chaud pour
r sang.

ultivées et étaient
a Armand ; aussi,
t dans quelles circo
endues, la porte s'
bert Lespérance
eux furent ravis
nd qui essaya vain

ent de tirer en arrière pour les éviter. Ils ne
voulurent pas que leur réjouissance turbulente
fut vue d'un mauvais œil ; ils demandèrent donc
des pipes, de l'eau chaude, du sucre et du rum,
et ils le forcèrent gaiement à la table où ils le
firent asseoir entre eux. Les verres furent promp-
tement emplis de nouveau, car les nouveaux
arrivés étaient de bons vivants, et ils insistèrent
pour qu'Armand en fit autant. Lespérance lui
s'épara lui-même son verre qu'il fit plus fort et
plus sucré.

— A présent, disait à Armand une voix inté-
rieure, laisse-les ; tu en as pris assez, retourne
avec ta femme !

Mais il ne put supporter l'idée d'être exposé
encore une fois cette nuit à son impitoyable
logue ; aussi prit-il la résolution de rester là où
se trouvait, mais de ne prendre que le seul
verre que Lespérance le forçait si énergiquement
avec tant de persistance à accepter. Cependant,
qu'il l'eut bu, un singulier sentiment de
dété s'empara de son être, et il sentit qu'il avait
à portée de sa main un calmant qui pouvait
faire oublier, du moins pendant quelques
heures, ses chagrins et ses désespoirs. Pourquoi
n'en profiterait-il pas ? Oui, à l'avenir, il en ti-
rait tout l'avantage possible, et cela d'une

manière absolue et sans réserve. Dorénavant rien ne le retiendrait, ni le stigmate qui s'attachait à la réputation d'un ivrogne, ni le déshonneur de la pauvreté et la ruine qui accompagnent la victime de l'intempérance. De quel prix la vie était-elle pour lui, pour qu'il prît tant de soins de souci à la conserver ? Elle n'en n'avait aucun. Oui, à dessein et de propos délibéré, il s'abandonnerait à la terrible tentation qui se présentait si inopinément.

Lespérance et son ami, à la fois surpris et enchantés d'un consentement si facilement obtenu, tenu d'un être qui avait toujours été remarquable par le contrôle qu'il avait sur lui-même, chantaient de joyeuses chansons, racontaient de gaies histoires, tout en lui versant rasades sur rasades. Enfin, ils eurent la satisfaction de le voir peu à peu glisser sur le sofa, entièrement enivré. Puis ils se félicitèrent de leur ouvrage et en firent des gorges chaudes. Il avait toujours été si horriblement précieux et fait le fâcheux, il avait toujours été si régulier et irréprochable que c'était un triomphe complet de l'avoir vu tomber du piédestal sur lequel il s'était juché. Combien ils s'amuseraient à conter l'histoire à quelques-uns de leurs camarades de Montréal. A ce beau tableau cependant il y avait une ombre.

D.
ve. Dorénavant
mate qui s'attache
ni le déshonneur
accompagnent le
e quel prix la vie
prit tant de soins
n'en n'avait aucun
déliqué, il s'aban
on qui se présentait

la fois surpris
t si facilement ob
ours été remarque
vait sur lui-même
sons, racontaient
versant rasades se
la satisfaction de
sopha, entièrement
ent de leur ouvrage
des. Il avait toujours
x et fait le fameux
ier et irréprochable
mplet de l'avoir
quel il s'était juché
à conter l'histoire
arades de Montreuil
nt il y avait une

re. Armand ne s'était pas montré compagnon
de verres très amusant et jovial : il n'avait pas
prononcé un seul mot qui ne pût être dit en état
de sobriété. Peut-être qu'une autre fois il serait
plus agréable ; du moins ils lui en donneraient
la chance. Tout en parlant ainsi, ils mirent
le dormeur dans une position plus commode,
posèrent des coussins sous sa tête, étendirent
sur lui un paletot qui se trouvait sur une chaise
près de lui, puis ils laissèrent la chambre.

De bonne heure, le lendemain matin, Armand
fut réveillé par la servante qui était entrée pour
mettre la chambre en ordre, et, chose assez
singulière, à l'exception d'un léger mal de tête,
ne lui restait aucun symptôme désagréable de
la bombance de la veille. Il passa dans la cuisine,
baigna la tête et le visage dans de l'eau froide,
son mal de tête disparut. Après s'être lissé la
chevelure le mieux qu'il put, il revint dans la
chambre. Là il comprit tout : les verres vides et
autres traces de la récente bamboche, le sofa
sur lequel il avait passé la nuit ; oui, il s'était aban-
donné librement et entièrement au tentateur !
A présent que son pouls était calmé et son front
rafraîchi, à présent que sa raison avait repris son
empire, était-il fâché et peiné de ce qui était
arrivé ? Hélas ! une expression d'opiniâtreté

passa sur sa figure, et son cœur répondit : non ! Il se rappela la sensation de réjouissance, de bien-être et d'oubli de sa misère que cette ivresse lui avait procurée, et il résolut d'y avoir souvent recours. Il ne pouvait payer trop cher cette bienheureuse interruption dans la monotonie de sa misérable vie dont il était excessivement fatigué.

Il était assis, les yeux fixés sur le plancher, absorbé dans ces pensées, lorsque la porte s'ouvrit doucement et se referma presque aussitôt. Il leva les yeux, et quel ne fut pas son étonnement en apercevant Gertrude de Beauvoir debout près de lui. Elle était extrêmement pâle et avait une main appuyée sur la table comme pour s'y soutenir.

— Armand Durand, dit-elle d'une voix basse et saccadée, me serait-il permis de vous parler avec toute la liberté et la franchise d'une amie ?

Le jeune homme, trop surpris et agité pour répondre de vive voix, fit un signe de tête affirmatif.

— Alors je vous demanderai, par la mémoire des parents qui vous ont si tendrement aimé, par la considération générale que vous vous êtes acquise jusqu'ici, par le souvenir de notre vieille amitié d'enfance, de promettre solennellement que vous ne céderez plus jamais à la tentation qui vous a si complètement dominé hier au soir.

nr répondit : non l
e réjouissance, de
re que cette ivresse
t d'y avoir souvent
op cher cette bien-
a monotonie de sa
essivement fatigué.
s sur le plancher,
sque la porte s'ou-
presque aussitôt. Il
as son étonnement
avoir debout près
t pâle et avait une
nime pour s'y sou-

d'une voix basse
is de vous parler
chise d'une amie ?
pris et agité pour
signe de tête affir-

i, par la mémoire
drement aimé, par
e vous vous êtes
nir de notre vieille
re solennellement
mais à la tentation
miné hier au soir

La figure d'Armand devint cramoisie. Ah !
ELLE connaissait donc sa dégradation ! Eh bien,
qu'est-ce que cela lui importait à elle, cette belle
et orgueilleuse jeune fille, si éloignée de son
cercle à lui et aux siens ?

Le même signe de détermination qui avait
obscurci son front lorsque Gertrude était entrée
reparut encore.

— Mille fois merci, mademoiselle de Beauvoir,
pondit-il, du généreux intérêt que vous témoi-
nez pour mon bien-être, mais je n'aimerais pas
l'engager de la manière que vous demandez.
Irrésistibles et fortes tentations peuvent surgir,
j'aurai assez à faire en y cédant sans avoir à
augmenter le nombre de mes méfaits en violant
la promesse que je vous aurais faite.

— Ceci n'est pas une réponse et je ne l'accep-
tai pas comme telle. Pour venir vous faire cet
appel j'ai risqué d'encourir la colère de ma mère,
les insultes de votre femme, les moqueries de vos
amis. Oui, vous m'écouteriez !

— Mademoiselle de Beauvoir, je n'ose pas. Je
suis volontiers vous offrir mes résolutions de faire
ceux, mais je n'ose me hasarder plus loin que
cela. A présent que j'ai goûté à la coupe de l'ou-
verture et que je l'ai trouvé si bienfaisante, si salu-
taire, je ne puis promettre solennellement d'y
renoncer.

—Mais est-ce que vous allez échanger la noble dignité d'honnête homme, les talents dont Dieu vous a si abondamment doué, pour la vie dégradante d'un ivrogne, et la mort prématurée et affligeante d'un ivrogne ?

—La vie ne m'est pas si agréable pour que je m'y cramponne, répliqua-t-il avec amertume.

—Oh ! je sais cela, Armand, — et elle joignit involontairement les mains, tandis que ses yeux s'emplirent de larmes ; — j'ai entendu tout ce qui s'est passé : nous occupions, ma mère et moi, la chambre voisine, et quoi que nous ayons pu faire nous avons entendu chaque mot à travers la mince cloison. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant qu'après qu'ELLE vous eût laissé et qu'eux fussent arrivés vous douloreusement éprouvé, tenté dans votre heure de faiblesse, ayez failli ? A peine ai-je pu m'empêcher de me rendre près de vous pour vous arracher le verre des mains, mais ma mère était avec moi et je n'ai pas osé. Puis je les ai entendus se glorifier de votre chute, former le projet de vous tenter encore à l'avenir, et je me suis fait vœu, Armand Durand, qu'au point de jour je vous chercherais et j'essayerais de vous sauver !

Armand était si fortement ému qu'il ne pouvait articuler une seule parole.

z échanger la noble
s talents dont Dieu
pour la vie dégra-
mort prématurée et

gréable pour que j
il avec amertume.

nd,— et elle joignit

tandis que ses yeux

i entendu tout ce que

, ma mère et moi, lui

e nous ayons pu faire

mot à travers la mine

a d'étonnant qu'après

u'eux fussent arrivés

ouvé, tenté dans votre

lli? A peine ai-je pu

e près de vous pour

ains, mais ma mère

as osé. Puis je les

tre chute, former

e à l'avenir, et je me

and, qu'au point de

t j'essayerais de vous

nt ému qu'il ne pou-

ole.

Après avoir inutilement attendu une réponse elle continua rapidement, d'une voix émue et tremblante :

—Vous n'êtes pas le seul à qui le fardeau de la vie est lourd. Ah ! l'existence n'est pas, pour moi non plus, une feuille de rose ; mais nous ne devons pas chercher notre récompense sur cette terre. Alors, armez-vous donc d'un généreux courage, et au lieu de vous laisser abattre sur le champ de bataille, combattez bravement jusqu'à la fin.

Comme il continuait à garder le silence, et qu'elle craignait un refus définitif, elle se hâta d'ajouter :

—Je vous en prie, écoutez-moi jusqu'au bout : vous ne prendrez pas en mauvaise part la démarche que j'ai faite et vous ne l'interpréterez pas comme une action indigne d'une fille bien née et qui se respecte ; mais si je suis vue ici, les autres n'auront pas la même pensée. Cependant, malgré cette crainte, je ne partirai pas tant que vous ne m'ayez donné la promesse que je vous demande.

—Eh bien, qu'il en soit comme vous le désirez, amie au cœur noble et généreux, lui répondit-il : oui, par tout ce que j'ai de plus sacré sur terre, je vous promets de ne plus jamais boire

à cette coupe fatale. Du moins, je ferai mes efforts pour me montrer et devenir digne du sympathique intérêt que vous avez daigné prendre d'un être aussi indigne que moi.

Le visage de Gertrude se rasséréna.

—Je sais, dit-elle avec une expression de bonheur, je sais que cette promesse sera fidèlement tenue. Maintenant, acceptez cette bague, — et elle tira de son doigt un superbe rubis — portez-la, non comme souvenir de celle qui vous la donne, mais en mémoire de la promesse solennelle que vous avez faite au moment où elle vous fut présentée.

La bague qui était trop grande pour Gertrude allait très bien au doigt d'Armand.

— Elle sera portée aussi longtemps que ma promesse sera tenue, c'est-à-dire jusqu'à la mort ! dit-il en la passant dans l'un de ses doigts.

—Merci, M. Durand. Et maintenant adieu ! nous partons ce matin, et je ne vous reverrai probablement plus.

Ils se donnèrent la main et se séparèrent

Lorsqu'il fut seul, Armand pencha respectueusement la tête et demanda à Dieu la grâce de garder inviolable sa promesse, et il le remercia en même temps de ce qu'il y eût sur cette misérable terre des femmes comme Gertrude de Beau-

voir. L'amitié que lui avait témoignée cette personne à l'esprit noble et généreux, le releva dans sa propre estime, lui fit rappeler les hautes aspirations qu'il avait eues dans les commencements, le remplit des résolutions les plus ferrentes pour être à l'avenir sincère et fidèle à ses bons penchants.

Il était debout près de la fenêtre à rouler toutes ses pensées dans sa tête et à admirer le soleil qui projetait majestueusement ses rayons sur un monde de cristaux de neige et de brillants diamants, lorsque sa femme entra.

—Tu es vraiment un mari bien tendre et rempli d'attentions ! dit-elle en l'apostrophant rudement.

Armand se contenta de lui faire signe que la chambre voisine était occupée, et elle baissa la voix sans toutefois changer l'esprit de ses récriminations.

—C'est une honte pour toi de m'avoir laissée seule toute une nuit dans une maison étrangère et dans un petit cabinet de chambre rempli de rats et de souris affamés qui m'ont tenue toute la longue nuit dans une mortelle terreur.

—Vois-tu, Délima, tu m'avais laissé si brusquement et tu m'en avais tellement dit avant de partir, que je ne me souciais pas fort, en te voyant, de m'exposer à en recevoir davantage.

— Où, alors, as-tu passé la nuit ? je suppose fumer et à boire ?

— Tu n'as pas encore deviné toute la vérité. J'en l'ai passée là, couché sur ce sofa, stupidement enivré. Si tu doutes de la véracité de mes paroles demande à Lespérance et à son ami qui ont été mes compagnons de fête.

Délina pâlit. Elle avait assez vu les maux et les horreurs de l'ivrognerie (son père ayant succombé à cette terrible passion) pour frémir de terreur à la pensée d'avoir un ivrogne pour compagnon de ses jours. Le naturel raffiné d'Armand, son horreur de tout ce qui était vice et dégradation, l'avaient bercée dans un rêve de fausse sécurité, d'où elle s'éveillait tout à coup avec terreur. Oui elle entrevoyait le précipice au bord duquel elle et son mari se trouvaient, et sa conscience lui soufflait que sa langue de vipère et son humeur tracassière étaient les principales causes qui l'avaient fait succomber à la tentation.

Malgré tout cela cependant, elle se retourna vers lui avec colère et lui-dit :

— Comment, as-tu le front de me dire une pareille chose ? Tu devrais avoir honte de toi. Ah ! je prévoyais quel serait mon sort lorsque j'ai consenti à laisser mes amis et mes parents. Je suppose que tu veux, par ce moyen, me briser le cœur afin de te débarrasser bientôt de moi.

uit ? je suppose
 toute la vérité. Je
 oha, stupidement
 té de mes paroles
 on ami qui ont été
 ssez vu les ma
 ie (son père ayant
 sion) pour frémir
 un ivrogne pour
 naturel raffiné d'Al
 ce qui était vice
 e dans un rêve d
 eillait tout à cou
 voyait le précipic
 ri se trouvaient,
 sa langue de vipère
 ient les principale
 mber à la tentation
 t, elle se retourna
 :
 nt de me dire un
 avoir honte de to
 mon sort lorsqu
 nis et mes parents
 ce moyen, me bris
 er bientôt de mo

Et elle éclata dans un paroxysme de pleurs.
 Il la regarda, et involontairement il fit un
 nouveau contraste entre sa brusquerie indigne
 du sexe faible, sa méchanceté et son humeur
 scariâtre, et la jeune demoiselle qui, quelques
 minutes auparavant, était là ; et rapide comme
 l'éclair, la pensée lui traversa la tête que l'une
 semblait être son bon ange et l'autre son mau-
 vais ange. Cependant il repoussa immédiatement
 cette idée, et il se sentit soulagé lorsque, par un
 mouvement de curiosité, Délima se rendit à la
 fenêtre, attirée par des sons de voix et le tinte-
 ment de clochettes : c'étaient, comme elle avait
 supposé, madame de Beauvoir et sa fille qui
 entraient dans leur SLEIGH magnifiquement équipé
 et traîné par une paire de splendides chevaux
 bruns.

Cette vue excita tellement son intérêt qu'elle
 oubliant son chagrin et sa colère, et séchant ses
 larmes, elle demanda à la servante qui venait
 entrer pour préparer le repas du matin, si ces
 dames partaient sans prendre le déjeuner ?

—Non, répondit la femme de chambre ; elles
 sont fait servir dans leur chambre un déjeu-
 ner qu'elles ont généreusement payé et auquel
 elles n'ont presque pas touché. La plus vieille
 même paraissait fatiguée de n'avoir pu dormir de

la nuit, vu le tapage que l'on avait fait dans la chambre voisine.

Armand tressaillit. La fille qui parlait ne soupçonnait pas que le paisible monsieur qui était devant elle avait été l'un de ceux qui avaient troublé le repos de madame de Beauvoir mais il n'en sentit pas moins pour cela la honte l'humiliation du moment, et il lui fallut un regard sur le rubis qui brillait à son doigt pour se remettre.

Déliana, pour s'indemniser du désappointement d'avoir perdu une seconde rencontre avec les dames de Beauvoir, se donna des airs de grande dame au déjeuner, auquel assistaient Lespérance et son ami. Elle s'était d'abord promise de faire d'amers reproches aux deux joyeux lurons pour la part qu'ils avaient prise dans les écarts de son mari pendant la nuit précédente mais se rappelant tout à coup la silencieuse et tranquille dignité de Gertrude et la froide hauteur de sa mère, elle tâcha d'imiter l'une et l'autre, et désappointa agréablement son mari qui se préparait à avoir une scène quelconque en même temps elle en imposa aux deux autres convives qui se demandaient intérieurement où la petite campagnarde avait pu prendre ces manières de grande dame.

XVIII

Le voyage à Québec se fit sans autre incident.

Il était tard, le soir, lorsqu'ils y arrivèrent.

Lespérance, qui connaissait parfaitement la vieille cité de Champlain, les conduisit dans une auberge à bon marché de la basse-ville où ils eurent le loisir de rester en attendant qu'ils trouvassent une maison de pension.

Après que Délima, épuisée par la fatigue de la route, se fût retirée pour la nuit, Lespérance aborda Armand.

—Maintenant, lui dit-il gaiement, viens avec nous; viens, nous allons demander des pipes et des verres, et nous allons passer une bonne nuit.... Allons, mon bon, ne secoue pas la tête d'une façon aussi négative. Pense au temps agréable que nous avons eu hier à l'auberge de LA FEUILLE D'ÉRABLE, et tu n'en as pas été la miette plus mal le lendemain matin!

—C'est la première nuit que j'aie passée de cette manière, et je suis fermement convaincu, Lespérance, que ce sera la dernière. Il est tout

à fait inutile d'insister, car aucune persuasion, aucune raillerie, ne me feront changer de détermination.

Malgré cela, le tentateur persistait encore : ne voulait pas mener Armand dans aucun excès, il désirait simplement passer ensemble une agréable et joyeuse veillée. Mais entre Durand et celui qui cherchait à achever sa perte s'élevait comme un bouclier et une sauvegarde, la noble et calme figure de Gertrude.

Le lendemain notre héros trouva, à un prix assez modique, une maison de pension qui avait l'air assez confortable, et il s'y installa sans délai avec sa femme. Il chercha ensuite M. Duchesne, et sur la présentation d'une lettre qui lui avait été remise par Belfond, il fut reçu avec beaucoup de politesse et installé de suite dans un bureau qui ne différait de celui qu'il avait occupé à Montréal qu'en ce que celui-ci était plus sombre et plus malpropre.

Il va sans dire que Délima se fâcha et grogna. Elle trouva que les côtes étaient trop escarpées et trop glissantes, les rues étroites et sales, les magasins petits et mesquins dans l'extérieur, quoiqu'on sût parfaitement bien extorquer l'argent des gens. Comme la santé de Délima était délicate, le jeune mari écouta

cune persuasion
t changer de dé
rsistait encore :
dans aucun excès
er ensemble un
Mais entre Duran
er sa perte s'éleva
uavegarde, la nob

trouva, à un pr
de pension qui av
s'y installa sans d
cha ensuite M. D
on d'une lettre q
fond, il fut reçu av
tallé de suite dans
elui qu'il avait occ
e celui-ci était p

na se fâcha et gro
s côtes étaient tr
, les rues étroites
mesquins dans le
parfaitement bien
. Comme la santé
eune mari écouta

plaintes, bien qu'elles fussent puérides, avec plus d'égard et de sympathie qu'il ne lui en avait montrés dans ces derniers temps. Il s'empressa de consulter un médecin d'expérience qui, ayant trouvé l'état de sa santé très précaire, prescrivit une diète généreuse, du bon vin et une promenade en voiture tous les jours lorsque la malade serait incapable de marcher.

Soit par l'effet de l'entière séparation d'avec madame Martel,— ce parfait brandon de discorde,—ou par l'effet des espérances d'une maternité qui approchait, il s'opéra un grand changement dans l'humeur de Délima : son caractère subit une douce influence. Il y eut bien encore de puérides chagrins et des plaintes pour que le Docteur Meunier en perdît quelquefois patience ; mais le vieil esprit d'arrogance et d'agression disparut. Sa dépendance d'Armand était maintenant portée jusque dans ses plus petits détails. Ainsi lorsque approchait l'heure de son retour du bureau, elle s'asseyait près de la fenêtre pour le voir arriver, s'il était en retard, ce qui arrivait quelquefois lorsqu'il avait des commissions, elle lui faisait des reproches de sa négligence et de son indifférence, prétendant qu'il ne venait tard que parce qu'il trouvait ennuyeux le temps qu'il passait avec elle.

Pour quelqu'un qui aurait eu des dispositions moins généreuses et moins douces qu'Armand Durand, tout aurait été pénible et intolérable, mais il trouva une excuse à ces tracasseries dans la santé malade de sa femme, dans sa condition solitaire et isolée. Ils n'avaient pas d'amis et de connaissances à Québec, et ils n'en firent pas. Armand connaissait quelques avocats et des étudiants dont il avait rencontré quelques-uns à Montréal, mais l'intimité n'alla pas plus loin qu'au salut ou peut-être à une poignée de main lorsqu'il les rencontrait dans la rue. Heureusement pour Délima que son hôtesse était une douce et excellente personne ; mais les soins de son ménage, joints à l'occupation de ses pensionnaires et de trois petits enfants, ne lui laissaient que peu de loisir pour tenir la conversation avec sa nouvelle pensionnaire.

Le jour de l'an était arrivé : l'astre du jour brillait dans toute sa splendeur, et quoique le froid fût vif, le ciel était sans nuages et les chemins superbes. Les rues étaient remplies de chevaux de toutes couleurs et de voitures de toutes descriptions, chargées principalement de messieurs, car en ce jour de fête toute spécialement la partie féminine de la population reste à la maison pour recevoir les visites.

des dispositions
ces qu'Armand
e et intolérable,
es tracas dans la
dans sa condition
pas d'amis et de
n'en firent pas.
vocats et des étu-
quelques-uns à
lla pas plus loin
e poignée de main
la rue. Heureuse-
hôtesse était une
e; mais les soins
occupation de ses
its enfants, ne lui
pour tenir la conver-
onnaire.
é : l'astre du jour
eur, et quoique l
nuages et les che
étaient remplies de
et de voitures de
principalement de
e fête toute spécia
pulation reste à l
tes.

Vêtue d'une robe unie à couleur sombre, — car le goût des toilettes et des parures paraissait l'avoir laissée, — Délima, qui avait l'air très tranquille et pensive, était assise dans un fauteuil qu'elle avait traîné près de la fenêtre pour voir les scènes du dehors.

Elle attendit dans les escaliers un pas pressé et léger, et Armand entra.

— Voyez, madame Durand, dit-il gaiement, je vous ai apporté vos étrennes.

Et en disant cela il ouvrit et lui passa une petite boîte en carton dans laquelle, entourée de paille, se trouvait une petite mais bien belle épinglette.

Elle la prit et tandis qu'un léger sourire animait sa figure et qu'elle faisait un effort de son ancienne coquetterie, elle l'attacha à sa robe.

— Elle te va très bien, chère, mais l'année prochaine il nous faudra avoir quelque chose de plus coûteux.

Ces paroles touchèrent apparemment quelque fibre douloureuse ou peut-être quelque pressentiment funeste dans la poitrine de la jeune femme, car elle éclata en sanglots et lui dit :

— Armand, Armand, mon cœur me dit que je ne verrai plus un autre jour de l'an !

Peiné de ce découragement, Durand fit son

possible pour la cajoler et la faire rire ; il lui prit la main et lui dit doucement :

—Dis-moi, chère femme, est-ce qu'il y aurait quelque chose que tu désirerais que je fisse pour toi ?

—Je n'ai qu'un désir au monde, mais comme je sais que tu ne me l'accorderas jamais, je n'ai que faire d'en parler

Une vague idée de la chose traversa l'esprit de notre héros et le fit frissonner ; mais il regarda la jeune et pâle figure en pleurs qui était tournée vers lui d'un air suppliant, et il dit courageusement :

— Qu'est-ce que c'est ?

—Je voudrais avoir la cousine Martel pour prendre soin de moi pendant ma maladie.

L'esprit d'Armand saisit de suite toutes les tracasseries, les tempêtes domestiques, l'intense affliction comprises dans cette simple phrase, et il garda le silence.

Délina continua

—Tu sais que la vieille demoiselle Duprez qui occupait la petite chambre voisine est partie pour aller passer l'hiver avec ses amis aux Trois-Rivières, de sorte que nous pourrions avoir cette chambre pour la cousine Martel. Si elle était demandée, elle viendrait très volontiers, et ce

me serait une grande consolation de l'avoir avec moi, plutôt que d'être toute la journée seule à m'ennuyer. Oh ! je t'en prie, mon cher Armand, accorde-moi cela !

Il n'était pas dans la nature de Durand de refuser.

—Eh bien ! dit-il, je présume que je ne dois pas répondre par un non à une demande faite le jour de l'an : ainsi tu lui écriras lorsque tu le voudras, et dis lui que nous paierons toutes ses dépenses.

—Comme tu es bon, Armand ! je pense bien qu'elle ne voudrait pas sans cela. La première fois que je suis venue de Saint-Laurent, il m'a fallu lui payer de mon ouvrage les jolies toilettes qu'elle m'avait achetées. Et maintenant, laisse-moi admirer encore ma jolie épinglette : il y a longtemps que je ne me suis vue aussi gaie.

Quelles que fussent les secrètes pensées d'Armand, il les garda pour lui, et le jour de l'an se termina plus plaisamment pour le jeune ménage qu'il n'avait commencé.

Madame Martel accepta avec un empressement facile à comprendre l'invitation, et dans un espace de temps qui parut singulièrement court à Armand, elle arriva avec armes et bagages.

Logée et pensionnée aux frais d'Armand, elle

se sentit obligée de se comporter d'une manière au moins tolérable, mais son éternelle présence dans la petite chambre qu'ils occupaient était déjà un cruel supplice. Comme de raison, la malade consumait maintenant, et assez mystérieusement, une double quantité de vin et de douceurs, sans pour cela gagner plus d'embonpoint ; mais Armand ne se plaignit pas de ces surcroûts de dépenses tant qu'il put les faire en s'efforçant de pratiquer la plus sévère économie sur les choses qui concernaient ses goûts particuliers et ses plaisirs personnels, et aussi en travaillant le matin et le soir à l'écriture que M. Duchesne, conformément à la promesse qu'il avait faite à Belfond, lui procurait abondamment.

Une après-dînée qu'il avait annoncé à Délina qu'en raison d'une demi-journée de congé accordée à son bureau, il reviendrait de bonne heure, lorsqu'il rentra il fut agréablement surpris de la trouver seule.

—Où est donc madame Martel ? lui demanda-t-il.

—Je l'ai envoyée me faire une couple de commissions qui la tiendront occupée jusqu'à la fin du jour. Le fait est, Armand, que j'en suis fatiguée.

—Ah ! bah ! voilà du nouveau ! Je crains qu'a

près cela tu deviennes fatiguée de moi et que tu m'éloignes à mon tour.

— Oh ! non, il n'y a pas de danger que cela arrive. Depuis que j'ai vécu ici seule avec toi et que je n'ai pas eu continuellement quelqu'un à toujours parler mal de toi, à me mettre dans la tête toute espèce de malices et de méfaits, je me sens d'autres sentiments à ton égard. Armand, je sens que je n'ai pas été une bonne épouse.

— C'est une absurdité ce que tu me dis là, ma chère Délima, il ne faut pas t'occuper de cela. Nous tournerons bientôt une nouvelle et agréable page du journal de notre vie.

— Tu la tourneras seul, mon mari, et je désire franchement et de tout mon cœur que ce soit une page heureuse ! répliqua-t-elle d'un ton calme et plein de mélancolie.

— Pourquoi cela ? Si tu parles d'une manière aussi déraisonnable, je commencerai réellement à regretter l'absence de la vieille cousine Martel. Non, non, il a été décidé que tu mourrais la femme d'un juge, et si tu veux considérer que je n'ai pas encore subi mon examen pour entrer seulement dans le temple de Thémis, tu verras que tu as encore une longue carrière à fournir.

Elle secoua la tête, mais ne fit aucun effort pour empêcher son mari d'amener la conversation sur un sujet moins lugubre.

Nos deux jeunes gens parurent très contrariés de voir madame Martel entrer dans leur chambre. Elle avait l'air tout intriguée. Après avoir raconté avec une prolixité extraordinaire les fatigues de son expédition, les chutes qu'elle avait fait faire sur les trottoirs glissants, les chevaux l'épouvante qu'elle avait évités, les voleurs sous la figure des négociants pratiquant l'extorsion auxquels elle avait échappé, elle montra ses emplettes, vantant avec complaisance son habileté supérieure à acheter et les disputes qu'elle avait soutenues avec les marchands. Lorsqu'elle eut épuisé ce fertile sujet, elle se mit tout à coup dans la tête que l'appartement était froid, et ouvrant la porte du poêle avec un grand fracas elle y mit plusieurs morceaux de bois tout en manifestant son étonnement qu'Armand était assis là bien tranquillement et laissait ainsi refroidir la chambre.

—Mais, cousine Martel, il fait assez chaud et nous avons assez de feu, riposta Armand. D'ailleurs, le Dr Meunier nous a principalement défendu de tenir la chambre trop chaude : il dit que cela affaiblit Délima.

—Qu'importent les opinions du Dr Meunier ou celles de quelqu'autre jeune homme sans expérience ? je pense que, comme garde-malade, j

urent très contrariés
er dans leur chambre.

e. Après avoir racon-
ordinaire les fatigues
es qu'elle avait failli
sants, les chevaux à
pités, les voleurs sous
pratiquant l'extorsion
ppé, elle montra ses
mplaisance son habileté
t les disputes qu'elle
archands. Lorsqu'elle
elle se mit tout à coup
ement était froid, et,
avec un grand fracas,
eaux de bois tout en
ent qu'Armand était
t et laissait ainsi refroi-

, il fait assez chaud et
riposta Armand. D'ail-
ous a principalement
ore trop chaude : il dit

inions du Dr Meunier
eune homme sans expé-
omme garde-malade, je

evrais en savoir assez sur la manière de tenir
chambre d'une malade.

Nous devons dire ici que dès les premiers ins-
ants de l'arrivée de madame Martel, une vive
ostilité s'était élevée entre cette digne matrone
le médecin de Délima, et qu'elle mettait ins-
inctivement opposition à toutes les prescriptions
et recommandations de la haute autorité. Si le
Dr Meunier entraît gaiement dans la chambre
et qu'après avoir parlé de la température il
suggérerait une promenade à pied ou en voiture,
selon le cas, la vieille maussade reprenait :

— Grand Dieu ! sortir aujourd'hui ! vrai, elle
clèrerait à mort. Regardez donc dehors : les gla-
cons pendus au bout du nez des chevaux !

— S'ils lui font peur, elle peut s'abstenir de les
regarder ! répondait il sans plus de cérémonie.

Ou bien, d'autres fois, il lui arrivait de faire
a visite pendant l'absence d'Armand, et il
ouvait la chambre aussi chaude qu'un four ;
lors il demandait à madame Martel, d'un ton
un peu froissé, quel objet elle avait en vue : si
était de faire de suite rôtir la malade toute vi-
ante ou de l'affaiblir jusqu'à la mort par cet
atroce moyen de calorique ?

— L'affaiblir, Docteur ? répondait-elle avec
indignation : un bon feu et une nourriture n'ont
encore jamais affaibli personne.

—S'il vous plaît, madame, je ne veux pas avoir dans cette chambre de malade aucun des caprices de vieille femme : ils ont tué plus d'infortunés que la maladie ne l'a jamais fait.

—Tu veux la tuer à ta manière ! murmura elle à voix basse.

—En l'absence du Dr Meunier elle défia encore plus systématiquement ses ordres. Les promenades en plein air étaient toujours remises à un temps plus favorable ; le poêle était comblé de bois et, plus que cela, elle jetait de côté les toniques et les potions du médecin, sous prétexte qu'une tasse de bouillon ou un verre de vin chaud ferait plus de bien que ses dégoûtantes médecines.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que madame Martel qui n'avait aucune confiance dans les préparations du médecin, en avait beaucoup dans ses propres tisanes et en fournissait avec abondance à la malade. Cependant, ceci n'était connu que d'elle, car elle savait parfaitement bien qu'Armand, quoique paisible sous d'autres rapports, n'aurait jamais toléré une révolte aussi audacieuse contre la Faculté.

Quoique ne connaissant probablement pas seulement la moitié des exploits de madame Martel, le Dr Meunier avait ouvertement

ne veux pas avoir
aucun des capri-
cés plus d'infortu-
neux fait.

—Mère ! murmura

—Quand elle délia
ses ordres. Le
t toujours remis
poète était comb-
jetait de côté le
ecien, sous prétext-
un verre de vin
de ses dégoûtant

—que madame Ma-
ce dans les prépa-
beaucoup dans sa
sait avec abondan-
ci n'était connu qu-
ement bien qu'Ar-
d'autres rapport-
volte aussi audac-

—probablement p-
ploits de madame
it ouvertement

—dans les termes les plus explicites exprimé son
opinion sur son compte, terminant une fois ses
remarques à notre héros en lui disant :

—Si elle était garde-malade à gages, M.
Armand, je la prendrais certainement par les
épaules et je la jetterais dehors.

A la suite de ce conseil, Armand voulut savoir
l'opinion de sa femme sur la possibilité d'induire
leur cousine à abréger sa visite pour le présent,
au lieu d'en faire une plus longue plus tard ; mais
la simple mention de ce projet jeta Délima dans
un accès de pleurs, pendant lequel elle déclara
avec vivacité qu'elle était certaine que si mada-
me Martel la laissait maintenant elle ne la rever-
rait plus jamais.

Le sujet fut donc abandonné et les choses
restèrent dans le même état jusqu'à ce que
l'événement attendu avec tant d'anxiété fût
arrivé.

Les tristes pressentiments que la pauvre
Délima avait depuis les quelques dernières se-
maines n'étaient que trop fondés, et le soir du
jour qui le vit père, Armand était pâle et frappé
de terreur comme quelqu'un qui est sous l'em-
pire d'un songe terrible, près des restes inani-
més de sa femme et de son enfant. Quelques
mots d'adieu à son mari, à son enfant, un ten-

dre baiser sur son front encore mouillé par
eaux du baptême et sur lequel commençaien
perler les sueurs de la mort, et l'âme de
jeune femme s'était envolée vers l'éterni
presque aussitôt suivie par celle du petit inn
cent.

Rarement des cierges avaient répandu le
pâle lumière sur d'aussi beaux restes de la tri
humanité que sur ceux de cette jeune mère
de son enfant. La mort avait accentué les faib
traits de celui-ci sans toutefois les contract
en sorte que ce petit visage délicat avait u
ressemblance surprenante avec la douce figu
classique auprès de laquelle il reposait.

Dans le cours de la longue nuit que le no
veau veuf passa auprès de ce lit paisible et sil
cieux,—il avait refusé d'une manière brève
presque sévère toutes les offres qu'on lui av
faites de lui servir de compagnon dans ces d
nières et tristes veillées,—il s'assujétit à
stricte et âpre examen intérieur. Il sentit q
n'avait jamais aimé celle qu'il avait juré sole
nellement à l'autel d'aimer, mais il lui é
resté fidèle et il l'avait chérie en maladie com
en santé; il avait peut-être supporté plus pa
emment ses défauts et ses faiblesses que si e
eût occupé les plus profonds replis de son cœ

re mouillé par
el commençaien
t, et l'âme de
e vers l'éterni
elle du petit inn

ent répandu le
x restes de la tri
ette jeune mère
accentué les faib
fois les contract
délicat avait u
ec la douce figu
l reposait.
e nuit que le no
lit paisible et sil
manière brève.
res qu'on lui av
gnon dans ces d
il s'assujétit à
ur. Il sentit qu
il avait juré sole
mais il lui é
en maladie com
apporté plus pa
blesses que si e
replis de son cœ

Ah ! sa conscience était plus calme à présent qu'il avait souffert et tout supporté avec patience au lieu de se venger, même lorsqu'il aurait eu des raisons de le faire. Il pouvait donc envisager tristement cette belle figure, sans lire des reproches sur ses traits de marbre et sans se torturer par de vains regrets de ne pouvoir expier un passé qui n'était plus à sa portée.

Du moment qu'Armand perdit sa femme, il s'opéra un remarquable changement chez madame Martel. Les manières demi-familiales, demi-agressives qui avaient caractérisé cette femme depuis qu'il était entré dans sa famille, avaient entièrement disparu pour faire place à la politesse qu'elle lui témoignait lorsqu'il s'était mis en pension chez elle.

Lorsqu'elle eut déposer la pauvre Délima dans le paisible cimetière Saint-Louis, elle fit, avec émotion, ses adieux au jeune veuf, sentant bien en elle même que de ce jour toutes relations entre eux étaient rompues.

Elle ne se trompait pas.

XIX

Lorsque les premiers jours de son deuil furent écoulés, notre héros reprit ses études légales et s'y livra cœur et âme. L'état solitaire dans lequel il vivait contribua pour une bonne part à son avancement. M. Duchesne ne fut pas longtemps sans acquérir la certitude que le jeune homme qui lui avait été si chaleureusement recommandé par son cousin Belfond, était de ceux qui sont destinés à arriver de bonne heure au pinacle du succès que tant d'autres n'atteignent jamais. En écrivant à Rodolphe, il lui avait donné sur Armand les rapports les plus flatteurs et lui disait que rarement il avait vu de plus grands talents unis à autant d'énergique fermeté et à autant de probité dans le caractère.

Le lecteur ne sera donc pas surpris d'apprendre, qu'après avoir subi le plus heureux et le plus brillant des examens, Durand reçut de M. Duchesne la proposition d'une part dans sa vaste pratique. L'offre fut vite acceptée avec reconnaiss-

ance, et Armand se trouva dans une position particulièrement bonne pour un homme de son âge, qui avait lutté pendant quelque temps avec d'aussi grands désavantages.

Cette chose si subtile qu'on appelle le temps s'écoula, et de bienveillants sourires furent encore prodigués au jeune, habile et élégant avocat, et les invitations lui vinrent de tous côtés ; mais jamais on ne le vit dans les gaies réunions du monde à la mode. Cependant, il vint un temps où il fut obligé, du moins une fois, de se départir de son habitude : ce fut à l'occasion du mariage de son ami Belfond.

Celui-ci, malgré ses fréquentes et vigoureuses tirades contre le mariage et le beau sexe, s'était tout à coup décidé, après une connaissance de trois semaines et une cour de huit jours, de conduire à l'autel une fillette de seize ans, toute fraîche sortie de son costume bleu,—couleur alors portée par les élèves du Couvent de la Congrégation Notre-Dame,—et qui, pour contrebalancer son extrême jeunesse, possédait une jolie figure et des manières tout à fait gentilles. Le commérage de Québec avait décidé que la jeune personne qu'il avait choisie était Gertrude de Beauvoir, et Durand s'était senti mécontent de lui-même par l'étrange et sourde douleur

ainsi que par le sentiment de tristesse que cette nouvelle lui occasionna.

Un matin, Belfond entra dans ses confortables chambres. Armand essaya inutilement de rendre cordial l'air de préoccupation qu'il avait en l'apercevant. Son ami l'informa, avec un air souriant mais un peu embarrassé, qu'il était venu pour lui donner une chance de lui souhaiter la joie. Alors notre héros fit de son mieux contre fortune bon cœur, accepta la proposition avec la meilleure grâce du monde et il ajouta, peut-être d'un ton un peu mordant, que lui et sa fiancée se connaissaient depuis assez longtemps pour avoir réciproquement une idée raisonnable de leurs goûts et de leurs sympathies.

—Allons, s'écria Belfond, pas de persiflage, Armand ! Si un autre que toi m'eût dit cela, au lieu de l'inviter à mes noces, je l'aurais culbuté d'un coup. La petite Louise et moi nous nous serons que plus heureux, après notre mariage, d'avoir pour occupation d'étudier les qualités de l'un et de l'autre, car, tout naturellement, nous essaierons de rester aveugles sur nos défauts.

—Louise ! dit Armand tout dérouté.

—Oui, Louise d'Aulnay ; mais tu n'as pas besoin d'ouvrir de si grands yeux, tu ne la connais pas : elle n'est sortie du couvent qu'à l'été dernier.

—Ah ! reprit Armand se sentant soulagé d'un poids immense, je pensais que c'était mademoiselle de Beauvoir.

—Non, il n'y a pas de danger ! Je t'ai dit, il y a déjà des années, qu'elle n'était pas de mon goût et que, probablement, je n'étais pas du sien, et en vérité d'aucune autre ; mais qu'importe ? elle a refusé des partis à droite et à gauche, et quelques-uns meilleurs que ceux auxquels elle aurait droit de s'attendre ; mais une chose pour laquelle je la respecterai et la révérai toujours, c'est parce qu'elle a directement rejeté ce suffisant freluquet de de Montenay. Je suppose que sa vocation, comme ma petite Louise appellerait cela, est de rester vieille fille. Peut-être que la circonstance qu'elle vient ici pour servir de fille d'honneur à Louise a donné naissance au bruit courant de mon mariage avec elle. Les deux familles sont dans les meilleurs termes d'amitié, et font souvent des visites et se rendant des politesses. Mais quelle différence il y a entre les deux ! Ah ! Gertrude est trop spirituelle et trop fière pour un pauvre diable comme moi. Elle te conviendrait mieux.

Heureusement que, pendant qu'il parlait ainsi, le plafond était occupé, selon une vieille habitude, de frapper du bout du pied le pied de la table

sculptée en patte de lion, en sorte qu'il ne s'aperçut pas de la vive rougeur que ses dernières paroles avaient fait monter à la figure de son ami.

—Et maintenant, Armand, continua-t-il, aimerais-tu à être garçon d'honneur ?

—Pas du tout, mon cher ami, répondit-il à hâte : tu sais l'aversion que j'ai pour ces sortes de cérémonies. Je désire rester dans ma coquille comme un limaçon.

—C'est ce que je pensais ; aussi, j'ai promis conditionnellement à Arthur d'Aulnay, mon futur beau-frère, que si tu n'acceptais pas je choisirais. Il brûle d'être garçon d'honneur, car il est profondément frappé de mademoiselle Beauvoir et, comme il n'a que dix-huit ans, il ne peut imaginer les chances qu'il court. Maintenant il faut que je parte, car j'ai à choisir une garniture de perles pour ma perle incomparable, mais avant de nous séparer, Armand, un mot d'avis pour toi. Comme tu sais apprécier mon amitié, n'essaie jamais de me faire endéver ce que je ne connais Louise d'Aulnay que de peu de temps, ou de donner à entendre, comme l'a fait ce matin un camarade que je me propose de ne plus regarder, que si j'avais retardé une autre semaine j'aurais probablement changé

l'idée comme je l'ai fait si souvent. Allons, au revoir ! Ne manque pas d'être prêt de bonne heure le matin de l'heureux jour.

Ce fut avec des sentiments bien divers qu'Armand endossa l'habit irréprochable avec lequel il devait assister à cette fête nuptiale ; puis il pressaillit à l'idée de se rencontrer prochainement avec la seule femme qui avait été, il le savait maintenant, et qui était encore son unique amour, la femme dont le généreux courage l'avait sauvé lui-même de la ruine et qui lui avait tendu une main secourable lorsque tout le monde, à une exception, l'avait abandonné.

Les d'Aulnay étaient une des premières et des plus riches familles de Québec, en sorte que tout fut fait avec éclat et splendeur. La fiancée paraissait comme un perce neige et son aristocratique fille d'honneur comme une magnifique fleur de lis, grande, blanche, superbe et noble.

Pendant la cérémonie les yeux d'Armand la suivirent avec un singulier renouvellement du culte de son enfance et avec l'ardente admiration qu'elle lui avait inspirée pendant leur première entrevue à la fête d'été chez M. de Courval ; mais à la fin de la cérémonie, lorsque leurs regards se rencontrèrent et qu'ils échangèrent un petit salut, il pensa tristement qu'elle n'était pas main-

tenant plus près de lui qu'elle ne l'avait été au timide jeune homme de campagne.

Les convives se trouvèrent bientôt assis autour d'une table somptueusement servie, et ce fut alors qu'il arriva à Armand un dés contretemps désagréables dont il avait été jusque-là protégé par sa vie retirée. Depuis le mémorable matin que Gertrude, semblable à un ange de lumière, lui était apparue à la petite auberge et lui avait arraché cette promesse qui avait été son salut, il s'y était montré scrupuleusement et religieusement fidèle ; même lorsque madame Martel, en lui annonçant qu'il était père lui avait présenté un verre plein jusqu'au bord, l'invitant à boire à la santé de la mère et de l'enfant, il s'était bravement exposé à l'indignation de la bonne femme en refusant avec fermeté la coupe qu'elle lui offrait, ce qui lui faisait faire, plus tard, la remarque qu'elle s'attendait bien à la triste catastrophe qui était survenue peu de temps après une circonstance si inouïe.

On proposa une santé en l'honneur des jeunes mariés et les verres furent emplis de champagne. Machinalement, notre héros leva le sien à la hauteur de ses lèvres, espérant par là échapper à la remarque et aux imputations d'affectation qu'on ne manquerait pas de lui faire. En effet, il fut désappointé dans son entente, car deux ou

e l'avait été au
e.

tôt assis autour
rvie, et ce fut
es contretemps
sque-là protégé
émorable matin
nge de lumière,
erge et lui avait
été son salut, il
nt et religieuse-
ame Martel, en
i avait présenté
nvtant à boire
nt, il s'était bra-
a bonne femme
upe qu'elle lui
plus tard, la re-
la triste catas-
de temps après

neur des jeunes
s de champagne.
va le sien à la
par là échapper
ons d'affectation
faire. En effet,
te, car deux ou

trois personnes, qui l'avaient observé, lui en firent le reproche. La tempérance totale était peut-être plus rare dans ce temps-là qu'aujourd'hui, et il reçut une avalanche de railleuses désapprobations, jointes à une certaine dose de ce que Belfond appelait des scies.

—Est-ce que M. Durand, comme les chevaliers d'autrefois à la veille de mettre leurs éperons pour la première fois, aurait fait vœu de s'abstenir du jus de la vigne ? demanda ironiquement de Montenay.

—Je suis lié par une promesse ! répliqua notre héros avec froideur, tout en observant la courtoisie.

—Bien, il me semble qu'une circonstance aussi heureuse que la présente devrait, comme un jubilé, exempter de tous vœux onéreux ou mal fondés. Qu'en pense la charmante fille d'honneur ?

—Je pense qu'une promesse faite doit être accomplie ! répondit-elle d'une manière brève.

Sur ces entrefaites une autre santé fut proposée et accueillie, et on laissa tranquilles Armand et son verre plein.

Après que les convives furent revenus au salon, il se trouvait debout devant un beau tableau représentant une des belles dames de la cour de France, et il pensait comme son front calme et

fier, ses yeux brillants ressembloient à ceux de mademoiselle de Beauvoir, lorsqu'il entendit tout à coup derrière lui le frôlement d'une robe de soie ; et, se retournant, il aperçut mademoiselle de Beauvoir qui se rendait à l'autre bout de l'appartement. Ils échangèrent quelques mots d'étonnement sur ce qu'ils ne s'étaient vus depuis très longtemps, Armand fit allusion à la vie retirée qu'il avait menée depuis quelque temps, puis il s'établit une pause qui fut rompue par Gertrude.

—J'ai été bien contente ce matin, dit-elle, en voyant comme vous avez fidèlement tenu votre promesse.

—Est ce que je pouvais faire autrement lorsque vous aviez daigné me la demander ? Ah ! j'espère que je la garderai ainsi que le précieux talisman que vous m'avez alors donné, comme je vous l'ai déjà dit, jusqu'à la mort !

Et il porta à ses lèvres le rubis dont elle lui avait fait cadeau.

—Songez, mademoiselle de Beauvoir, continua-t-il, songez de quoi vous m'avez sauvé, à tout ce que je vous dois, et dites-moi si vous devez vous étonner de l'ardente et éternelle gratitude que je ressens pour vous ?

Ah ! Armand, cette voix passionnée, ce regard

atense, cette émotion et ces manières trahissent, à son insu, un sentiment plus vif que celui de la reconnaissance.

Une rougeur soudaine monta à la figure de Gertrude, et elle baissa les yeux.

—M. Durand, dit-elle, vous attachez véritablement trop d'importance à une bagatelle, et la fidélité que vous avez mise à observer votre promesse me récompense amplement de ce qu'il m'en a coûté pour vous la demander... Mais vous ne vous êtes pas encore informé de votre vieil ami, M. de Courval ! ajouta-t-elle, voulant donner le change à la conversation qui commençait à devenir embarrassante. N'avez-vous pas vu qu'il a été très malade ?

—Je suis vraiment fâché de l'apprendre, dit Armand en lui présentant une chaise que sa compagne accepta de suite, contente de prolonger cette conversation qui avait revêtu un caractère strictement général.

Elle apprit à Durand que M. de Courval avait eu plusieurs attaques de rhumatisme aigu, que de fait il était devenu un martyr de cette maladie et que, quoiqu'il fût mieux dans le moment, madame de Beauvoir avait été obligée de rester à la maison pour le soigner ; puis l'entretien roula sur leur première rencontre au manoir

d'Alonville lorsqu'ils n'étaient qu'enfants, et combien même alors elle l'avait aidé et encouragé. Entre ce lointain souvenir et leur rencontre, dans la petite auberge, qui avait exercé une si heureuse influence sur la carrière subséquente du jeune homme, la transition fut facile. Le sujet était, selon toute apparence, plein d'intérêt pour les deux, et quel que fût le charme qui l'animait, bien que son secret et sincère amour pour son amie fût sans espérance et malgré l'indifférence polie qu'elle lui avait toujours manifestée, Durand se trouva, presque sans s'en apercevoir, à lui dévoiler le secret de son cœur, secret qu'il avait si longtemps gardé. Parée de sa robe et de son voile de fille d'honneur, au milieu des joyeuses causeries et des rires bruyants des convives qui résonnaient dans ses oreilles, Gertrude de Beauvoir accepta les vœux de celui pour qui sa préférence datait presque d'aussi loin que la sienne pour elle.

On devine qu'en apprenant l'engagement que sa fille avait fait, madame de Beauvoir la railla et que les pointes d'épigrammes ne lui firent pas défaut ; mais, heureusement, son opposition ne fut ni forte ni de longue durée. Sans doute Durand n'était pas un seigneur non plus qu'un riche et indépendant citoyen comme de Montenay ou

t qu'enfants, et
aidé et encoura-
et leur rencontre,
ait exercé une si
rière subséquente
ut facile. Le sujet
ein d'intérêt pour
rme qui l'animal,
amour pour son
gré l'indifférence
s manifestée, Du-
s'en apercevoir,
œur, secret qu'il
e de sa robe et de
milieu des joueu-
ants des convives
illes, Gertrude de
celui pour qui sa
ussi loin que la

l'engagement que
Beauvoir la raille
s ne lui firent pas
son opposition ne
. Sans doute Du-
n plus qu'un riche
e de Montenay ou

Belfond, mais il était l'associé d'un vieil avocat bien connu ; après quelque temps il deviendrait possesseur de la fortune de madame Ratelle, et son frère Paul, qui n'était pas marié et qui, d'après le bruit courant, buvait beaucoup, se ferait probablement bientôt mourir et le constituerait son héritier.

—Eh ! bien oui, se dit-elle, j'y donne mon consentement, car il vaut mieux que Gertrude se marie avec lui que de rester vieille fille, comme je l'en ai souvent menacée.

Quant à M. de Courval, il fut très satisfait de ce mariage et, pendant une sévère attaque rhumatismale, il fit à la fiancée présent d'une dot raisonnable et d'un riche trousseau.

Armand avait beaucoup de choses à dire à sa fiancée, notamment la réception du mystérieux billet qui l'avait appelé auprès du lit de mort de son père, billet que Gertrude avoua avec confusion avoir écrit elle-même ; ensuite la trahison de son frère Paul, les machinations mises en œuvre par madame Murtel, les vicissitudes et les agitations de son malencontreux mariage, la mort paisible de sa femme, et depuis lors sa vie tranquille et monotone. Gertrude l'écoutait avec sympathie, et plus d'une fois, pendant qu'il poursuivait son récit, il s'aperçut que ces yeux qu'il

avait cru si orgueilleux, si indifférents, s'assombrissaient d'une tristesse qui donnait à penser.

— Dans tout ce que vous venez de me dire, Armand, il y a une seule chose que je désirerais qui fût autrement, une chose que je vous demanderais de rétracter. Par considération pour moi, voulez-vous pardonner à votre frère Paul, sans restriction et complètement ?

Une ombre passa sur le front du jeune homme.

— Gertrude, dit-il enfin, je ne lui ai jamais causé de dommages et je n'ai pas non plus l'intention de lui en faire pour tout le mal qu'il m'a causé : certainement que ce doit être assez.

— Non ; les concessions que vous avez faites l'ont été en considération de madame Ratelle : il vous faut maintenant faire quelque chose pour moi. Ecoutez, Armand ; que votre pardon, libre et sans condition, soit mon cadeau de noces ; je l'estimerai et l'apprécierai infiniment plus que le plus pur diamant et la plus rare des perles ! Les souverains signalent ordinairement l'inauguration de leur règne par un acte d'amnistie : signalons, par une semblable preuve de clémence, le commencement de notre bonheur qui, je l'espère, durera toujours.

Elle disait cela d'un ton badin, mais ses yeux étaient singulièrement suppliants, et Armand

sentit t
de ne j

— Co
que vo
dicatif,
quoiqu
volé m
doivent

une plu
bornes
vait dor

La n
de Bea
à cause
dont to
la tran
éclat,
cette ob

Paul
une exc
cience
culpabi
rencon
Cepend
garnitu
d'argen
faire u

sentit toute l'impossibilité qu'il y aurait pour lui de ne jamais leur rien refuser.

—Comment, dit-il, puis-je ne pas accorder ce que vous me demandez ? Oui, mon orgueil vindicatif, la longue animosité que j'ai caressée, quoique passivement, contre le frère qui m'a volé mon droit d'aînesse et l'amour de mon père, doivent céder à votre influence. Ah ! Gertrude, une plus grande preuve de votre pouvoir sans bornes et de mon profond dévouement ne se pouvait donner !

La noce fut simple, et c'était, suivant madame de Beauvoir, ce qu'il y avait de mieux à faire, à cause des antécédents du prétendu. Gertrude, dont tous les désirs et les aspirations tendaient à la tranquillité et à l'absence complète de tout éclat, dédaigna avec magnanimité de ressentir cette observation.

Paul, quoiqu'il eût été poliment invité, envoya une excuse, alléguant qu'il était malade. Sa conscience lui faisait probablement trop sentir sa culpabilité envers son frère, pour qu'il désirât se rencontrer avec lui en une telle circonstance. Cependant, il envoya à la mariée la plus superbe garniture de bijoux qu'il put se procurer à prix d'argent et, plus tard, il trouva le courage de faire une courte visite aux nouveaux mariés,

événement qui, toutefois, ne se renouvela pas souvent. Il ne fit jamais entrer dans la maison paternelle d'Alonville une femme qui fût la sienne, afin de chasser la misanthropie qui régnait dans son intérieur.

De Montenay ne se maria jamais. Il continuait à fréquenter les salles de bal et à suivre les pas de chaque nouvelle débutante pourvu qu'elle fût jolie, jusqu'à ce que ses cheveux souples et lustrés devinssent gris, calamité à laquelle il portait remède au moyen de quelque inestimable teinture, et jusqu'à ce que ses dents blanches et régulières dont il était si fier eussent été remplacées par un râtelier artificiel. Il mena cette vie jusqu'à ce que l'âge et les infirmités ne lui laissassent alternativement que celle de l'abandonner ; il devint alors le plus méchant et le plus tyrannique des vieux garçons, faisant consister son principal amusement à se moquer du mariage en général et du bonheur domestique de ses amis et connaissances en particulier.

Cependant, sa vindicative éloquence ne put jamais amener de nuages sur le soleil qui dorait la demeure d'Armand et de sa femme. Sans doute ils furent quelquefois visités par le trouble et la maladie : c'est le sort de tous les descendants d'Adam ; mais ils trouvèrent dans leur mutuelle

affection d'amplifier leurs passages.

Une brillante

Il se distingua dans laquelle il se maria, autant par ses rares talents qu'il fut bien soutenu. Il partageait ses peines comme elle partageait dans les heures de sa vie, et par lesquelles elle échappait de leur pays, elle lui encourageait, l'

— En avant !

Jamais il ne fut dépourvu d'émoluments, de son seul point de vue, qu'Armand Durand était bien supérieur à la société sociale qu'il s'était faite, son sincère et honnête intégrité.

affection d'amples consolations à leurs chagrins passagers.

Une brillante destinée attendait notre héros.

Il se distingua sur l'arène politique de son pays, dans laquelle il entra peu de temps après son mariage, autant par son inflexible intégrité que par ses rares talents. Durant le cours de sa carrière il fut bien soutenu par la noble jeune femme qui partageait ses pensées, ses espérances, ses projets, comme elle partageait la destinée de sa vie et dans les heures de sombre découragement auxquelles échappent rarement les vrais enfants de leur pays, elle lui donnait des paroles d'espérance, l'encourageait, l'animait au succès en lui disant :

— En avant !

Jamais il ne fut tenté, par les honneurs et les émoluments, de sacrifier un seul principe, un seul point de justice, et le plus précieux héritage qu'Armand Durand laissa à ses enfants, — héritage bien supérieur à l'ample fortune et à la position sociale qu'il s'était acquises, fut le souvenir de son sincère et honnête patriotisme, de sa parfaite intégrité.

FIN

